

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 39
Montreal, 24 Fevrier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5^c



ROSETTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 24 FÉVRIER 1900

AUSSITOT FAIT QUE DIT



I

— Voyons, Toto, puisque M. le docteur le dit
il t'ira la langue.

II

Toto est un enfant très obéissant, mais en vé-
rité jamais il ne mit tant d'empressement à exé-
cuter les ordres de sa maman.

La Main Coupée

Revenant à l'habitude prise vers la fin de 1899 de publier à côté du grand feuilleton un autre ouvrage de moindre longueur, mais non moins intéressant, le "Samedi" est heureux d'annoncer qu'il commencera à donner dans son prochain numéro, LA MAIN COUPÉE, récit d'un intérêt puissamment dramatique et qui vient d'être écrit. C'est un genre absolument nouveau et l'auteur y a mis toutes les ressources d'une imagination fertile servie par un style vraiment charmeur. Qu'on le dise aux amis afin que les marchands de journaux reçoivent leurs commandes à temps.

Ne manquez pas le prochain numéro.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Il y a quelques jours la lettre suivante nous arrivait de Topeka, Kansas:

Monsieur l'Éditeur du SAMEDI, Montréal.

Cher Monsieur,

En même temps que ceci vous recevrez une copie du *Topeka Capital* contenant une annonce qui constitue une chose unique dans l'histoire du journalisme. Après mûre réflexion et délibération, la compagnie propriétaire du *Topeka Capital* a décidé de laisser tout son personnel de rédaction et d'atelier—même d'administration—aux mains du Rvd Chas M. Sheldon, auteur de l'ouvrage *In his steps*, pour lui donner un moyen d'illustrer pratiquement ses idées sur la manière dont un journal quotidien "chrétien" devrait être fait. Cette expérience—rendue possible par notre décision—peut avoir une influence très extensive sur la presse...

Tout commentaire de votre part sera reçu avec plaisir...

Bien à vous,

J. K. WILSON.

* * *

Le numéro-échantillon du *Topeka Capital* s'est égaré en route. Il ne

nous est pas parvenu et je le regrette, car je ne cache pas qu'il m'eût été fort agréable de constater l'œuvre du réformiste Sheldon.

La compagnie du *Topeka Capital* est-elle sérieuse? A-t-elle voulu, avec la gracieuse connivence d'un "révérend", se payer une réclame à la yankee et pas chère?

Cela se pourrait.

Il n'y a pas encore longtemps un journal de la Nouvelle-Orléans—le *Picayune*, je crois—se confiait pour vingt-quatre heures exclusivement à des mains féminines. De 6 a. m. un samedi à 6 a. m. le lendemain, il n'y eut dans le journal de Mme Nichols que des représentants de la gente à chignon.

On dit que le succès a été grand pour ces dames—qui avaient bien dû, en cachette, recevoir un peu d'aide de ces monstres d'hommes—et surtout pour le *Picayune*.

Mais il se peut fort bien que le *Topeka Capital* soit sérieux.

Ennuyé d'entendre le révérend Sheldon dire et sans doute crier que l'on ne savait pas faire de "christian dailies", ses éditeurs l'ont peut-être pris au mot. Qui sait si ce n'était pas là le meilleur tour à jouer à ce censeur devenu compagnon sans apprentissage.

Quel est, dans ce bas monde, l'éditeur ou le rédacteur qui n'a pas rencontré, septante fois sept fois, des gens parfaitement inexpérimentés mais tout prêts à leur apprendre en deux temps et moins de mesures l'art de faire un journal?

C'est une manie—qui sera bientôt classée, espérons-le—chez d'aucuns que de prétendre savoir exactement le métier opposé au leur.

Le meilleur moyen de les guérir: leur offrir de suite la chance de mettre en pratique leurs théories.

C'est comme mettre des gants de boxe à la disposition de quelqu'un qui n'a jamais étudié que les gravures de la *Police Gazette*.

* * *

Cependant... si ce révérend M. Sheldon était sérieux... bien intentionné...

Qui sait?

La presse quotidienne a tant besoin d'un bon *scrum*, qu'il se peut que ce *topekais* en ait trouvé la composition.

Aussi allons-nous demander à qui de droit quelques échantillons du journal *visisecté*.

MISTIGRIS.

DEUX SEULEMENT

Lui.—Il y a deux époques dans sa vie où un homme ne comprend pas une femme.

Elle.—Quand?

Lui.—Avant le mariage et... après.

LE FAIT

Le fils.—Papa, l'occupation spéciale d'un diplomate est de retenir sa langue?

Le père.—Non, sa place.

MARS ET CUPIDON

Camp de Modder River, 1899

Cher Bob — Rien qu'une ligne pour te dire que je n'ai pas reçu un mot de Julie. Y as-tu toujours l'œil ainsi que tu me l'avais promis?

PAT,
Carabinier.Station de police No 98,
Montréal, 1900.

Cher Pat. — Rien qu'un mot pour te dire que j'y ai l'œil six soirs par semaine.

BOB.

LES DISTRAITS



BIEN POSSIBLE

Elle.—Je crains bien que notre nouvelle cuisinière n'ait pas d'expérience?

Lui.—Non?

Elle.—Ce qui me le fait croire, c'est qu'elle n'a encore rien cassé.

CINQUANTE POUR CENT

Mme X. — Trouvez-vous plus économique de faire votre cuisine vous-même?

Mme XX.—Oh! oui. Mon mari mange la moitié moins.

PHILOSOPHIE COURANTE

La femme est une parfaite imperfection.

Il n'est pas distrait à moitié, ce Kercadek. A l'enterrement d'un camarade il apporte au lieu de la couronne mortuaire une bouée de sauvetage. Et la couronne, qu'en a-t-il fait? Il l'a jetée tout à l'heure à un ami qui par accident était tombé à l'eau.

LE CONSEILLER EMBARRASSANT



I

— Dis donc, dis donc, eh ! Dupomard !... un mot, seulement.

II

— Dépêche-toi, je n'ai qu'un instant. Je prends le train.
— Justement, je voulais te dire : le train va partir dans deux minutes.... dépêche-toi.

MOSAÏQUE

On n'entend plus parler que de *Khaki*. Avant deux mois ce qualificatif sera appliqué à aut int d'objets qu'autrefois Trilby.

C'est depuis la guerre du Transvaal qu'il est question de cette couleur dont le nom, d'origine in liano, signifie " gris de terre, terreux ".

Les troupes anglaises envoyées dans l'Afrique du Sud sont munies d'effets, d'habillement et d'équipement destinés à les rendre aussi peu visibles que possible, tout au moins aux moyennes et grandes distances. Casques, casquettes, vestes, pantalons, fourreaux de baïonnettes et de sabres, étuis de lorgnettes, couvertures de bidons, tout, en un mot, est de cette couleur spéciale dite *khaki*, laquelle n'est ni jaune ni verte, mais qui tient des deux à la fois. Cette nuance est si peu visible qu'à 300 mètres on n'aperçoit pas les objets qui en sont recouverts. Bien entendu, les canons et leurs affûts sont également peints en *khaki*, et on a même eu l'idée d'en teindre les chevaux blancs de certains escadrons.

Les officiers anglais, ne voulant pas renoncer à l'honneur traditionnel de fournir un nombre de tués et blessés supérieur à celui de la troupe, quoique vêtus des mêmes costumes que leurs hommes, ont obtenu l'autorisation de conserver l'écharpe blanche et la moustache de même couleur, insignes de leurs fonctions, qui les trahissent évidemment aux yeux exercés des Boers.

Dès l'apparition en France des automobiles, l'application du nouveau moteur ne fut pas sans frapper l'attention des Américains. Au début, les efforts pour créer en France le nouvel outillage se sont heurtés à quelques difficultés financières. Mais cette difficulté a été vite surmontée au vu des prix demandés et obtenus par les fabriques françaises. Dès lors, c'est avec un enthousiasme fiévreux que les Américains se sont lancés dans cette nouvelle branche d'affaires. Un journal de New-York vient de faire le relevé des compagnies qui se sont récemment constituées pour l'exploitation de ce nouveau mode de traction.

Il en résulte qu'il s'est fondé, depuis environ deux ans, 81 compagnies au capital énorme de \$400,000,000 pour la construction et l'exploitation des nouvelles voitures. Ces sociétés se répartissent comme suit, d'après le système de motion : moteurs électriques, 17 compagnies au capital de \$155,000,000 ; moteurs à air comprimé, 15 compagnies au capital de \$107,000,000 ; moteurs à gazoline et autres, 49 compagnies et \$167,000,000 de capital.

Aux Etats-Unis, la loi n'exige pas le versement du capital-actions et il est probable que plusieurs de ces sociétés n'ont, jusqu'à présent, fait autre chose que de s'assurer les brevets qui doivent leur permettre de s'adresser aux capitalistes disposés à mettre des fonds à leur disposition. Toutefois, un grand nombre de ces entreprises fonctionnent déjà et il ne serait pas surprenant si le marché se trouvait bientôt envahi par le nouveau moteur, comme il l'a été dans les deux mondes, lors de l'engouement général pour la bicyclette.

D'où vient l'expression " tuer le ver " ?

Le *Magasin Pittoresque* pense que le ver dont il s'agit est un cardiaire et que l'expression qui nous occupe a une origine historique. Cet animal, paraît-il, comme tous ses congénères, est le produit d'une génération spontanée. Il se colle sur le cœur, l'affaiblit et lui enlève tout courage. Il est donc nécessaire de s'en débarrasser, sinon il percerait cet organe et causerait ainsi la mort de l'homme. On raconte que sous François Ier, Mme de Vernada mourut subi-

tement sans aucune cause apparente. Or, cette noble dame n'était pas la première venue.

On fit donc l'autopsie du cadavre et l'on trouva sur le cœur un ver vivant qui avait percé ce viscère. Pour faire périr ce mystérieux animal, on employa la drogue la plus énergique qui fût connue à cette époque, c'est-à-dire le *mithridate* lui-même.

Il paraît pourtant que ce remède ne fit pas plus d'effet que de l'onguent mitonmitaine.

Au contraire, le ver semblait trouver un plaisir infini à se sentir frotté de *mithridate*.

Aussi les docteurs n'étaient pas loin de le considérer comme un animal diabolique, quand, l'un d'eux, laissa tomber sur lui par hasard la rôtie au vin qu'il était en train de manger pour se remettre le cœur. Jugez de leur surprise : la bête mourut *incontinent*.

Il était donc démontré que le pain trempé dans le vin tue le ver cardiaire. Aussi l'auteur de ce récit recommanda-t-il aux personnes prudentes d'en faire usage tous les matins pour se débarrasser du ver. Voilà pourquoi, depuis cette époque, tant de gens ont l'habitude de casser la croûte et de boire la goutte le matin avant de commencer leur travail.

OMNIBUS.

CE DOIT ETRE CELA

Ceci s'est passé dans le bureau d'un chemin de fer célèbre pour l'invariable retard de ses trains.

Le reporter.—J'apprends qu'il y a eu un accident sur votre ligne hier soir ?

Le gérant.—Vous avez appris cela !

Le reporter.—Oui, monsieur.

Le gérant.—Avez-vous quelques détails ?

Le reporter.—Je sais seulement que c'est arrivé sur le train de 8.15.

Le gérant (flor).—Ce train est arrivé à temps, monsieur.

Le reporter.—En êtes-vous sûr !

Le gérant.—Absolument sûr.

Le reporter.—Merci. C'est cela qui doit être l'accident.

CHAPERON

La maîtresse.—Je vous ai vu ce matin en compagnie de deux policemen à la cuisine.

Brigitte.—Madame devrait comprendre qu'une fille de mon âge ne peut rester seule, avec un homme. L'autre servait de chaperon.

PAS DE SOIN

Le professeur.—Vous jouez trop fort !

Bébette.—Cela n'y fait rien : c'est un piano loué.

Aujourd'hui, dans les combinaisons politiques, il ne faut pas dire : " Cherchez la femme " mais : " cherchez l'affaire ".—GUY DE MAUPASSANT.

UN RETARD



La futur.—Avez-vous la " licence " de mariage ?

Le futur.—Non, chérie. Je n'avais que 88.00 sur moi et je me suis tout à coup rappelé que je devais ma taxe d'eau.

UNE RUE ANIMÉE



La dame. — C'est bien triste, cette rue, il n'y a aucune circulation.
La concierge. — Au contraire, madame, à certaines heures, à quatre heures du matin par exemple, il y a une animation extraordinaire, en face c'est le dépôt des voitures des vidanges de la Corporation.

SUR UN ÉVENTAIL

A Hélène

Sur des façades du vieux temps
On voit un coq bleu qui picore
Parmi des œillets éclatants,
Que cette devise décore :

« Quand ce coq chantera, l'amour
En mon cœur fuira. » — Payse,
Sur ton éventail, à mon tour,
Je veux inscrire ma devise.

Le coq a chanté bien souvent,
À l'aube, au soir, à la nuit close,
Depuis qu'en notre cœur ferait
La rose d'amour est éclose.

Nous avons eu des liens divers
Écoulés au coin claironnant ;
Près des lauz, au fond des bois verts,
Sur les bords de la mer sonnante.

Mais tant que ce coq chantera
Sur ton éventail, ô payse !
Notre cher amour durera
Comme une fleur qui s'éternise.

Et le joyeux copurico,
Chaque fois qu'il s'est fait entendre,
A trouvé chez nous un écho,
Une réponse émue et tendre.

La tendresse en chaque saison
Reste notre hôteuse fidèle,
Comme aux poutres de la maison
Une coutumière hirouëlle.

Les ans fuiront et nos cheveux
Blanchiront tout poudrés de givre ;
Nous verrons nos petits-névés
Comme nous amoureux de rivière ;

Et tous deux, rivaux devenus,
Nous descendrons la pente austère
Qui mène aux pays inconnus
De l'au-delà plein de mystère.

ANDRÉ THEURIET

Il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive et meure pour la gloire de nos armes. — KLÉBER. (Lettre à Bonaparte, 1798.)

LE CHAMEAU D'OR

(Suite et fin)

En tous cas je me trouvais dans l'état que m'avaient si bien dépeint d'autres soldats que le chameau d'or avait tenu sous son œil ; (c'était le mot dont on se servait dans les régiments).

L'on avait été prévenu que tout homme qui fuirait ou tirerait sur le chameau sans le tuer, serait passible du conseil de guerre ; je ne pouvais bouger.

Du reste je n'en aurais pas eu la force, tant ma renelle était grande. Je me blottis dans mon trou ; je me fis tout petit.

Alors le chameau d'or commença son manège ordinaire ; il passa et repassa, s'arrêta, toujours se rapprochant de moi ; peu à peu mon effroi grandissait au point que je craignis de devenir fou.

Quand on dit "blanc comme un linge" on ne dit pas vrai ; pas un homme ne peut avoir eu plus peur que moi et j'ai vu sur mes mains l'effet que cela produit ; ma peau était jaune comme la cire d'un cierge.

Après bien des tours et détours, le Mahari qui n'était plus qu'à une trentaine de pas se mit à marcher lentement tout droit sur moi.

Alors mon angoisse devint terrible ; l'épouvante m'empoigna à la gorge ; on dirait des doigts de fer qui étreignent le gosier et vous étranglent ; j'aurais juré en sentir le froid.

Sûrement les yeux me sortaient de la tête.

Je ne respirais plus.

La grande pierre d'un tombeau juif, posée sur ma poitrine, ne m'aurait pas oppressé davantage.

Et il avançait toujours...

Ma tête bourdonna ; ma vue se troubla ; un grand nuage passa entre la nature et moi ; je ne vis plus rien, rien que le chameau d'or.

Un pas de plus et je tombais raide mort dans le fond de mon trou. Mais il s'arrêta.

Je ne distinguais plus ni le sol, ni le ciel ; pourtant il me parut que le Mahari ne bougeait plus. Je revins un peu à moi ; je reconnus que je ne me trompais pas ; il se tenait debout, mais diminué de hauteur et il tremblait de tous ses membres.

A vingt pas de moi, je pouvais parfaitement saisir le moindre de ses mouvements.

Quoiqu'on en pense, l'homme a des voix secrètes qui lui parlent ; quelque chose me dit que je ne devais plus avoir peur ; ce fut si subit, que la vigneur me revint d'un seul coup.

Je remuai mes doigts, immobiles l'instant d'avant ; je serrai mon fusil avec joie dans mes mains ; je vis avec plaisir ma baïonnette étinceler.

Mais un instinct intérieur m'avertissait que le Mahari ne foncerait pas sur moi, qu'une puissance invisible le clouait à sa place, qu'il avait grand-peur à son tour.

Je conçus même le singulier espoir que cet être bizarre allait s'enfoncer sous terre par un prodige dû à quelque génie bienfaisant, et disparaître pour toujours.

Je vous vois d'ici, fit le caporal, penser en vous-mêmes que j'étais un imbécil, que les miracles sont des contes bleus, que je rêvais.

Le caporal se leva :

— Eh bien ! non, s'écria-t-il, nous dominant du geste et devenu éloquent comme le deviennent les hommes les plus simples, quand ils s'animent ; non je ne rêvais pas, non je n'étais ni fou, ni idiot : le miracle se fit, le chameau d'or fut englouti, et il reste encore dans l'armée des témoins du fait. Écoutez-moi.

Il se rassit ; pas un de nous souilla mot, nous écoutions bouche béante.

— Voilà, reprit le caporal. J'étais rassuré ou à peu près, rien ne m'échappa. Le chameau d'or était diminué de taille parce que, déjà, il avait du sable jusqu'aux genoux ; il enfonçait.

Il essaya de fuir, de ruer, mais rien n'y fit ; il ne put échapper à son destin.

Il était environ deux heures du matin quand cette merveilleuse disparition commença ; je me souviens de la disposition des étoiles.

À la frayeur avait succédé la curiosité ; si la consigne n'avait pas été si formelle, j'aurais eu l'audace de m'approcher du chameau d'or pour le voir de près et tâcher de me rendre compte de ce qui lui arrivait. Bienheureuse consigne !

MME BRICHETONNEAU OU LE BOULANGER INGÉNIEUX



I
— Dis donc, Brichetonneau, tu viens prendre un verre ?... Je te régale...



II
... C'est ta femme qui te gêne ? C'est pour qu'elle s'aperçoive de ton absence ? Passe ta culotte...

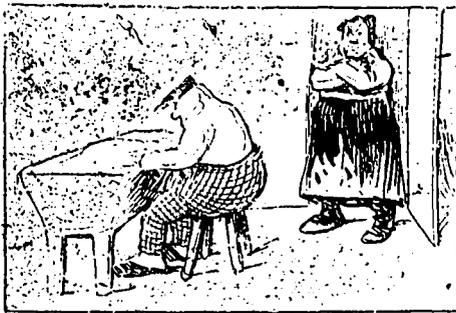


III
... maintenant ta calotte,...



IV

...dis au revoir à M. Brichetonneau... et vive la joie !...



V

Mme Brichetonneau (deux heures après).—Comment, voilà un quart d'heure que je t'appelle?... et... mais il dort... attends, je te vas réveiller...



VI

...voleur, fainéant, propre à rien... et aïo donc et...

Elle me sauva la vie !
Je regardais de tous mes yeux ; je suivis pendant deux heures le phénomène qui se passait autour de moi.

Lentement, lentement, l'animal s'enfonçait ; son ventre se rapprochait du sol peu à peu ; il le toucha, mais on apercevait encore du jour en certains points sous lui, dix minutes plus tard ces vides n'existaient plus.

Le corps s'engagea dans les sables ; il s'y enterra en une demi-heure, la bosse faisait encore saillie.

Une idée me vint.

—Gueuse de bête ! pensais-je, elle s'enterre elle-même.

Mais la réflexion me prouva que c'était impossible ; si le Mahari s'était creusé un trou, j'aurais vu le mouvement de ses jambes grattant le sable qui se serait amoncelé autour de lui.

Et maintenant, quo la bosse n'était plus visible, le lac était uni comme une glace autour du cou du chameau d'or.

Car le cou seul, un grandissime cou, surgissait, bien découpé sur le bleu de l'horizon.

Vous dire comme c'était drôle de voir cette espèce de bâton, surmonté d'une tête, ce n'est pas facile ; imaginez-vous-le, vous qui avez vu des chameaux.

J'attendais le jour avec impatience ; j'espérais qu'à l'aube la tête ne serait pas encore ensablée.

Mais malheureusement le museau ne dépassait plus le sol que de quelques pouces, et le soleil n'avait pas encore paru. Vous savez qu'en Afrique il n'y a pas d'aurore ; le ciel se rougit un peu, puis le soleil resplendit tout à coup.

Je fus surpris par sa brusque apparition.

—Aux armes ! criai-je de toutes mes forces.

C'était mon droit ; la nuit était terminée.

Le poste accourut.

—Rélevez-moi de faction, dis-je au caporal, tout frémissant d'impatience.

—Pourquoi ? fit-il.

Je contai mon histoire en quelques mots.

Mes camarades me traitaient de visionnaire ; mais je leur montrai le bout des naseaux fumants du Mahari qui jetaient une vapeur rougeâtre sous les premiers rayons du soleil.

—Suis-je relevé ? dis-je au caporal.

—Oui, fit-il.

Et nous courûmes au chameau d'or.

Mais près d'y arriver (j'étais le plus avancé) je sentis le sol céder sous moi : je me rejetai vivement en arrière.

Tout s'expliqua : le Mahari s'était enfoncé dans une *tolba* : les Arabes appellent ainsi un puits naturel plein de sable mouvant, formé par l'infiltration des eaux pendant l'hiver. Ils s'en trouvent souvent dans les lacs salés et dans le Sahara.

Nous autres, nouveaux venus en Algérie, nous ignorions cette particularité.

—Mais le chameau d'or ? fit-on. D'où venait-il, lui ?

—Nous fûmes renseignés là-dessus le jour même par le fameux général arabe, Mustapha qui était venu pour nous rejoindre ; répondit le caporal, reprenant le ton ordinaire des vieux troupiers.

Le chameau d'or appartenait à un Touareg qui avait quitté le désert pour venir combattre les chrétiens ; une idée à cet homme ; chacun les siennes.

Ce Touareg était un flambart, le coq de sa tribu. Pour faire le crâne et tirer l'œil aux jeunes filles arabes, il avait couvert son Mahari d'une housse dorée, d'une selle dorée, de harnais dorés ; ça reluisait au soleil comme une châsse ; c'était joli au possible.

Pour lui, il n'avait qu'un burnous noir, mais c'était un jeune homme superbe : puis, pour s'en refaire devant les Arabes du Tell qu'il méprisait, il jetait des douros à pl-ines mains.

Bref il devint la coqueluche des femmes, et il se fit admirer des hommes, voire de nous autres.

Le Touareg avait coutume de lancer son Mahari au galop contre nos colonnes (cette espèce de chameau va comme le vent) ; il l'arrêtait à cent pas des baïonnettes, tirait dans le tas et repartait.

On lui lâchait une volée de balles, mais on ne le touchait pas. Un jour pourtant un bon tireur le jeta bas d'un coup de fusil et voilà un homme mort.

On courut ; le Mahari était resté près de son maître ; il s'enfuit à notre approche. On emporta le cadavre du maître, on l'enterra, mais le Mahari (sauvage avec tout autre que son cavalier) se figura je ne sais quoi. Il resta, rôdant dans le lac Salé, vivant de chardons dans la forêt du Rio-Salado où il allait pâtreur de temps en temps.

Ni les Arabes, ni nos soldats ne purent le prendre ; quand il apercevait une colonne, il l'accompagnait de loin ; il s'imaginait probablement que nous avions avec nous son maître qu'il nous avait vu emporter.

Voilà l'histoire vraie du Chameau d'or ; on le retira, mais il se cassa une jambe en se débattant : on l'abattit et j'eus ma part de sa bosse, dont je m'en suis donné une *de bosse*, vu que c'est un manger des dieux. Là-dessus, bonsoir, car voi à l'extinction des feux qui sonne.

Chacun se retira.

Depuis, j'ai pu me convaincre à bonnes sources que le caporal du 97^e n'avait pas menti.

AU MOINS

Mlle Antiqua.—Quel plaisir de vous revoir, M. Paul, après sept ans d'absence. Vous vous souvenez de moi ?

M. Paul (qui ne se souvient aucunement).—Eh ! certainement. Comment sont les enfants ?

Mlle Antiqua (abusivement).—Les enfants !

M. Paul.—Je veux dire le mari ?

Mlle Antiqua (éperdue).—Mais je n'en ai jamais eu !

M. Paul.—Que je suis donc distrait... C'est de votre frère que...

Mlle Antiqua.—Mais je n'en ai pas...

M. Paul (à bout).—Enfin comment est madame votre mère ? Vous devez avoir eu une mère au moins ?

CAS DE FRANCHISE

Le philanthrope.—Si je vous donne ce gros sous, qu'allez-vous en faire ?

Le tramp.—Je serai franc avec vous, monsieur. Si vous me le donnez, je mènerai la vie en grand.

GATIENNERIE

Gatien.—Malgré la bouteille que vous m'avez vendue, mes cheveux continuent à tomber.

Le barbier.—Je n'y comprends plus rien, un si bon remède...

Gatien.—Écoutez, mon ami, je veux bien en... boire une seconde bouteille, mais ce sera la dernière.

BIEN !

Tom.—Jos, peux-tu garder un secret ? Eh ! bien, Fred m'a dit confidentiellement que...

Jos.—Attends ! Tom, peux-tu garder un secret ?

Tom.—Je te crois.

Jos.—Alors parle lo.



VII

...et... ah ! mon Dieu ! mais je l'ai tué... ah ! que je suis malheureuse... un si brave homme et si travailleur !... reviens, mon chéri, reviens, je...



VIII

M. Brichetonneau.—V...voilà... je... je... j'arrive (hic !).
Mme Brichetonneau.— ???



—Mais quel diable de pardessus avez-vous là... ?

—Allons bon ! Je me suis encore trompé, j'ai pris celui de ma femme !

ODIEUX PLAGIAT

—Très drôle, votre pièce... Pas étonnant... l'idée est de moi.

—Ah bah !

—Ne niez pas, il y a dix ans que j'ai dit devant vous : " Il faudrait pour le théâtre faire quelque chose de drôle."

Emile Gautier, un écrivain sérieux, s'inspirant de ce qu'il croit être le vrai motif de la guerre du Transvaal : l'amour de l'or, croit que, dans un avenir rapproché, les Etats-Unis et le Canada se disputeront, les armes à la main, l'enviable et lucrative suzeraineté du Klondike.

Il débute ainsi :

" Possible que l'or soit une chimère ! Mais cette chimère mène le monde.

" On peut dire de l'or ce que le fabuliste Esopé disait de la langue : il est à la fois la meilleure et la pire des choses. Tout dépend de la façon de l'envisager — et de la manière de s'en servir,

" Il n'est pas de crime que la soif " sacrée " de l'or n'ait fait commettre et la responsabilité des neuf dixièmes des abominations qui ont ensanglanté ou déshonoré l'histoire lui est entièrement imputable. Mais, en revanche, quelle féconde semence de progrès, quel incomparable instrument de civilisation !

" Je ne parle pas seulement de l'or considéré comme le symbole usuel de la richesse et par conséquent de la puissance. Je ne veux le voir qu'en tant que métal jaune, pesant et sonore, dont le mystérieux sortilège hypnotise et ensorcelle le monde à la ronde, sans en excepter les plus sceptiques et les plus impassibles.

" A ce point de vue, si c'est l'or, l'or infâme et scélérat, qui a déchaîné la guerre dans le Sud-Africain, et qui menace de défaire le Transvaal après l'avoir fait, n'est-ce pas également à l'or, à l'or bienfaisant, à l'or créateur, que la Californie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et tous ces *Rands* de la Hollande australe, où, depuis quelques jours, les balles *dum-dum* sifflent leur chanson de mort, doivent d'être autre chose que de vagues expressions géographiques ? N'est-ce pas par l'or et pour l'or que là-bas, tout là-bas, au delà du cercle polaire, sous le ciel pâle de l'Alaska, une civilisation nouvelle, fertile en surprises et riche de promesses, est en train d'éclorre ?"

* * *

Pour M. Gautier, il n'est probablement pas d'exemple qui atteste la toute-puissance du génie humain stimulé par l'appât de l'or, d'une façon plus suggestive, que cet extraordinaire développement du Klondike, qui tient à la fois du roman et de la féerie.

D'autres pays, sans doute, s'étaient, avant celui-là, transfigurés, sous la même influence, au point de devenir des foyers de lumière et de prospérité avec leur semis de cités florissantes, San-Francisco, Melbourne, Sacramento, Hobart-Town, Johannesburg, comparables aux plus fameuses capitales du vieux monde. Mais, jusqu'ici, tous ces prodiges s'étaient accomplis dans des pays bénis du soleil, où la Nature prodigue à pleines mains ses dons les plus précieux. Puis, à naître et à grandir, ces civilisations improvisées à la lueur fauve des pépites avaient mis plus ou moins de temps : dix ans, vingt ans, trente ans, un demi-siècle.

Pour le Klondike, au contraire, ç'a été un coup de théâtre, une série continue de changements à vue, une fantasmagorie vertigineuse.

Rappelez-vous, continue M. Gautier, que lors de la dernière Exposition universelle de Paris, il n'y a pas encore onze ans, personne au monde, à part quelques trappeurs, quelques chasseurs de fourrures, ne soupçonnait seulement l'existence de cet Eldorado polaire. Et voici, que l'an prochain, le Klondike aura son exposition particulière, ses vitrines, ses palais, ses pyramides de lingots, ni plus ni moins que les vieux *placers* qui ont défrayé tant de légendes !

Rappelez-vous qu'en 1896 — il y a trois ans ! — toutes ces villes dont la presse cosmopolite répète à tout bout de champ les noms étranges, qu'elle a eu tant de peine à apprendre à orthographier correctement, Skagway, Dyea, Bennett, Dawson, Atlin, etc., n'étaient encore que des tas de huttes, mieux faites pour loger des Eskimaux que des chrétiens ! L'exode des mineurs avait pourtant commencé, mais décimés par le froid, la fatigue et la faim, ils tombaient en route comme mouches, jalonnant de leurs squelettes raidis par le gel, le long des cols et des défilés, la route de la Terre promise. Rien n'y a fait, ni ces tragiques exemples, ni les circulaires ministérielles signifiant à la foule impatiente des aventuriers les difficultés et les périls — insurmontables disait-on — de l'aventure.

La fascination de l'or a été plus forte que tout. Le bruit s'était répandu — bruit confirmé depuis, d'ailleurs, par les événements — que, là-bas, il n'y avait qu'à se baisser et à gratter (plus ou moins péniblement et longtemps) la neige, pour se relever les poches pleines d'or. Il n'en fallait pas davantage pour mettre les multitudes en branle.

Et il s'est trouvé que c'étaient les multitudes qui avaient raison contre les timorés et les sages. Au début, sans doute, nombre de malheureux ont succombé victimes de leur incurie, de leur ignorance et de leur ténacité. Il faut bien essuyer les plâtres, et comment, sans casser quelques œufs, réussirait-on à faire une omelette ? Dans les batailles contre les forces naturelles, absolument comme dans les fratricides batailles entre les hommes, il y a fatalement des morts et des blessés...

Il n'empêche que, finalement, la victoire — et quelle victoire ! — est restée à l'esprit d'entreprise, servi par l'audace et par la science.

* * *

Aujourd'hui, écrit encore M. Gauthier, Dawson-City, le Johannesburg boréal, compte plus de 30,000 habitants. On y trouve — comme à Johannesburg et comme à Paris — des hôpitaux et des *music-halls* ("beuglants"), des églises et des cafés (*saloons*), des banques, des écoles, des restaurants, des hôtels, voire des théâtres, jusques y compris une salle d'opéra, avec une troupe *ad hoc*. On n'y voit encore ni tramways électriques, ni chalets de nécessité, mais ça viendra, car tout vient à point à qui sait attendre. Dawson-City n'est pas majeure, dites donc, puisqu'elle compte trois printemps à peine, dans un "patelin" où les printemps sont plutôt courts...

En revanche, elle a son service postal, qui fonctionne aussi bien que n'importe où. Elle a même son service télégraphique et je crois bien avoir été le premier Parisien, après le destinataire et les employés transmetteurs, à tenir en main la première dépêche expédiée par lui. Elle a le téléphone, bien entendu, et le cinématographe : ce qui nous permettra, dans quelques mois, de nous faire une idée *de visu* de la vie à Dawson, des types et du mouvement des rues. Il n'est pas jusqu'au phonographe, ce "dernier cri" du progrès, qui n'y ait ses adeptes, et pas plus tard que la semaine dernière, il m'a été donné d'ouïr un message *verbal* parvenu sans encombre à Paris des bords de l'Yukon, sous les espèces et apparences d'un cylindre de paraffine.

* * *

Je suis certain que mes lecteurs me sauront gré de consacrer ma prochaine chronique à leur faire connaître la dernière partie de l'intéressant article de M. Gautier sur une région qui nous touche de si près, dont il va être grandement question au cours de la présente session fédérale, sur laquelle un demi-douzaine de livres bleus sont publiés depuis un mois, et que les étrangers voient d'un œil naturellement moins partial que le nôtre.

COURRIER FEMININ

Continuons l'analyse de l'étude du Dr Périer sur le sommeil de l'enfant.

Le véritable sommeil est celui de la nuit ; et le proverbe allemand : " Une heure de sommeil avant minuit en vaut deux du matin ", a du vrai. Sans doute, il est difficile de l'étayer sur des données satisfaisantes ; le fait est qu'on ne dort bien que pendant la nuit, même si on réalise le jour les mêmes conditions d'isolement, de tranquillité, d'obscurité. L'attribution de la nuit au sommeil n'est pas arbitraire, mais réglée dans le principe par la nécessité de réserver le jour à l'activité extérieure, elle s'est transformée en une de ces lois naturelles que nous subissons sans les expliquer.

Évitons à nos enfants la soirée pendant laquelle ils se fatiguent sans profit ; à mesure qu'ils grandissent, les jeunes gens peuvent l'allonger sans inconvénient, tout en la limitant à une heure raisonnable qui ne fasse pas d'eux de jeunes " noctambules ", comme les mondains. Il est moins aisé de dire s'il y a une raison pour se coucher tôt que de constater que c'est un peu après le souper — ou le dîner si l'on veut — quand la conversation commence à languir, que se manifestent chez les enfants d'abord, puis chez les parents, la lourdeur de la tête et des paupières, la fatigue, les bâillements et autres signes avant-coureurs du sommeil.

L'enfant qui est matinal comme le paysan doit se coucher tôt s'il doit avoir, avant que le soleil l'éveille, assez de temps pour prendre une dose de sommeil suffisante.

S'il s'agit de déterminer l'heure du coucher, disons : pour l'enfant aussitôt après son dîner, qui moins compliqué que le nôtre se digère au lit, — pour l'adolescent ayant accès à la table de famille, une ou deux heures après le dîner ; l'adulte et l'homme mûr autant que possible avant minuit, afin d'avoir les 6 ou 7 heures qui sont la dose minima qui leur est nécessaire.

La destruction des tissus se répare sans cesse ; mais il n'est pas douteux que les conditions de cette réparation ne soient plus favorables quand l'organisme est au repos. Je n'en veux pour preuve que le fait bien connu de l'engraissement plus rapide des animaux élevés au repos, dans l'obscurité. On sait également que les animaux hibernants, grâce à une sorte de léthargie prolongée, vivent sans aliment autre que la graisse qu'ils empruntent à leur propre tissus. De sorte que le dicton : " qui dort dine " se trouve vérifié.

Comme conséquence de ce qui précède, on peut dire que, d'une manière générale, un sommeil insuffisant accroît la dépense organique, émousse les fonctions de réparation : de là un amaigrissement et une sorte d'érythème nerveux qui mène alors à l'insomnie. Le sommeil appelle le sommeil, l'insomnie appelle l'insomnie.

UN EXPERT



Le client. — Gargon ! aurai-je le temps de manger un bifteck, j'ai un rendez-vous pressé pour... ?

Le garçon. — Oh ! bien certainement, m'sien aura le temps.

Le client. — Vous connaissez donc l'heure de mon rendez-vous ?

Le garçon. — Non, mais je connais la dimension de nos biftecks !

COLLOQUE CONJUGAL



— Et voilà ! Monsieur fait la noce ! Monsieur se grise ! Monsieur rentre tard ! Monsieur parle politique ! Ah ! ça, monsieur Tétenbuy, vous prendriez-vous pour un ministre, par hasard ?

La pratique du bercage est sans utilité pour l'enfant, et elle n'est pas sans inconvénients. En effet, ces mouvements oscillatoires et les incantation monotones qui les accompagnent ordinairement créent une habitude qui deviendra une tyrannie parfois. J'en appelle aux mères qui l'ont laissé prendre à leurs enfants. A cet âge, la meilleure habitude, c'est de n'en laisser prendre aucune. Ce n'est pas tout. Si on a éprouvé quelquefois le mal de mer ou le vertige qui suit le balancement de l'escarpolette, on comprendra qu'il y ait des inconvénients à provoquer cet état désagréable qui peut amener des vomissements, et qui n'est peut-être pas sans influence sur le cerveau.

S'il est mauvais de chercher dans le bercage un moyen de provoquer le sommeil chez le nouveau-né, il est une pratique encore plus dangereuse, qui consiste à lui donner des sirops calmants. Je pourrais citer entre autres l'exemple suggestif d'un enfant nouveau-né qui avait perdu le sommeil sans être cependant malade. Une surveillance de la nourrice permit de découvrir que celle-ci, de son chef, et en cachette, administrait la nuit un lavement de pavot au bébé qui, aussitôt, s'endormait pour se réveiller bientôt, et ne plus se rendormir de la nuit.

Dans la seconde enfance, les inconvénients du bercage sont remplacés par un autre qu'il convient de signaler : l'enfant dont l'intelligence s'ouvre, écoute volontiers une histoire vraie ou fausse ; le plus souvent c'est un conte imaginaire qui lui est servi en guise de somnifère. Or, les histoires de voleurs ou de revenants, loin de disposer au sommeil, excitent les sens et l'imagination, font naître et entretiennent le sentiment de la peur et produisent souvent de l'insomnie et, en tout cas, des rêves, des cauchemars, des terreurs.

Ceci est certainement aussi antihygiénique que de faire dormir les enfants avec des personnes âgées.

Létiolement, l'anémie, la bouillissure caractérisent souvent les enfants vivant dans des appartements sans soleil. Les fleurs prennent des couleurs d'autant plus vives qu'elles sont éclosoes dans un endroit plus ensoleillé ; les feuilles de nos plantes d'appartement se tournent vers les points d'où vient la lumière, laquelle lumière a justement une action microbicide. Elle devient ainsi notre alliée contre les maladies.

Mais que sait-on à cet égard de la lumière électrique ?

Comme lumière artificielle, je la préfère à toutes, convenablement utilisée. Avec elle pas de lampes qui filent, de bougies qui sentent le pétrole, plus de combustion qui absorbe l'oxygène de l'enfant. C'est un progrès à ce point de vue ; mais d'une manière générale, les excitants sont défavorables au sommeil. Il suffit parfois d'approcher une lampe d'un enfant qui dort pour l'éveiller, et il y a des cas d'insomnie qui cessent par la suppression de la lumière. Aussi nous conseillons de faire l'obscurité dans la chambre de l'enfant ; mais dès qu'on a besoin d'y avoir de la lumière, en dehors de celle du jour qui est la plus saine, employer l'éclairage électrique convenablement atténué.

C'est aussi celle qui convient le mieux à la chambre de l'enfant déjà livré à la scolarité, et qui doit travailler à un éclairage artificiel dans cette pièce.

DÉPENDRA DE LA QUALITÉ

Jos. — Ce monsieur qui vous a donné ce cigare est-il un de vos amis ?

Tom. — Je vous le dirai quand j'aurai allumé.

UN CERTIFICAT

Bob. — Donnez-moi une autre boîte de pilules comme celles de l'autre jour.

Le pharmacien. — Elles ont fait du bien à ton papa ?

Bob. — Je n'en sais rien, mais elles font justement pour le fusil que j'ai eu pour étrennes.

LA CURIOSITÉ FÉMININE



Madame. — Pas un autre mot sur cette affaire scandaleuse...
Monsieur. — Mais je n'ai pas encore fini...
Madame. — Alors continue, mais vite.

LA BELLE POUPÉE

*Je possède à moi seul une belle poupée,
Dont enfantinement je joue, aux jolis yeux
Riants, aux blonds cheveux tout bouclés et soyeux, —
Qui n'est pas la poupée en étoffe doucée*

*Que vous savez, la laide au corps bourré de son,
Mal peinte et revêtue à peine d'une loque,
Ni le poupon de bois des bazars, ventriloque
Qui rent quand on le presse un misérable son...*

*Mais un de ces joujoux royaux qu'à leurs étrennes
Reçoivent les enfants sages, dont les parents
Sont riches, la poupée aux beaux yeux transparents,
Qui comme une princesse a des robes à traînes :*

*Qui devant les marchands nous retient, fascinés,
Par l'or de ses cheveux flamboyants de comète,
Par le rose charmant et vif de sa pommette,
Par l'arc de ses sourcils finement dessinés, —*

*La porter dans mes bras, la mignonne, rare,
Sans lui laisser sentir un chagrin, sans laisser
Marcher ses petits pieds qui pourraient se blesser, —
La porter dans mes bras au travers de la vie.*

*Par l'accent circonflexe étonnant de sa bouche,
Ses yeux aux longs cils peints, aux regards ingénus,
Ses mains de gros bébé, ses tout petits pieds nus
Pour lesquels Cœurtrillon n'aurait pas de babouche.*

*Ma poupée est de ces joujoux qui coûtent cher,
Disant : papa, maman... par un savant système.
Seulement elle sait aussi dire : je t'aime...
Et ne la croyez pas en pâte : elle est en chair.*

*Donc avec la poupée adorable je joue
En enfant, — je la prends souvent sur mes genoux ;
J'aime à la dorloter comme font les nounous,
Je caresse sa main, je tapote sa joue.*

*Louquement je m'amuse à toucher ses cheveux,
Je habille pendant des heures avec elle,
Lui faisant des serments de tendresse éternelle :
Et doucement, de peur de la casser, je rente*

EDMOND ROSTAND

LE QUATORZIÈME

Le poète Déroulède, dans son exil, se souvient-il encore d'une petite histoire qui fut racontée dans le temps par Aurélien Schol avec sa verve connue ?

Le dîner de la Macédoine se donnait tous les mois chez Véfour ; les débuts furent brillants, mais peu à peu on se refroidit et les fondateurs restèrent seuls zélés. Un jour, l'heure du dîner était passée depuis vingt-cinq minutes, quand le maître d'hôtel compta les convives pour ne laisser que le nombre de couverts nécessaires.

— Dix, onze, douze... et treize !

Il y avait là Carolus Duran, Paul Déroulède et son frère le capitaine André Déroulède, Falguière, Tirard, Mounet-Sully, Charles Bigot, Abraham Dreyfus, Cédil, architecte du *Printemps*, Henner, Sully-Prudhomme, Delaplanche et Paul Dubois. Cela faisait bien treize.

Carolus Duran protesta ; Henner hésitait à se mettre à table et Sully-Prudhomme déclara qu'il allait se retirer.

— Voyons, dit Déroulède, un peu de sang-froid. Il va peut-être venir quelqu'un...

— Il n'y a plus d'espoir, murmura Bigot.

On mit la tête à la fenêtre : aucune figure de connaissance ne se montrait dans la rue.

— Servez, reprit Déroulède, je me charge de trouver un quatorzième.

Il descendit et héla un cocher de la Compagnie Camille, le 11,415.

— Cocher, êtes-vous libre ?

— Oui, monsieur.

— Je vous invite à dîner...

— A l'heure ou à la course ? demanda le cocher.

— A l'heure.

— Et où cela ?

— Là, chez Véfour.

— Vous blaguez ?

— Pas du tout. C'est une réunion qui a juré de ne pas dîner sans cocher...

— Et qui est-ce qui tiendra mon cheval ?

— Un petit chasseur du restaurant.

Avant de quitter ses guides le 11,415 regarda Déroulède en dessous, se demandant s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais, comme on appelait par la fenêtre du cabinet, il sauta de son siège et fit son entrée parmi les convives de la Macédoine, tenant son chapeau blanc à la main.

Le 11,415 fut on ne peut plus convenable.

— Messieurs, dit-il, à un moment donné, vous me traitez avec tant d'égards que les garçons vont croire que c'est moi qui préside !

Carolus Duran s'informa avec beaucoup de sollicitude du passé de son voisin de table.

— Vous parlez, lui dit-il, comme un homme qui a reçu une certaine éducation.

— Oh ! monsieur, répondit le chapeau blanc, je savais tout juste lire et à peine tracer quelques mots, quand j'ai quitté mon village. Je suis venu de la Touraine à Paris pour me placer... C'est depuis que je suis cocher que je me suis instruit. Tout le temps, sur mon siège, je lis les journaux, tantôt l'un tantôt l'autre. J'ai de la mémoire, et quand quelque chose m'a frappé, c'est gravé là !...

Le 11,415 eut, pendant le cours de la soirée, des réparties fort heureuses et se fit remarquer par sa bonne grâce et son enjouement.

Après le café, naturellement suivi de deux verres de fine champagne, Déroulède lui remit vingt francs sur lesquels, je veux le croire, le 11,415 a payé une bonne musette d'avoine à son cheval.

On n'a revu qu'une fois le 11,415 chez Véfour. A la date et à l'heure du dîner de la Macédoine, un chapeau blanc, qui passait par là par hasard, demanda au chasseur :

— Combien sont-ils là-haut ?

— Ils sont quinze.

— Ah !... Hue, cocotte !"

Cette histoire prouve au moins que Paul Déroulède a des sentiments démocratiques.

PAS DE COMMENTAIRES

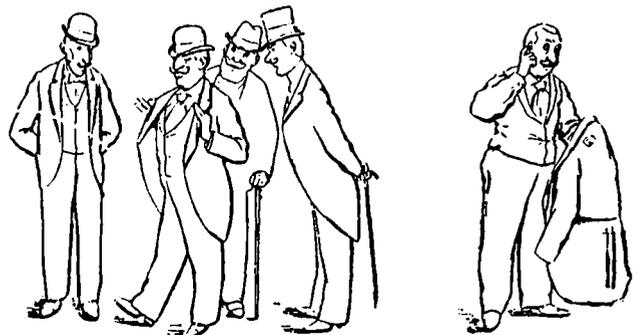
Bébotte. — Je suis tellement travaillante que je me lève à cinq heures, allume le feu, prépare le déjeuner, range les meubles en bas et fais toutes les chambres à coucher d'en haut avant que personne ne soit levé.

ENTRE COMMIS VOYAGEURS

Le premier. — Je suis sur la route depuis trois semaines et je n'ai reçu que quatre ordres.

Le deuxième. — Je vous bats. Il y a quatre semaines que je voyage et je n'ai reçu qu'un ordre : celui de ma maison de commerce qui me dit de revenir.

LES PETITES MISÈRES DE L'EXISTENCE



I
Se pavaner devant ses amis et connaissances en arborant un complet qu'on se vante d'avoir payé \$25.00...

II
...et s'apercevoir en rentrant qu'on a laissé sur l'épaule l'étiquette marquant le prix : \$8.00.

UNE SURPRISE



Boirot, le lendemain d'une cuite, se voit en se regardant dans la glace, et est tout étonné de remarquer un petit changement sur son appendice nasal.

Les Hôtels de Pauvres a Londres

Nous lisons dans la *Revue pour tous* :

Vers 1893, un homme d'Etat anglais, lord Rowton, se demanda pourquoi le prolétaire n'aurait pas, aussi bien que la capitaliste, son hôtel à Londres. Il y avait dans la capitale de l'Angleterre, comme dans toutes les grandes villes où pullulent les miséreux, des gîtes où, pour quelques sous, on peut s'étendre sur un grabat, dans une atmosphère infecte, au milieu de gens sales et grossiers. Mais lord Rowton pensa qu'on pouvait faire mieux pour les pauvres, et que les pièces de douze sous qu'ils trouvent le moyen de donner à leur logeurs suffiraient à leur assurer de la propreté, du confort et un air pur.

C'est ainsi qu'un beau jour sans bruit et sans réclame, un hôtel s'ouvrit à l'usage des pauvres gens, où quatre cents lits reçurent, dès lors, chaque soir, quatre cents dormeurs qui n'espéraient pas être jamais aussi bien couchés.

Le succès fut énorme, non point tapageur, prôné dans les journaux ou par les conférences, mais réel, durable et grandissant. La première Maison Rowton (*Rowton-House*), qui, chaque soir, lorsqu'elle fermait ses portes à minuit et demi, n'avait plus un lit à donner, ne pouvait suffire à tous les besoins. Depuis, deux nouvelles maisons ont été installées dans des quartiers populeux et trois autres sont en cours de construction.

Celle qui s'est ouverte le plus récemment à Newington Butts ne contient pas moins de huit cents lits, et chacun, pour une pièce de six pence (soixante centimes), y peut jouir des avantages que présente une installation qui a coûté plus de 1,250,000 francs. Tout y est calculé pour qu'on s'y sente chez soi le plus possible. Qui se présente est admis, sans restriction d'aucune sorte. On y trouve même un abri gratuit pour le jour ; ce n'est que pour avoir le lit qu'il faut donner ses douze sous. Tout y est merveilleusement propre, commode et "confortable". Non seulement il y a un "bar" ou comptoir, où l'on peut se faire servir à manger et à boire, mais un coiffeur, un cordonnier, un tailleur, des blanchisseuses et des raccommodeuses sont au service des hôtes de l'établissement. Toutes les nécessités, on pourrait presque dire tous les agréments de la vie sont réunis dans ces Maisons Rowton. Les murs sont décorés de bonnes gravures d'après les œuvres des grands peintres ; la bibliothèque est garnie des meilleurs livres ; les feuilles hebdomadaires sont à la disposition de la clientèle, ainsi que des jeux divers, échecs, dames, dominos, etc. La nourriture qui se débite au "bar" est d'excellente qualité et à si bas prix que l'on peut y vivre dans l'abondance pour quinze francs par semaine. Une portion de rosbif coûte huit sous, un hareng saur, deux sous, une bouteille d'eau gazeuse, un sou.

Il y a, d'ailleurs, ainsi que dans certaines tavernes ou *publi-houses* de Londres, mais dans de bien meilleures conditions de commodité et de propreté, des cuisines où chacun peut faire cuire soi-même des aliments achetés au dehors, ou, moyennant une très minime redevance, les confier à la cuisinière de la maison, qui les préparera.

Pour donner une idée de l'importance de ces maisons du pauvre, nous pouvons dire que les corridors de celles qui se trouvent à Newington Butts ont une longueur totale de plus de 800 mètres, que treize femmes ont pour travail exclusif de faire les lits des habitants et que chacune d'elles en fait plus de soixante chaque matin ; que l'édifice a six étages et que l'ensemble de ces six étages représente une superficie de près de 84,000 mètres. Il faut plus de trois mille couvertures pour garnir les lits ; huit cents coffres, fermant à clef, sont à la disposition des clients ; les chaudières contiennent toujours 3,600 litres d'eau bouillante prête à servir à la cuisine, aux lavages ou aux besoins des chambres. On a calculé que,

dans le courant de 1898, l'argent, entré dans la caisse de l'établissement par toutes petites sommes et en échange de services qui, partout ailleurs, coûteraient le double ou le triple, en admettant qu'on pût se les procurer, dépassait la totalité des frais nécessités par la construction et l'installation de l'établissement. La location des lits seule a donné plus de 450,000 francs. Bien entendu, tout n'est pas bénéfice ; mais, en somme, le pauvre, qui vit à l'aise dans une Maison Rowton, a la satisfaction de se dire qu'il paye ce qu'il prend.

Ainsi cette œuvre de philanthropie est en même temps une bonne affaire. Le succès de la première maison, élevée aux frais et risques de lord Rowton, a amené la formation d'une Société en commandite au capital de 5 millions de francs, qui attribue à ses actionnaires un dividende de 5 pour 100.

Telle est, du reste, l'intention du fondateur qui se plaisait et qui se plaît encore, sans doute, à venir s'asseoir incognito au milieu de ses hôtes et à causer familièrement avec eux.

Les habitués des Maisons Rowton sont de toutes les conditions et de toutes les espèces. L'homme bien élevé qui a eu des revers, le personnage en redingote râpée qui sait parler plusieurs langues, l'étourdi qui a dissipé follement son patrimoine, l'acteur, le musicien, le militaire réformé, l'écuier de cirque, le dompteur de bêtes fauves au bout de leur engagement, toutes gens qui se souciaient moins naguère d'une pièce de vingt francs qu'ils ne font maintenant d'une pièce de deux sous, coudoient le terrassier, le charretier, le débardeur du port, l'artisan sans travail et le petit employé sans place.

De ce pêle-mêle résulte une indéniabie harmonie. Le langage, sans doute, n'est pas toujours de choix ; mais la vraie politesse, qui consiste à se tolérer mutuellement, fût-ce au prix d'un léger sacrifice personnel, y règne presque sans exception. C'est au point que personne ne paraît être véritablement misérable dans un assemblage hétéroclite d'hommes de tous les âges et de tous les métiers, vêtus de tous les costumes à tous les degrés qui séparent le vêtement neuf du haillon, qui vont, viennent, se reposent, font leur cuisine, mangent, lisent, écrivent, ou bavardent en fumant leur pipe.

Nous n'avons rien de pareil à ces maisons à Paris, ni dans aucune ville de France. Nos asiles de l'Œuvre de l'hospitalité de nuit et autres semblables, quelque bien qu'ils fassent, ne sont point comparables à ces véritables hôtels du pauvre. Il ne serait pourtant pas plus difficile de doter Paris de cette admirable institution qu'il n'a été difficile d'en doter Londres, en l'appropriant à nos habitudes et à nos mœurs qui sont, les Anglais eux-mêmes le reconnaissent, plus sociables et plus polies que celles de nos voisins. L'idée vaut qu'on l'étudie : rendre la vie moins dure au pauvre est un acte de prudence et de défense sociale, et, à un point de vue moins général, mais qui ne peut manquer de solliciter bien des esprits, ce serait, l'expérience le démontre, une entreprise financière profitable greffée sur une bonne œuvre.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Madame X (indignée).—Je ne veux pas de ces photographies. Elles me montrent comme un vrai laidron.

L'artiste (avec onction).—Oh ! pardon, madame, j'ignorais que vous vouliez un portrait de fantaisie. Veuillez donc faire votre choix dans la vitrine à votre droite.

ARGUMENT DE MAMAN

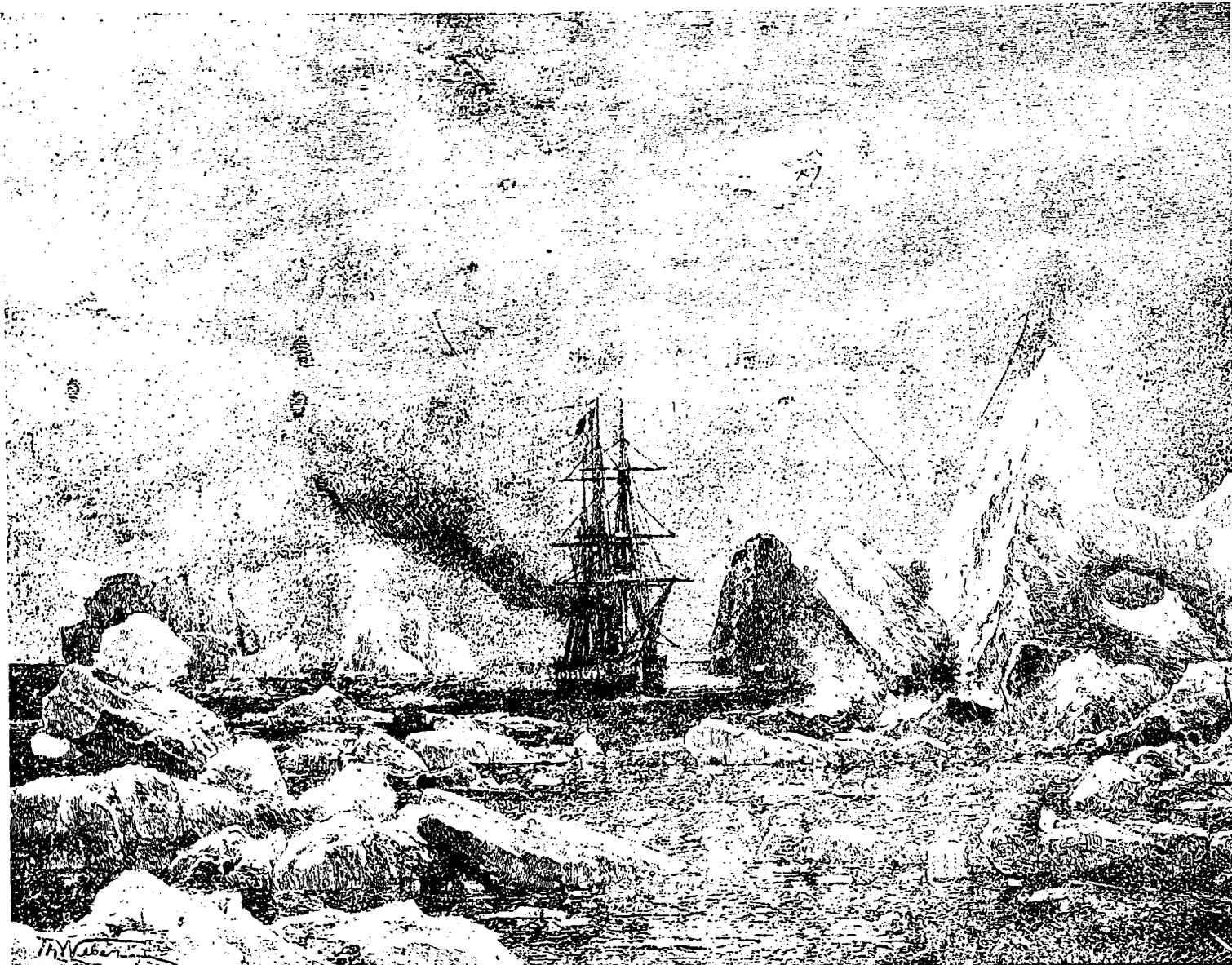


—Me diras-tu, petite peste, pourquoi tu refuses encore celui-ci, un homme ?
—comme il faut !

—Je ne veux pas d'un mari qui parle du nez...

—Et après ? Le nez n'est-il pas un sujet de conversation comme un autre !

LA GLACE DANS L'ATLANTIQUE



NAVIRE AU MILIEU DES GLACES FLOTTANTES.

La dérive glaciaire de l'Atlantique Nord, descend, comme on sait, vers le sud le long des côtes américaines. Au printemps, elle devient un véritable danger pour la navigation, surtout dans les parages de Terre-Neuve, et ses effets se font sentir jusqu'à la Floride et aux Antilles. Le bureau hydrographique de Washington a chargé un de ses membres, M. Hugh Rodman, d'étudier les mouvements des glaces, et ces recherches ont été exécutées avec un tel soin qu'on ne peut rien lire de plus intéressant et de plus curieux.

Parmi les blocs d'eau glacée qui flottent et naviguent dans l'Atlantique de l'hémisphère septentrional, il y a lieu de distinguer les *icebergs* ou "montagnes de glace" qui proviennent de l'eau douce des glaciers groënlandais et les "champs de glace" qui se détachent des banquises d'eau salée. Les uns et les autres sont charriés vers le sud par le courant polaire qui longe le littoral oriental du Groënland, contourne le cap Farewell et va faire un crochet vers la mer de Baling, précisément pour y prendre les icebergs avant de cotoyer le Labrador et les États-Unis.

Les icebergs, ces débris de la partie basse et immergée des glaciers, se forment presque tous sur la côte occidentale du Groënland. Là est la grande fabrique annuelle. La baie de Frobisher, dans la Terre de Baling, ainsi que la mer d'Hudson, en fournissent peut-être aussi quelques-uns ; mais, sur 1000 masses flottantes, 800 proviennent des glaciers groënlandais.

On sait comment ils se forment : les milliers de glaciers des fiords coulent, pour ainsi dire, vers la mer avec une vitesse d'environ 15 mètres par jour. L'extrémité inférieure de ces gigantesques torrents solidifiés est forcée de pénétrer dans la mer à cause de la pression énorme qu'elle subit d'en haut. Elle s'y avance de plus en plus jusqu'à ce que le jeu des courants sous-marins brise ses bords, et que la flottabilité des débris ainsi formés les remonte à la surface. Alors on voit apparaître des îles voyageuses dont la plupart ont la superficie et la hauteur de Notre-Dame de Paris. Massives de formes, ces îles sont si légères que le huitième à peine de la hauteur plonge sous l'eau.

L'iceberg se forme pendant toute l'année, car la grande usine de la nature chôme très peu ; mais la grande production a lieu en été, lorsque l'eau de mer est moins figée, plus agitée, et casse mieux les glaces adhérentes à ses fonds. On estime que les plus petits glaciers donnent annuellement dix montagnes flottantes, et que les grands en fournissent plus de cent. D'après un calcul tout récent, il serait sorti d'un seul fiord environ

50 millions de mètres cubes de glace errante.

Une fois émergé, l'iceberg se met en marche sur les flots devenus libres et court vers sa perte, vers les régions chaudes de l'équateur où l'entraîne un irrésistible courant. Mais il n'est pas sûr d'arriver à son terme fatal : les obstacles se dresseront nombreux sur la route et le retarderont ; ce sera la banquise qui emprisonne tout ce qui vient à elle ; ou bien les aspérités du continent américain qui l'accrocheront et le feront rebondir dans une autre direction : tant et si bien, qu'il a bien des chances d'employer plusieurs années à effectuer son voyage, s'il l'effectue.

Quand toutes les circonstances le favorisent, l'iceberg flotte avec une vitesse moyenne de 20 kilomètres par jour, et emploie quatre ou cinq mois pour franchir les 500 milles de son sinueux itinéraire. Mais c'est là une exception. En effet, les grandes flottées erratiques de juillet n'apparaissent sur les bords de Terre-Neuve, c'est-à-dire au tiers du chemin, qu'au printemps suivant, neuf ou dix mois après leur départ.

Parmi les obstacles qui arrêtent ou détournent les icebergs, il ne faut pas compter le vent. Il est curieux d'observer combien son influence est inefficace sur ces blocs qui continuent à marcher contre lui, n'obéissant qu'aux seuls courants de l'eau. D'autre part, les surfaces de la mer, figées en banquises par le froid, n'arrêtent pas toujours les vagabondes filles des glaciers, qui souvent ouvrent la plaine durcie, comme le ferait une charrue dans un champ, et la traversent fièrement. Issues des sommets de la région polaire et de l'eau pure du ciel, elles semblent mépriser la banquise sortie des ondes amères. Dans ces cas assez fréquents, les navigateurs profitent de la bonne occasion qui s'offre à eux de franchir aussi la mer figée ; ils amarrent leur navire à l'iceberg et se laissent remorquer bien à l'abri derrière la masse protectrice.

La montagne de glace étant légère est aussi fragile. Un rien suffit à la détruire, un coup de hache ou la détonation voisine du canon. Souvent, elle se détruit elle-même, elle se suicide en éclatant. Et cela parce que la masse centrale, plus durement congelée que la superficie, exerce sur cette dernière une tension formidable, sans cesse accru par l'échauffement extérieur, et soudain plus forte que l'enveloppe. C'est exactement le même phénomène qui se produit dans l'expérience bien connue du bloc de glace à 15 degrés jeté brusquement dans l'eau chauffée à + 52 degrés : le bloc éclate avec un grand bruit. Sur les côtes du Labrador, en juillet et août, ce raptures d'icebergs sont si nombreuses et si assourdissantes, qu'on les entend à des distances incroyables.

Si les grosses masses glaciaires n'étaient pas ainsi morcelées, un grand nombre d'entre elles ne seraient pas complètement fondues par la grande chaudière de la mer des Antilles, et parviendraient en Europe avec des dimensions encore respectables. Nos pêcheurs bretons verraient se dresser à leur horizon ces formes si diverses, tantôt arrondies en dômes, tantôt affilées en minarets et en clochers. Rien de plus étrange que ces fantômes inertes quand on les approche. Les uns sont percés à jour comme un arc de triomphe ; les autres se creusent en cavernes immenses, comme une basilique où les colonnes sont figurées par des cataractes de stalactites. Mais il faut beaucoup de prudence pour les approcher, car la plupart d'entre eux se prolongent sous l'eau en éperons, et souvent les bâtiments s'y avarient sérieusement. Toujours il faut aborder par le côté du vent, à cause des débris qui se détachent et filent du côté opposé.

Il arrive que, tout à coup, un iceberg immense penche et chavire complètement avec une grande rapidité. C'est que l'équilibre est extrêmement instable dans ces îles errantes, et que le centre de gravité se déplace continuellement à cause de la fonte et des brisures.

Comme on le pense bien, ces milliers de récifs mobiles, constituent un grand danger pour la navigation. Heureusement il est aisé de les apercevoir au loin, même la nuit où leur scintillement se traduit en de vagues éclats très sulfisants.

Quand le temps est clair, l'iceberg se trahit par sa blancheur ; quand il y a du brouillard, il apparaît au contraire très sombre dans l'espace estompé. Quand il fait tout à fait noir, et que la température se refroidit subitement, gare à la vigie ! Il y a bien des chances pour que les icebergs soient proches. Mais l'indice le meilleur dans l'obscurité, c'est l'écho, c'est le son du sifflet ou de la trompette de brume que les montagnes de glace répercutent. Il permet même de calculer la distance de l'obstacle par le temps que le son met à revenir au navire : le pilote n'a qu'à multiplier le nombre de secondes écoulées par le chiffre constant 180 et le produit n'est autre que la distance obtenue en mètres.

Les "champs de glace" sont aussi des débris flottants, mais ils proviennent des vastes superficies figées de la mer, ils sont les brisures des banquises. Ce sont d'immenses tranches qui naviguent, les morceaux de la grande vitre qui recouvre l'Arctique et l'Atlantique Nord pendant l'hiver.

"Après le court été qui règne dans les hautes latitudes, dit Rodman, la glace se forme à la surface de toutes les eaux libres ; elle atteint plusieurs mètres d'épaisseur, 4 à 5, quelquefois davantage. Si la glace restait parfaitement tranquille, elle serait d'une épaisseur uniforme, augmentant avec la latitude ; mais comme elle est presque continuellement en mouvement, il se produit des amoncellements, qui la remplissent de blocs et d'autres irrégularités. Ces amoncellements se font de bien des manières : lorsque deux champs de glace sont en dérive, celui du vent se rapproche de celui de sous le vent ; celui qui a la surface la plus rugueuse offrira plus de prise au vent, et dérivera plus rapidement. Un coup de vent peut briser les champs les plus compacts et amonceler les glaçons les uns sur les autres. Des fragments d'icebergs peuvent se trouver mêlés aux champs de l'Arctique et regeler avec eux : ils forment alors des masses basses, sombres, de couleur indigo, arrondies au sommet comme le dos des baleines, et lorsqu'en dérivant vers le sud ces blocs se dégagent de la banquise, ils deviennent très dangereux." On dirait, en voyant les slots se briser contre eux et les assaillir, que ce sont les glaces elles-mêmes qui s'éveillent et plongent.

Si le temps est calme, la glace se forme en une seule nuit sur l'étondu obscur. Pourvu que les vagues ne s'élèvent pas pour briser le mince miroir, l'onde se coagule dans le détroit d'Hudson (octobre), puis sur les côtes du Labrador (novembre) en commençant par la bordure même du littoral. De cap en cap, d'île en île, tout durcit, et bientôt un vaste rempart se dresse pour ne disparaître qu'en avril. L'abîme océanique est plafonné par une couche qui varie de 1^m,50 à 3 mètres. Chose curieuse : dans leur marche errante, les champs de glace, contrairement aux icebergs, sont beaucoup plus affectés par les vents que par les courants.

Chaque champ a son mouvement propre, indépendant, si bien que souvent deux navires, après avoir été longtemps prisonniers de glaces très voisines, se trouvent tout à coup séparés par de grandes distances.

Un bâtiment, s'il a la prudence de ne pas s'approcher tout à fait, peut s'abriter pendant la tempête, autour d'un "champ", car cette lourde plaque plane, écrase le flot et brise sa force. Mais le pilote doit se tenir assez loin pour que les morceaux qui s'en détachent sur les bords ne viennent pas heurter le navire et le défoncer.

Généralement, la glace de ces plaques marines se présente sans couleur précise. Mais quelquefois elle se teint à cause de la boue, du gravier et des pierres qui s'y sont enclassées. Cela a lieu surtout le long des plages du Labrador où la marée descend si bas que la surface gelée descend jusqu'à toucher le fond. Alors la boue et le goémon se mêlent à elle. Tous ces débris se dissolvent dans l'eau lorsque la glace fond et vont se déposer au fond de l'Océan formant ainsi des bancs comme ceux de Terre-Neuve.

Le dessous d'un champ de glace, au lieu d'être incolore comme le dessus, a une nuance très accentuée, tirant vers le rouge orange. C'est ce que les matelots appellent le banc de "renard". On pense que cette couleur est due à des produits marins qui montent du fond. Quoi qu'il en soit, la matière qui colore ainsi la face interne des "champs" est une friandise pour les morues et pour les phoques qui la cherchent et s'y engraisent.

Que deviennent ceux de ces icebergs et de ces champs de glace qui parviennent jusqu'aux eaux chaudes ? Ils se *pourrissent*, c'est à dire que la température élevée les amollit au point qu'il se réduisent en poussière au moindre choc. La plus petite boule brise un gros bloc en des milliers de fragments qui ne tardent pas à disparaître. On a vu un coup de vent suffire à anéantir, en quelques heures, tout un vaste champ.

Pour le navigateur, il est un signe dans l'espace qui avertit, pendant le jour, de la proximité des glaces : c'est la pâleur du ciel. Alors, il faut fuir en sens inverse si c'est possible, ou bien redoubler de vigilance, si l'on est forcé d'affronter les fantômes silencieux, car le grand danger, pour un navire, c'est qu'un coup de vent inopiné mette violemment en branle les glaçons et que ceux-ci enlèvent le gouvernail ou cassent la coque. C'est ainsi que, dans les seuls quatre premiers mois de chaque année, plus de vingt gros navires subissent les avaries les plus graves ou se perdent complètement.

M. DE MATHIEUX.

ENTRE VOISINS

—Ma fillette a deux ans et ne parle pas encore.

—Ne vous faites pas de mauvais sang à cause de cela. Ma femme m'a souvent raconté qu'elle n'avait commencé à parler qu'à l'âge de trois ans.

INJUSTICE HUMAINE

Un monsieur est bousculé par une voiture dont le cocher s'enfuit. On s'empresse, on le relève, on s'inquiète.

—Oh ! ce n'est rien, dit-il. Et puis, je me suis vengé de cette brute de cocher... J'ai flanqué un rude coup de canie à son cheval !

PREUVE SUSPECTE

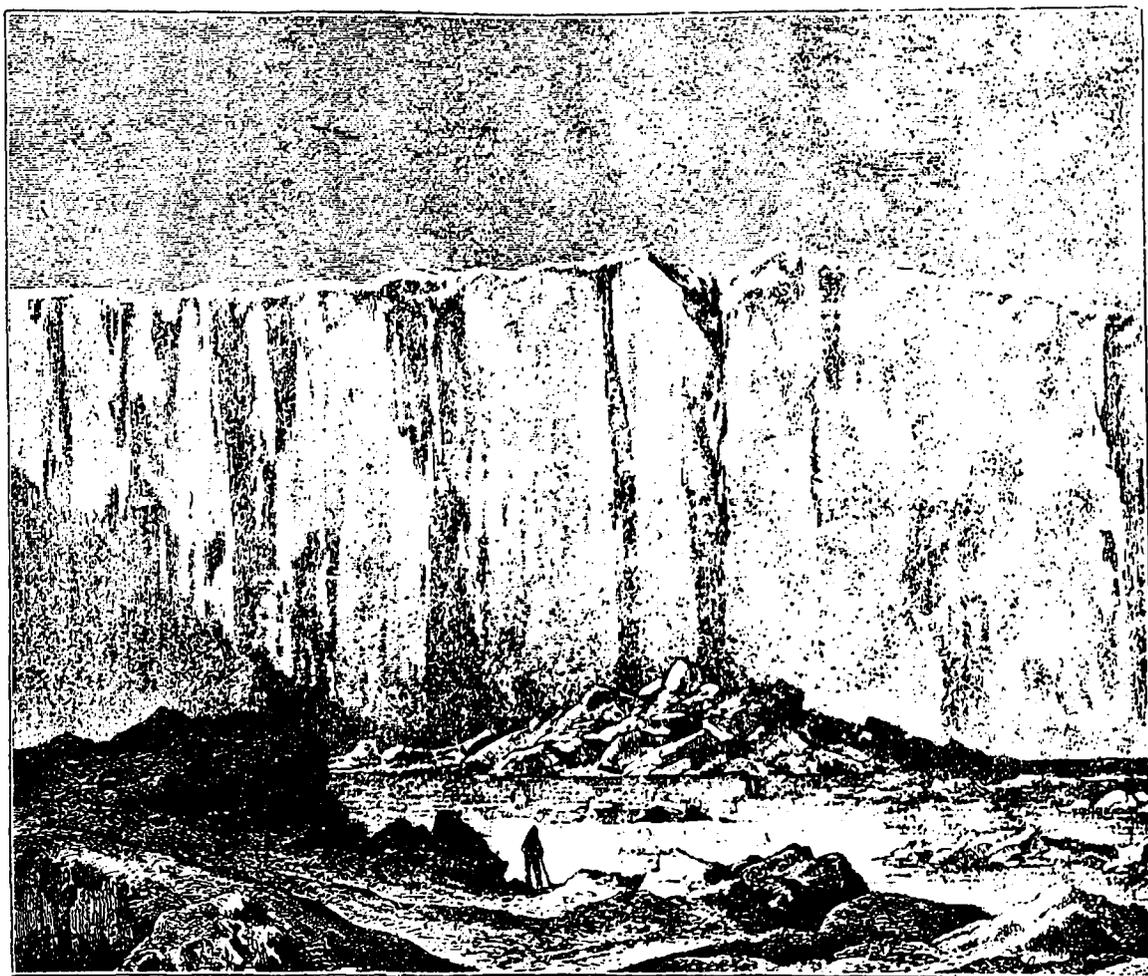
L'ovale.—J'espère, Toto, que le maître d'école se trouve bien de toi ?

Toto.—Tellement qu'il me garde tous les soirs après la classe.

LE VRAI DANGER

Bonne dame.—Est-ce bien dangereux de monter en ballon ?

L'aéronaute.—Pas la moitié autant que pour descendre.



UNE BANQUISE.

UN ACCIDENT



Madame Lamouche.—Voyons, Gustave, dans quel état tu rentres ! te voilà encore ivre comme un Polonais.

Gustave.—C'est pas d' ma faute, bichette, je suis tombé dans un verre de vin !

MADRIGAL

*Vous avez beau tourner la tête,
Je ne saurais vous oublier ;
Il est à vous, ce cœur honnête,
Et vous pouvez l'humilier.*

*Vous avez les biens de la vie,
Tout l'orgueil du bonheur nouveau ;
Moi, les souffrances qu'on endure,
Et des chansons dans le cerveau.*

*Dieu ans, ma plume fut très lâche,
Car l'infortune m'écrasait ;
Mais j'ai repris l'ancienne tâche,
Jadis, madame, on me lisait.*

*Ah ! ma paresse capitaine,
Je l'ai maudite en vous voyant,
J'ai bien souffert, c'est mon histoire ;
Grâce à l'amour, je suis vaillant.*

*Laissons passer l'heure où nous sommes,
Les gloires sont des talismans,
J'ai plus fier parmi les hommes,
Vous achèterez mes romans.*

*Vous m'applaudirez au théâtre,
Mon nom sera digne de vous,
Fameux alors, plus idolâtre,
Je vous ferai des vers si doux.*

*Que je vous donnerai peut-être,
Après un long malentendu,
Quelque désir de me connaître,
Et le regret du temps perdu.*

GEORGES DE PORTO-RICHE

Les Aventures de Mme Keldseth

Mme Keldseth est cette journaliste norvégienne qui, ayant parié qu'une femme pouvait entreprendre, à pied et sans argent, le voyage de Christiania à Paris, vient d'accomplir ce tour de force.

—Je suis très contente, dit-elle, au point de vue de l'étude des milieux et du pittoresque de la vie nomade que j'ai menée depuis quatre mois ; aucune idée de lucre n'était attachée au pari que j'ai tenu, mais me proposerait-on, aujourd'hui, cent mille francs pour recommencer mon expédition que je refuserais. Ah ! certes, oui...

Et Mme Keldseth frissonne en évoquant certaines journées cruelles de son exode.

Petite, avec une physionomie curieuse, où pétillent des yeux éveillés, pleins d'intelligence, d'allure un peu étrange, sous sa minuscule toque crânement plantée sur des cheveux coupés courts, qui s'éparpillent autour du front en frisons maladroits, dernière coquetterie de femme, conservée même durant de longues étapes, quand la voyageuse s'en allait par les routes solitaires, interminables, n'ayant pour bagage qu'un sac où elle renfermait ses cahiers de notes et un fer à friser.

Veuve d'un journaliste, Mme Keldseth appartient aussi à la presse de son pays et collabore à un grand journal de Christiania.

— Sans enfants, sans famille, ou presque, j'étais libre, n'ayant rien à perdre, personne à peiner, cette idée originale, et un peu hardie, je l'avoue, m'ayant séduite, je suis partie, dit la voyageuse.

Plusieurs journalistes ayant soutenu qu'il était impossible qu'une femme seule, sans argent, parvienne à accomplir cette fantaisiste promenade à travers la Suède, le Danemark, l'Allemagne et une partie de la France, Mme Keldseth s'engagea à prouver que la chose était faisable. Et ce fut ainsi que, sans un sou, sans bagage, elle partit le 13 août dernier, marchant tout le jour, le long des routes monotones, s'arrêtant parfois dans quelques villages, proposant ses services dans les fermes pour gagner de quoi continuer son chemin.

À Copenhague, dans une famille modeste, elle se plaça domestique et y demeura huit jours, se levant à l'aube, préparant les repas, ou ravaudant le linge.

Quand elle reprit son pèlerinage, on la gratifia de quelques

hardes et d'une pièce représentant environ deux francs de notre monnaie.

Une autre fois, elle fut prise comme femme de ménage, pour laver le linge et récurer les casseroles, dans une élégante maison.

Mais là, dès que les maîtres surent qui elle était, et le singulier voyage qu'elle accomplissait, ils l'invitèrent à déjeuner à leur table.

Ce fut un coup de soleil dans la nuit des angoisses et des rebuffades de toutes sortes déjà essayées.

D'une voix qui tremble encore, Mme Keldseth détaille les péripéties curieuses, tragi-comiques souvent, de ses quatre mois de vie nomade, par les routes et les chemins tour à tour mangés de soleil ou balayés par des rafales de pluie.

Un soir, la faim lui tenaille les entrailles ; elle a marché, marché sans trouver ni gîte où dormir, ni auberge où mendier un piètre quignon de pain. Elle va, toujours tibatant, angoissée quand, au coin d'un bois, elle tombe sur un ménage d'étrangers assis autour d'un feu qui pétille.

Ils pêlent des pommes de terre qui fument et dont le parfum fait défaillir l'âlanée.

Elle s'approche, conte son histoire, et voilà que sur l'herbe, près du brasier rougeoyant, l'homme et la femme lui font place et partagent avec elle leur frugal repas.

—Jamais, je vous l'assure, je n'ai mangé de si bel appétit, disait en riant la Norvégienne.

Les semaines, les mois se passaient et la voyageuse marchait sans cesse, fournissant des étapes de trente et même de trente-cinq kilomètres, n'ayant pas toujours la bonne fortune de pouvoir dîner à la belle étoile de patates cuites sous la cendre, en compagnie de Romanichels de rencontre.

Une nuit, épuisée, n'en pouvant mais, elle tombe dans une auberge malfamée, où des femmes ivres chantaient.

Des cris, des menaces, des galopades par les corridors noirs, aux pavés gluants, aux murs gras, tinrent la malheureuse éveillée, et au petit jour, elle s'enfuyait après avoir payé trente centimes pour sa nuitée.

—J'ai eu bien peur, mais je ne regrette pas d'être échouée dans ce coupe-gorge, cela m'a fourni de curieuses notes.

En Danemark, Mme Keldseth put placer un peu de "copie" comme nous disons. Dans différents journaux, on accueillit bien les récits de son extraordinaire voyage.

Mais à Gedser, quittant l'hospitalière terre danoise, elle pénétra en Allemagne, et l'accueil changea. Plus de maisons ouvrirent leurs portes à la pérégrine, plus de passants aimables pour indiquer le chemin.

—Il n'est pas un village, pas une ville où les enfants et les jeunes gens ne m'aient poursuivie pour m'insulter, raconte, les larmes aux yeux, la pauvre femme.

—Je n'osais m'arrêter dans les hôtelleries où l'on me prenait pour une vagabonde. On m'a même jeté des pierres et j'en ai ramassé une que je garde comme souvenir. Sorcière ! sorcière ! me criait-on. Ce furent mes plus dures journées : je demeurais jusqu'à trente-six heures sans manger et parfois, épuisée, je tombais près du chemin, croyant que tout était fini.

—A Metz, tout a changé ; c'était déjà un coin de la France, de cette France qu'on dit si pleine de cœur, si pitoyable à tous.

Mme Keldseth traversa une partie de la France, rencontrant partout bon visage et fête. Enfin elle entra dans Paris, le terme de son voyage.

Harrassée, les pieds tuméfiés, elle se précipita dans un chétif hôtel, n'ayant pas la force d'aller plus loin. Elle prépare en ce moment des conférences.

MAL PRIS

Hardup.—Je ne puis payer votre petit compte maintenant...

Le tailleur.—Non, hein ? Eh ! bien, si vous ne réglez pas immédiatement, je vais dire à tous vos autres créanciers que vous m'avez payé.

UNE GAFFE



Le monsieur (aimable, mais arrogant).—En vérité, vous m'étonnez, vous rajeunissez tous les jours, au point de paraître plus jeune que votre fille.

La fille (d'un air un peu pincé).—Je vous remercie pour ma mère, monsieur.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

(Suite)

XXVIII

L'ENGRENAGE

Jacques, on le devine, était retourné au cercle. Du rêve à l'action, il n'y a qu'un pas pour les impulsifs. Et cet homme se croyait doué d'une volonté de fer, avec la prétention de tout dominer, alors qu'il était l'esclave de la passion la plus démoralisante !

Il devint le pilier de tripot qui ne rentre chez lui que pour dormir et qui, à peine réveillé, en reprend le chemin.

L'argent de Piéto Ramez, cet argent maudit, il le dilapida peu à peu, sans songer au lendemain.

C'était la misère pour Savinia.

La pauvre femme ne protesta pas une seule fois.

Qui avait voulu profiter quand même de ce don ingénieux ? Jacques, Jacques tout seul. Il s'en était emparé, à Nice, avec l'âpreté du vautour qui s'abat sur une proie inespérée.

— Quo cet argent, avait-il dit, vienne de Dieu ou du diable, il vous mettra à l'abri du besoin.

Il avait fait cela sans rougir.

Et il ne craignait pas de reprocher à Savinia ce don fatal dont il avait été seul à profiter.

— Avoue-le, lui disait-il, sans moi, tu puiserais à pleines mains dans le trésor de Piéto Ramez. Si j'étais revenu seulement deux heures plus tard à Nice, il aurait eu le droit de me faire flanquer à la porte.

Elle protestait par ses larmes, ses sanglots ; mais elle n'osait élever la voix et son silence était considéré comme un aveu.

Sa santé s'ébranla profondément.

Aucun des habitués de la villa des Orangiers n'aurait reconnu en elle la jolie caissière d'autrefois.

Aux couleurs qui animaient son teint avait succédé une pâleur terreuse et malade.

Ses pommettes saillaient sous la peau.

Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Avant trois mois, elle serait mère ; mais arriverait-elle au bout de ce terme ?

Elle restait des journées entières allongée sur une chaise longue. Sans le dévouement de Césarine qui la soignait comme sa fille et prévoyait à tout, elle eût succombé.

Maman Virieu s'appliquait à la consoler.

Elle la rattachait à l'existence par la pensée de sa maternité prochaine.

Lorsque Savinia, à bout de patience, laissait échapper ces mots : " Je voudrais être morte ! " Césarine répliquait vivement :

— Le devoir exige que vous viviez pour votre enfant. Moi aussi, j'ai bien souffert, autrefois ; mais mon fils me rattachait à l'existence et cette idée m'a soutenue.

Jacques ne rentrait guère du cercle qu'à six heures du matin, exténué, brisé par des luites d'où il sortait toujours vaincu.

Il apparaissait farouche, haineux, le visage convulsé.

Redoutant ses coères, Savinia s'était dressé un lit dans la salle à manger.

Jacques traversait cette pièce sans prononcer une parole, et s'enfermait pour dormir de l'affreux sommeil du damné.

Suivant son habitude, Césarine le réveillait à midi.

Il se levait, s'habillait avec soin, et venait se mettre à table.

Par crainte d'être questionné, il affectait de lire un journal durant le repas. Il savait pourtant bien le mal que cette attitude dédaigneuse causait à sa compagne.

La plupart du temps, Savinia ne touchait à aucun mets, restait les yeux baissés, abîmée dans une muette douleur.

Il la voyait dépérir sans en éprouver la moindre pitié.

— Il me tue lentement, disait-elle à Césarine ; il serait heureux d'être débarrassé de moi et de l'enfant dont il redoute la responsabilité.

Jacques avait pris possession de la bourse. C'était lui qui remet-

tait chaque jour à Césarine l'argent nécessaire aux dépenses de la maison.

Un matin, rentrant encore plus pâle et plus défait que d'habitude, il jeta, avant de s'enfermer, ces mots à Savinia :

— Je n'ai plus un sou. Arrange-toi comme tu pourras ! Si tu as du crédit, tant mieux ! Sinon, tu feras bien d'écrire à ton Brésilien !

Elle se dressa sur son lit et s'écria :

— Jacques, tu n'as pas le droit de m'insulter !

" Tue-moi ; mais ne m'assassine pas lâchement avec cette odieuse accusation !

Il se croisa les bras et des éclairs de fureur jaillirent de ses yeux.

— Lâchement ! dit-il ; et c'est la fille de la Cosaque qui se permet de me parler ainsi !

Ces mots la cinglèrent comme un coup de fouet.

Elle poussa un cri strident auquel Césarine, prise de peur accourut.

Jacques se retourna contre la pauvre femme.

— De quoi vous mêlez-vous, vieux masque ? Sachez qu'on n'a plus besoin de vos services ! Combien vous doit-on ? Trente francs, plus le prix de vos huit jours. . .

Il chercha dans toutes ses poches, et n'y trouvant rien :

— C'est bon, je vous réglerai demain. En attendant, déguerpissez.

Puis, se penchant sur Savinia et lui saisissant les mains :

— Toi, si tu recommences, je te froterai les côtes !

Césarine, indignée, ne put s'empêcher d'élever la voix :

— Monsieur Jacques ! vous oubliez que Madame est bien malade !... Pitié, monsieur Jacques !..

Il lâcha Savinia et, empoignant Césarine, la poussa violemment dehors : puis il s'enferma dans sa chambre où on l'entendit marcher comme un fauve pendant plus d'une heure.

Ce jour-là et les jours suivants, il prit tous ses repas au cercle.

Il y jouissait d'un crédit qui devait bientôt s'épuiser.

— Ma pauvre maman, avait dit Savinia à Césarine, nous allons être forcées de nous séparer. Jacques a tout perdu au jeu. Il ne lui reste même pas de quoi vous payer vos gages. Demain matin, je me présenterai à l'hôpital où, peut-être, on m'admottra par pitié.

— A l'hôpital ? Vous, ma chérie ? jamais ! s'écria la Rousajou, tant que j'aurai le moyen de vous soigner.

— Impossible ! maman Virieu ! je ne puis accepter. Ce serait abuser de votre bon cœur, vous exposer vous-même au dénuement.

— Rassurez-vous, mon enfant, jamais nous ne manquerons de rien. Faut-il donc que je vous le répète ; je connais une dame qui ne refusera en aucun cas de me secourir, une dame riche, très riche, et qui me doit tout son bonheur.

— Gardez cette ressource pour vous, bonne maman.

— Moi, oh ! je n'ai besoin de rien. Je ne vis que pour vous et pour M. Jacques. . .

Savinia, étonnée qu'elle eût encore conservé de l'affection pour son indigne maître, l'interrogeait du regard.

— Oui, continua Césarine, je ne vous quitterai tous les deux que lorsque j'y serai forcée. M. Jacques est égaré par le jeu. Il n'a plus sa tête à lui ; mais la raison lui reviendra bientôt, il reconnaîtra ses torts, il se mettra au travail, il pensera à son enfant.

— Lul ! lui ! répétait Savinia.

— N'en doutez pas, affirma Césarine. La misère se chargera de l'éclairer, je ne suis pas en peine de lui, il est si savant ! Il sera bien content d'accepter une bonne petite place en province, comme celle qu'il a dédaignée. Nous partirons tous les trois. Les travaux de la campagne, ça me connaît, et M. Jacques sera content de mes services.

Mais Savinia avait perdu tout espoir.

Les reproches de Jacques lui prouvaient qu'il ne l'aimait plus, qu'il la méprisait.

— Je n'ai plus d'autre affection que la vôtre, ajouta Césarine, et je ne pourrais vivre sans vous. Laissez-moi vous soigner et ne vous préoccupez pas du reste ! Si M. Jacques me chasse, j'en serai quitte pour revenir tous les jours en son absence. Rien ne vous manquera.

Elle l'entoura de ses bras, la serra contre son cœur et lui dit avec tout l'élan de sa sincérité :

— Moi aussi, je l'aimerai bien votre enfant, je serai sa grand-mère, sa maman gâteau. Nous l'éleverons tous les deux. Si c'est un garçon, il faudra qu'il devienne fort instruit ; si c'est une fille et qu'elle ressemble à sa mère, nous n'en serons pas embarrassés.

Savinia fut bien forcée d'accepter ce dévouement.

Da reste, Jacques n'était pas sans remettre de temps en temps quelque argent à Césarine, à qui il ne parlait plus de donner congé.

Le malheureux menait l'existence infernale du décauvé qui se raccroche à toutes les branches.

Il s'était modelé sur Pelligrani.

A force d'adresse, de patience, de platitude à l'égard des gros et petits capitalistes qui fréquentaient le cercle des Amateurs-Réunis, il en obtenait des emprunts à fonds perdus.

Il s'embusquait derrière les vieillards et profitaient de leur pre-

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

mier moment de satisfaction pour les taper, comme on dit vulgairement, d'un louis ou deux.

A table, il avait soin de se placer à côté d'un gros bonnet, réputé complaisant. Il flattait ses goûts, ses préjugés, s'insinuait dans son estime, dans ses bonnes grâces, et finissait par en tirer quelque plume.

Mais ces ressources aléatoires ne servaient à Jacques qu'à prolonger son agonie de joueur.

C'était la lutte du pot de terre contre le pot d'or.

Don Aquilar avait disparu du cercle, y laissant un souvenir impérissable.

Parmi les heureux qui s'étaient engraisés à ses dépens, on citait un employé de commerce, retiré du jeu et vivant d'une rente viagère produite par le placement de ses bénéfices au baccara.

On n'avait pas assez d'éloges pour exalter la sagesse de ce rentier.

Jacques essaya de savoir ce qu'était devenu le Brésilien qui l'avait estropié ; il ne put obtenir aucun renseignement précis.

Pelligrani, qu'il tâta à ce sujet, lui répondit :

—Mais, mon cher Brémoud, je ne le connaissais pas plus que vous.

—Allons donc ! fit Jacques : comment auriez-vous su qu'il était du Brésil et non d'Espagne et que, de plus, il passait pour une fine lame et un tireur émérite !...

—Je tenais ces détails d'Arthur Valori, l'un des témoins de votre duel.

—Ah ! oui, l'ingénieur civil ; il a disparu également. Etrange !

Jacques scruta, de ses yeux perçants, la physionomie du docteur. Peine inutile !

Ce visage de joueur, toujours en quête de métal précieux, gardait son secret.

Jacques le haïssait profondément ; mais il n'en laissait rien voir, le sachant obligeant et comptant souvent sur lui pour ne pas rentrer sans un sou à la maison.

—Mon cher ami, lui dit un jour le docteur, voulez-vous que je vous donne le moyen de vous procurer vingt-cinq louis après le dîner ?

—Parbleu ! fit Jacques, dont les yeux, éteints par la fatigue et le découragement, se remirent à briller.

—Ce n'est pas malin, comme vous allez le voir. Seulement, fallait y penser.

—Je vous écoute de toutes mes oreilles.

—Voilà : le caissier du cercle a vendu sa charge à un Auvergnat qui n'entend goutte à ces affaires-là. Je l'ai su et j'ai trouvé le moyen de me faire présenter à cet Auvergnat, lequel m'honore de sa confiance.

—Très fort !

—J'ai commencé par le taper de cent louis, petit service en retour duquel je dois le renseigner, ce soir, sur la solvabilité des Amateurs qui lui emprunteront de l'argent.

—De plus fort en plus fort !

—Donc, après le dîner, quand la partie sera bien allumée, vous vous approchez du caissier et lui direz d'un air très dégagé ; "Donnez-moi vingt-cinq louis, s'il vous plaît !" Je me trouverai là comme par hasard, il me consultera d'un coup d'œil, j'abaisserai la tête en signe d'approbation, et il vous baillera cinq cents francs. Tâchez de les doubler et d'acquitter cette dette ; cela vous assurera un crédit de pareille somme.

—Et si je perds ?

—Vous en serez quitte pour faire faillite.

—Très fort ! Décidément, vous êtes un ami précieux.

Cette habile escroquerie ne pouvait manquer de réussir : Jacques obtint vingt-cinq louis du nouveau caissier ; mais, une heure après, il ne lui restait plus que le souvenir de sa mauvaise action.

A six heures du matin, au sortir du tripot, il en était réduit à emprunter cent sous à Pelligrani, qui se fit un peu tirer l'oreille.

—Vous êtes par trop imprévoyant, lui dit le rastaquouère. Il fallait carrer au moins deux cents francs pour la matérielle.

Le lendemain, Jacques eut à subir les plus durs reproches de la part du caissier, à qui Pelligrani avait fait perdre ainsi dix mille francs pour sa première séance d'usurier attitré aux Amateurs Réunis.

—C'est indigne, lui dit l'Auvergnat, d'abuser ainsi de la confiance d'un honnête homme !

Ce petit scandale fit du bruit et eut pour résultat de discréditer Jacques auprès des quelques honnêtes gens qui lui rendaient service.

Il tomba dans cette décaïation noire dont le joueur ne peut se tirer qu'en fuyant le tripot ou en commettant un gros méfait.

Jacques, devenu à son tour un des habitués de la *Morgue*, y faisait les plus tristes réflexions.

Un matin qu'il descendait du cercle, sans un sou en poche, il dut s'arrêter sous la porte cochère pour attendre la fin d'une averse diluvienne.

A côté de lui se tenait un heureux joueur, connu sous le nom de baron de la Bistaille, âgé d'environ cinquante ans, décoré de plu-

sieurs ordres étrangers et qui, par sa tournure, sa mise, ses moustaches triomphantes et sa barbiche en pointe, avait su se donner la tournure d'un ancien militaire.

Jacques enviait la chance continue de ce personnage.

M. de la Bistaille taillait, chaque nuit, depuis une huitaine, deux ou trois banques dites *rusoires*, dont les pontes, atrocement étrillés par ce nouveau veau, commençaient à se méfier.

Des bruits fâcheux circulaient sur la réputation du baron.

Le docteur Polipoulo se souvenait de l'avoir vu éconduire du salon de jeu de Trouville par le commissaire chargé de la surveillance des grecs avérés.

Le gérant du cercle, prévenu depuis la veille, avait promis d'en référer à la Préfecture de police.

En attendant, on avait observé M. de la Bistaille au moment où il se mettait en banque, on ne remarquait rien de suspect dans sa manière de tenir les cartes.

—Vous faites comme moi, dit à Jacques le baron, vous attendez le passage d'un fiacre vide ?...

—Non monsieur, j'attends la fin de la pluie pour rentrer à pied chez moi. J'ai perdu contre vous ma dernière pièce de cent sous et... je ne puis que la regretter.

M. de la Bistaille sortit de sa poche une bourse en or remplie de louis.

—Permettez-moi, dit-il, de vous obliger d'une vingtaine de francs que vous me rendrez un de ces jours, quand cela ne vous gênera pas.

Jacques avait perdu sa fierté d'autrefois. Il accepta avec joie cette manne qui lui tombait du ciel.

—Merci, monsieur le baron, dit-il, c'est fort aimable à vous de me rendre service sans que j'aie besoin de vous le demander, ce que je ne me serais point permis, n'ayant pas l'avantage de vous connaître.

A ce moment passait un fiacre vide que le baron fit arrêter.

—Où habitez-vous, monsieur Brémoud ? demanda ce dernier.

—Au quartier Latin.

—Eh moi, à Batignoles. Montez dans ma voiture, vous m'accompagnerez et le cocher vous ramènera chez vous.

Jacques se laissa faire. Il était d'ailleurs curieux d'étudier ce banquier heureux dont on disait tant de mal.

Durant le trajet, ils causèrent comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.

—Alors, mon pauvre ami, dit le baron, vous êtes ingénieur agronome, et au lieu de cultiver le tapis vers la nature, vous perdez votre temps devant celui des Amateurs-Réunis.

—Oh ! c'est fini, dit Jacques. Je ne remettrai plus les pieds au cercle. Il est temps, grand temps que je me range. J'avais trouvé une place de chef de culture, je l'ai dédaignée à cause de la modicité des appointements. Si elle est encore vacante, je la prendrai avec bonheur.

—Et ça vous rapportera ?...

—Deux mille francs par ans, plus le logement, la nourriture et bien des petits avantages.

M. de la Bistaille prit un air de profonde indignation.

—Oh ! ces patrons, dit-il, ces propriétaires terriens ! Ils ont remplacé l'aristocratie, acheté tous les châteaux, le sol cultivable, et ils réduisent leurs employés à l'état de servage. Deux mille francs ! mais ce n'est même pas la rente du capital que vos excellents parents ont sacrifié pour votre instruction ? C'est abominable.

Le baron de la Bistaille ne pouvait mieux flatter les idées de grandeur et de révolte du jeune ingénieur.

—Abominable ! exécration ! dit ce dernier ; mais il faut bien reconnaître la loi du plus fort et s'y soumettre. Sans quoi on s'expose, comme je viens de le faire, à emprunter, sous une porte, un louis à un gentleman avec qui on cause pour la première fois.

—Permettez à ce gentleman, dit M. de la Bistaille, de vous parler à cœur ouvert.

—Tant que vous voudrez, baron.

—A votre âge, monsieur Brémoud, on commet toujours des imprudences, dont la plus regrettable est de se mettre du côté du balai au lieu de se ranger du côté du manche.

—Je m'explique : au jeu, il n'y a que deux catégories de gens, les voleurs et les volés. Ne vaut-il pas mieux être avec les premiers qu'avec les seconds ?...

Cet aveu, dépourvu d'artifice, stupéfia Jacques.

Autrefois, avant que la gangrène n'eût entamé sa conscience, il eût traité comme il le méritait le filon qui se démasquait devant lui sans vergogne.

Mais il présentait que cet homme avait à lui proposer une combinaison infernale, et l'espoir de se refaire par n'importe quel moyen ébranlait déjà ses bonnes résolutions.

—Je commence à croire, dit-il, qu'un joueur n'est excusable qu'à la condition de savoir tricher.

—Parbleu ! fit le baron. Suivez bien mon raisonnement : tout homme qui joue ne connaît plus le prix de l'argent. Si, par hasard, il gagne, vous le verrez gaspiller son bénéfice dans la débauche la

plus honteuse. Quel scrupule pourrait-on se faire à l'égard de ces pigeonneaux, qui ne sont bons qu'à être plumés tout vifs ?

— Hélas ! je suis l'un de ces pigeonneaux ; on ne m'a pas laissé une plume.

— Donc, il est grand temps de vous remplumer.

— Oh ! oui, fit Jacques, qui pensait à la quittance de loyer que son propriétaire allait lui présenter, le jour même, pour la troisième fois.

Ils étaient arrivés boulevard des Batignolles, devant la maison où le baron de la Bistaille abritait sa douce philosophie.

— Voulez-vous me faire plaisir de déjeuner avec moi ? demanda ce gentilhomme au jeune ingénieur. Nous achèverons en paix cet intéressant entretien.

— Volontiers, baron ; je suis touché de l'intérêt que vous me portez.

M. de la Bistaille occupait à lui seul, en célibataire endurci, un appartement de six pièces, confortablement meublées.

Il introduisit Jacques dans la salle à manger et donna l'ordre à la vieille gouvernante qui veillait à la bonne tenue de sa maison, de servir le déjeuner.

Un instant après, les deux compères étaient attablés devant un excellent repas arrosé de vins généreux.

— Tous les matins que Dieu fait, dit M. de Bistaille en attaquant un énorme morceau de bœuf saignant, je déjeune ici au retour du cercle ; puis je me couche immédiatement et je dors jusqu'à cinq heures. Le soir, je dîne au claquedent ; la nuit, j'y soupe. C'est un régime dont ma santé se trouve à merveille.

— Y a-t-il longtemps que vous menez cette existence ? demanda Jacques.

— Depuis que j'ai quitté la boulangerie.

— Ah ! vous avez été boulanger ?

— Pas établi, simple ouvrier.

La franchise du baron amusait beaucoup Jacques.

— A quel époque avez-vous abandonné votre métier ? demanda-t-il encore.

— Il y a vingt-cinq ans. J'ai trouvé l'occasion de fonder une filature et, naturellement, j'en ai profité.

— Une filature ! répéta Jacques de plus en plus étonné. Dans quel pays vous êtes-vous établi ?

— Oh ! ma filature n'est pas à poste fixe ; rien de plus portatif au monde, ainsi que je vous en donnerai la preuve, tout à l'heure, en prenant le café dans mon cabinet de travail.

Il avait appuyé sur le mot : travail, et un sourire de satisfaction épanouissait son visage.

Après le repas, auquel tous deux firent honneur avec un appétit de veilleurs de nuit, ils passèrent dans une petite pièce où la gouvernante leur servit le café et la fine champagne.

M. de la Bistaille ferma la porte à clef et dit à son invité :

— Maintenant, je vais vous faire voir ma filature.

Il ouvrit un tiroir de son secrétaire et en sortit un jeu neuf de cinquante-deux cartes.

— Avec ce jeu, tel qu'il est, le grec le plus habile ne pourrait rien faire de profitable à ses intérêts. Je vais le maquiller devant vous et vous comprendrez en quoi consiste ma filature.

Il s'installa devant une petite table recouverte d'une plaque d'acier. Puis il s'arma d'un simple passe-lacet et d'un petit marteau.

— Prenez une carte, dit-il et mettez-la sur le dos.

Jacques, que ces révélations intriguaient au plus haut point, posa sur la table, devant le baron, l'as de trèfle.

Aussitôt, M. de la Bistaille appuya au centre du fleuron la pointe de son passe-lacet, sur lequel il donna un tout petit coup de marteau.

Prenant la carte et la passant à Jacques :

— La voilà maquillée, dit-il, et si légèrement que vous aurez beau la palper sur le dessus, vous ne sentirez pas la bosse que mon instrument y a faite.

C'était exact.

Le revers de la carte ne présentait aucune aspérité apparente.

— Mêlez cette carte avec les autres, dit le baron, et je parie mille francs contre un louis que je la retrouverai.

Il se retourna pendant que Jacques opérait le mélange. Il prit ensuite le jeu de cartes et, sans le regarder, retrouva l'as de trèfle qu'il retourna d'un air triomphant.

Jacques était émerveillé.

— Mais comment vous y prenez-vous ? demanda-t-il.

Le baron lui montra le dessous de son pouce gauche, dont l'épiderme était limé.

— Sachez, mon cher ami, dit-il, que les boulangers, à force de remuer la pâte, y gagnent une sensibilité de toucher inconnue au commun des mortels. Étant ouvrier, je trichais déjà avec les copains, grâce à ce don et à mon adresse naturelle. Plus tard, quand j'ai installé ma filature, j'ai eu soin d'entretenir à la lime la finesse de mon toucher. Mais achevons le maquillage et vous serez édifié.

Il marqua par le même procédé toutes les cartes à des places différentes.

Cela fait, il fit mêler le jeu par Jacques et tailla la banque, gagnant tous les coups sans exception et annonçant d'avance ses points.

— Ce n'est pas plus malin que ça ! dit-il. Grâce au maquillage, je connais la carte du dessus et je la garde ou je la donne suivant les cas. L'important est de savoir *filer*, c'est-à-dire tirer la deuxième carte au lieu de la première sans que personne s'en aperçoive. Cela exige un long apprentissage. C'est un tour que les plus habiles prestidigitateurs n'arrivent pas toujours à exécuter. Un bon fileur doit savoir filer, les yeux fermés.

— Quant à moi, dit Jacques, jamais je n'aurai cette habileté.

— Certainement ; mais vous profiterez de la mienne.

— De quelle manière ?

— Vous êtes jeune, de bonne mine, instruit. Vous pouvez pénétrer dans tous les mondes, surtout dans celui de la galanterie. On joue ferme chez les grandes mondaines et les pigeons n'y manquent pas. Faufiez-vous dans ces milieux et, quand vous connaîtrez une partie sérieuse, venez me chercher, présentez-moi. J'y taillerai quelques bonnes banques dont nous partagerons le bénéfice.

Jacques n'était pas encore assez corrompu pour accueillir avec enthousiasme cette offre.

— Merci, dit-il en rougissant ; mais je ne me sens aucune vocation pour ce métier aventureux.

— Et vous préférez gagner deux mille francs par an dans un trou à fumier, au service d'un proprio qui s'engraissera à vos dépens !

— Je n'y risquerai point le déshonneur !

— Mais, tout le risque est pour moi. Je n'ai pas encore été pincé et je ne le serai jamais. Le malheur est qu'un de mes associés m'a, à la suite d'une histoire de femme, dénoncé à la Préfecture. Depuis, on me surveille, au point de m'interdire l'accès des salons de jeu de casinos. Je suis déjà brûlé au cercle des Amateurs Réunis. J'y retournerai ce soir pour la dernière fois, et je me garderai d'y tailler la banque. Pourtant, j'y ai, parmi les garçons de service, un compère, qui se charge de mettre en bonne place mes jeux préparés. Ce soir, je me contenterai de leur coller quelques bonnes *portées* au jeu de *chemin de fer*. Arrangez-vous de façon à vous asseoir à ma droite, et c'est vous qui profiterez de la partie. Naturellement nous partagerons le magot.

Jacques ne répondit pas.

Son silence passa pour un consentement et M. de la Bistaille déclara d'un ton convaincu :

— Je ferai votre fortune, jeune homme. Quand vous en aurez assez, vous achèterez de la terre et vous travaillerez pour vous et non pour un infâme capitaliste !

Ils dégustèrent le café, prirent un verre de fine champagne de première qualité, et se séparèrent en se donnant rendez-vous le soir, aux Amateurs Réunis.

Disons-le à la louange de Jacques, il rentra chez lui avec la ferme intention d'en finir avec cette existence de damné.

— Non, se disait-il, je ne descendrai pas jusqu'à me faire le complice d'un baron de la Bistaille. Je puis encore me tirer du gouffre, mais à la condition de ne pas atteindre le fond.

Avant de se coucher, il remit à Césarine les vingt francs qu'il tenait de la générosité d'un filou.

— Tenez, la mère, dit-il, voilà de quoi faire bouillir la marmite. Je dîne ici, ce soir. Faites-nous le bon pot-au-feu des familles.

Il poussa l'amabilité jusqu'à demander à Savinia des nouvelles de sa santé.

Puis il s'enferma, comme d'habitude, après avoir donné l'ordre de le laisser dormir jusqu'au dîner.

— J'en étais sûr, dit Césarine : les revers l'auront corrigé mieux que tous les sermons. Il se retrouve enfin. Sa folie se dissipe ; il va se remettre au travail, il est sauvé !

Savinia ne se faisait plus d'illusions.

— Attendons ! dit-elle d'un ton désolé.

Césarine répliqua vivement :

— Vous ne me croyez pas ; vous avez tort. Je connais mieux que vous monsieur Jacques. Il faut de l'indulgence et surtout de la patience. Prenez garde de le décourager !

Savinia était si faible, si épuisée, qu'elle ne releva pas ces paroles injustes : de l'indulgence, de la patience, elle en avait autant qu'une femme qui aime peut en avoir.

A cinq heures, Jacques sortait de sa chambre lorsqu'on sonna à la porte d'entrée.

Il prêta l'oreille et reconnut la voix de son propriétaire qui venait, pour la troisième fois, présenter sa quittance.

— Monsieur Brémond est là ? demanda ce dernier.

— Non, monsieur, se hâta de répondre Césarine.

Mais le propriétaire ne se contenta pas de sa réponse.

— En ce cas, dit-il, je vais parler à Madame.

Et il ouvrit précipitamment la porte de la pièce où Jacques se trouvait seul.

Ce dernier ne lui laissa pas le temps de triompher.

Étendant le bras et, se redressant, indigné, il s'écria :

—Monsieur Brémond est là, mais son argent est sorti !

—C'est bon, riposta le propriétaire, vous aurez de mes nouvelles.

Il sortit furieux, pendant que Césarine et Savinia déplorait la mauvaise plaisanterie de Jacques à l'égard d'un homme qu'il eût été prudent de ménager.

Pour comble de malheur, Jacques reçut, ce soir-là, cinq lettres pressantes émanant d'autres créanciers, notamment de son tailleur, qui le menaçait de le poursuivre à outrance.

Il était d'une humeur massacrant en se mettant à table.

—Je suis traqué comme dans un bois, dit-il. Pas moyen de s'en sortir !

Si Césarine l'avait entendu, elle lui aurait offert le reste de ses économies ; mais devant-elle, il se taisait, réservant pour Savinia ses lamentations exagérées.

—Veux-tu me permettre de te donner un conseil ? lui dit-elle.

Sa voix tremblait. Elle ne redoutait que trop les emportements du brutal.

—J'aimerais mieux cinquante louis que dix mille conseils, répondit-il.

—Si je les avais, il y a longtemps que je te les aurais donnés. Mon avis est que tu devrais t'adresser à ton vieux maître, M. Lambert. Il est si bon ! Il fera l'impossible pour te tirer d'affaire.

—Tu n'y penses pas ! M. Lambert me croit à mon aise. C'est un brave homme, mais rigide, inflexible sur le chapitre de la conduite. Jamais il ne me pardonnerait d'avoir gaspillé les vingt mille francs qu'il m'a remis de la part de ma mère.

—Mais alors, il la connaît, ta mère, et...

—Et tu dis des bêtises ! interrompit Jacques.

Il lui prit une de ces colères folles durant lesquelles il ne se connaissait plus. Un mot méchant qu'il jeta à Savinia la fit tomber à genoux.

La pauvre fille se cachait la figure dans les mains.

Il la releva violemment.

Cesarine accourut au bruit.

—Monsieur m'a appelé ? demanda-t-elle.

—Monsieur, s'écria Jacques, vous invite à dîner !

Elle retourna, tout en larmes, à sa cuisine. Jacques s'était calmé.

—Ton idée, dit-il, m'en suggère une autre. De tous les professeurs de l'Institut agronomique, celui qui me porte le plus d'intérêt est le chimiste Tardif. On le dit à son aise. Je vais essayer de le taper, et pas plus tard que ce soir.

A huit heures, il sonnait à la porte du père Tardif, vieux savant complètement détaché des biens de ce monde, tout entier à ses études, à ses recherches.

Ce fut Mme Tardif qui lui ouvrit : Jacques s'annonça.

—Mon mari ne reçoit jamais le soir, dit la bonne femme, d'un ton aigre-doux.

C'était elle qui avait inventé cette consigne, pour ménager le temps précieux du savant.

Jacques insista et eut la chance d'être entendu par son ancien professeur.

Le brave homme accourut le délivrer dans l'antichambre et le faisant passer dans son cabinet de travail encombré de livres poussiéreux, de cornues et d'éprouvettes :

—J'y suis toujours pour vous, mon cher Brémond, lui dit-il en l'invitant à s'asseoir.

Jacques lui exposa sa détresse et termina ainsi :

—Il me faudrait cinquante louis pour payer mes dettes criardes et m'aider à attendre un emploi.

—Cinquante louis, fit le chimiste, cela fait, si je ne me trompe, mille francs. Mais, mon pauvre enfant, je n'ai jamais eu pareille comme à ma disposition personnelle. Il me faudrait la demander à Mme Tardif, qui me la refusera. Pas commode, Mme Tardif, sur le chapitre de l'argent. Elle prétend que je lui coûte plus cher, avec mes expériences chimiques, que je ne lui rapporte ; c'est bien possible, après tout ! Je n'ai pas mettre mon nez dans ses comptes.

Et le père Tardif, joignant les mains, répéta :

—Mille francs ! vous êtes bien sûr qu'il vous faut tant d'argent que ça ?...

—Hélas ! mon bon maître.

—Je suis vraiment désolé. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de visiter mes gilets et de vous donner ce qu'ils contiennent.

Jacques ne put s'empêcher de sourire.

Il eût omis, par la voix de la renommée, l'histoire des gilets du père Tardif.

Le vieux chimiste n'avait jamais eu qu'une coquetterie, celle de porter des gilets différents, suivant les saisons, les mois et les jours.

Il en possédait de toutes les étoffes, de toutes les couleurs et de toutes les coupes, jamais on ne lui voyait deux jours de suite le même gilet.

Or, comme il ne demandait pas d'argent à sa femme, celle-ci, en ménageant prévoyant, avait soin de glisser quelques pièces blanches dans la poche droite de chacun des gilets, afin que son mari ne fut jamais en peine de prendre une voiture ou tout au moins l'omnibus.

Bien rarement le père Tardif recourait à ces réserves, si ce n'était pour secourir les mendiants qui abusaient de sa simplicité.

Il passa dans son cabinet de toilette et, marchant sur la pointe des pieds pour déjouer la surveillance de sa terrible épouse, il en rapporta un à un tous les gilets, lesquels formèrent une respectable pile.

Puis ils les visita et les soulagea de l'argent qu'ils contenaient.

La somme totale ne dépassait pas cinquante-quatre francs cinquante centimes.

—Voilà tout ce que je possède, mon pauvre enfant, dit-il, je vous le prête de bon cœur. J'en serai quitte pour me faire laver la tête par ma femme.

Jacques, tout honteux, empocha cette monnaie blanche et aida le savant à remettre en place sa friperie.

Puis il lui rendit la liberté et sortit, navré d'avoir dérangé ce brave homme pour un aussi maigre résultat.

Il marcha quelque temps au hasard ; l'esprit obsédé par des pensées contradictoires.

La raison lui conseillait de regagner son domicile et de se mettre, dès le lendemain, en quête d'un emploi.

Mais l'influence atroce de l'habitude le poussait à reprendre le chemin du tripot et à y tenter la fortune, avec les cinquante-quatre francs cinquante du père Tardif.

De réflexion en réflexion, il arriva à se convaincre que ce pauvre argent, de source si honnête, lui porterait bonheur.

C'est ainsi que le joueur s'abandonne aux superstitions les plus absurdes !

Bref, il rebourna d'un pas accéléré au cercle, où l'attendait le baron de la Bistaille.

Ce filateur émérite se garda bien de lui tendre la main en public.

Il passa devant lui sans le regarder.

Entre escrocs associés, la première précaution à prendre est de n'avoir pas l'air de se connaître.

Jacques n'était pas venu pour le baron.

Même il se proposait, s'il avait la moindre chance, de lui rendre ses vingt francs et de lui faire comprendre qu'il n'aurait pas à compter sur sa complicité.

Comme il prenait place à la table de jeu, il crut reconnaître, en la personne de son voisin de droite, un des habitués de la Villa des Orangers.

Cet individu, âgé d'environ trente ans, très brun, maigre et nerveux, avait un profil d'oiseau de proie qui était resté dans le souvenir de Jacques.

D'après son accent, ce devait être un Espagnol, à moins que ce ne fût encore un Brésilien !

Au cercle, les noms des jours présents sont inscrits à la craie sur un tableau noir, suivant leur ordre d'arrivée. On fait l'appel avant chaque taille et les assis cèdent leur place aux debout.

Jacques avait le numéro 6

Il alla consulter au tableau le nom du sept et tressaillit en lisant : Ramello.

Tous ces noms en o ou en i l'inquiétaient.

D'instinct il se méfia de Ramello, et pour s'assurer si sa mémoire ne le trompait pas, il lui dit d'un ton aimable pendant que le banquier mêlait les cartes :

—Pardonnez-moi, monsieur, mais je crois avoir eu l'avantage de vous rencontrer à Nice, à la Villa des Orangers, il y a quelques mois.

—C'est possible, dit Ramello d'un ton hautain. Quant à moi, j'ai pour habitude de ne jamais reconnaître au tripot les gens que j'ai eu l'avantage de rencontrer dans le monde.

Jacques dut accepter cette verte leçon.

Il lui en coûta beaucoup ; mais, dans sa situation de décaqué et résolu qu'il était d'ailleurs à faire les tripots, il se tint coi pour éviter une querelle.

Ramello, qui jouait gros jeu, perdit sans sourciller.

Tout, dans sa mise, et les bijoux de prix qui le paraient comme une chaise, indiquaient un exotique de haute marque.

Jacques sentait en lui un ennemi.

Aussi, bien que complètement décaqué du pauvre argent recueilli dans les gilets du père Tardif, il se leva de table avec soulagement.

—Allons ! se dit-il, c'est bien fini. J'aurais bien m'aplatir, m'humilier, faire la bouche en cœur aux capitalistes, je ne trouverais pas une obole ici, ce soir, à moins que...

Il pâlit en rencontrant le regard de M. de la Bistaille.

Le baron cligna l'œil gauche, ce qui signifiait : "J'ai à vous parler".

Jacques ne répondit pas à l'invite.

Il consulta la pendule. Minuit sonné.

Prenant enfin sa résolution, il passa au vestiaire de l'antichambre et réclama son pardessus.

A ce moment, Polligrani entra au cercle.

—Vous partez ? demanda à Jacques le docteur.

—Hélas ! faut bien ; toujours la déveine ! j'en ai assez. Bonne chance et... adieu !

Polligrani l'attira à l'écart, disant :

—A condition d'en avoir déjà.

—C'est dommage que vous partiez : il y a beaucoup d'argent à gagner ici, ce soir.

—Moi, j'en ai. Voulez-vous cent francs ?

Jacques accepta à contre-cœur. Il était convaincu d'avance qu'il les perdrait comme l'argent de sa réserve, celui de Piétro Ramez et les pièces blanches du père Tardif.

—Ne pontez pas contre les banques, lui recommanda Pelligrani. Attendez la partie de chemin de fer. Nous avons ici un Espagnol...

—Un Brésilien, rectifia Jacques.

—Comme vous voudrez. Je veux parler de Ramello. Ce gentleman tient tous les coups. On peut lui rafler trente mille francs sur une seule passe, au chemin de fer. Seulement, faut de l'estomac ! Prenez la main à dix francs et tenez-la jusqu'au bout.

—Le bout, soupira Jacques, ne sera pas loin pour moi.

—On n'a jamais pu savoir ; il suffit d'un coup....

—Pour couper la tête d'un homme.

Cette plaisanterie macabre déplut au docteur, qui disparut soudain.

Jacques resta une minute, le chapeau sur la tête, dans l'antichambre.

—Si j'étais sage, se disait-il, je rentrerais chez moi avec les cent francs du rasta.

Mais, soudain, l'idée de gagner une grosse somme à ce nouveau Brésilien qui l'avait esbrouffé, le flatta comme une revanche de la pauvreté sur la richesse insolente.

Les cartes pouvaient le venger sans qu'il eût un mot à dire : les cartes le tireraient en même temps de l'ornière.

Il raccrocha au vestiaire son chapeau et son pardessus et repartit pour la gloire ou... pour la débâcle.

On tailla des banques jusqu'à trois heures du matin.

Ramello les fit toutes sauter avec une audace qui fut qualifiée d'admirable.

Bien que s'abstenant de jouer, Jacques s'était fait maintenir au numéro 6 du tableau, afin d'avoir à sa droite Ramello si la partie de chemin de fer s'organisait.

C'eût été le moment ou jamais de mettre à profit les talents de société de M. de la Bistaille ; mais Jacques tremblait à la pensée que cette supercherie pouvait être découverte et le plonger à tout jamais dans le déshonneur.

Il constata avec joie que le baron avait disparu.

Si le malheureux eût consulté le tableau, il y eût découvert, au numéro 4, le nom du "filateur", lequel faisait son somme à la Morgue en attendant la partie du chemin de fer.

Tous les banquiers, ébrillés, s'étaient retirés sous leur tente.

On fit l'appel pour la partie de chemin de fer.

—Numéro quatre : M. de Bistaille ! cria le garçon.

Jacques sentit son cœur se serrer.

Néanmoins, il prit place au numéro 6.

Ce qui le rassurait, c'était la présence d'un joueur entre lui et le baron : tout tricherie lui paraissait impossible dans ces conditions.

La partie commença.

Tous les yeux se fixèrent sur le baron lorsqu'il prit les cartes.

Du reste, l'ancien boulanger perdit du premier coup, prouvant ainsi sa parfaite honnêteté... au moins pour le quart d'heure.

Jacques ne fut pas plus heureux : Ramello lui rafla ses dix francs et dédaigneusement, les jeta en pourboire au croupier.

Puis il annonça vingt-cinq louis à la main, passa trois fois et perdit au quatrième coup tout son bénéfice et son enjeu.

Pelligrani faillit lui gagner quatre mille francs sur sa passe.

Bientôt les cartes revinrent au baron, auquel son voisin de droite abattit neuf, le plus beau point du beccara.

A ce moment, Jacques crut s'apercevoir que M. de la Bistaille lui adressait un regard d'intelligence, tout en déposant sur la palette du croupier le reliquat de ses cartes.

Ce reliquat parut à Jacques d'une épaisseur suspecte.

La peur, l'atroce peur d'être démasqué lui donna la sueur froide.

Cependant son voisin de gauche, à qui le croupier venait de passer les cartes, perdit aussi du premier coup.

C'était le tour de Jacques.

Il devina que le baron avait tout préparé pour lui assurer une passe.

Allait-il en profiter ?...

L'instant était décisif.

Jacques avait trois partis à prendre : dénoncer le baron, ou bien se lever de table, ou bien encore se faire le complice du grec.

Que d'idées s'entre-choquèrent dans sa tête en l'espace d'un quart de seconde !

Ramello, tourné vers lui, attendait d'un air impatient qu'il annonçât son enjeu.

—On n'a rien vu, se dit le fils de Rassajou, je serais bien bête de laisser passer devant moi cette correction du hasard.

Et au lieu de miser dix francs comme tout à l'heure, il en annonça cinquante, d'une voix étranglée par l'émotion.

Il passa quatre fois et s'en tint là.

—Une main à huit cents francs, dit le croupier.

—Jo la prends, fit Ramello, dont la physionomie restait impénétrable.

—Banco ! s'écria M. de la Bistaille en étalant sur le tapis un beau billet de mille.

Et il envoya à Jacques ce nouveau coup d'œil qui signifiait : "Le cinquième coup de notre passe est perdu sûr pour la banque."

C'était exact.

Le baron abattit neuf et encaissa les quarante louis de Ramello.

Donc, tout avait réussi à merveille.

Jacques se leva de table et alla rembourser à Pelligrani ses cent francs.

—Rien ne pressait, dit ce dornier. Est-ce que vous partez déjà ?

—Ce serait raisonnable.

Jacques remarqua que le docteur était très pâle et détournait de lui ses regards.

—Est-ce qu'il se douterait de quelque chose ? pensa-t-il.

Il lui demanda en le fixant attentivement :

—Me conseillez-vous de rester ?

Pelligrani fit comme s'il n'avait pas entendu. Jacques réitéra sa question.

—Je ne suis pas dans le secret de la Dame de pique, répondit enfin le docteur.

Jacques alla se rasseoir à sa place.

De loin, M. de la Bistaille l'avait prévenu qu'il méditait un coup décisif.

Comme au jeu de chemin de fer, chacun prend les cartes à son tour et que le nombre des assis est de douze, Jacques avait le temps de se décider.

—Avec l'argent que je viens de voler, se disait-il, j'aurais de quoi payer mes dettes criardes et attendre un emploi....

Et pendant il restait là.

Et les cartes s'avançaient lentement de son côté avec leur cortège de tentations.

Jacques pensa qu'il venait en une minute de réaliser un butin équivalant à près de la moitié du salaire qu'on lui offrirait pour une année de travail, en province.

Une poussée de révolte enflamma son esprit vicié par le sot orgueil, la basse convoitise de l'argent.

Il était perdu !

De nouveau, en rendant les cartes, M. de la Bistaille fit un signe à son complice.

Plus de doute : ce philosophe avait tiré de sa manche une nouvelle portée : le joueur placé entre les deux larrons était condamné à l'avance et les cartes préparées reviendraient à Jacques.

Ce programme se résolut de point en point.

Après avoir gagné l'enjeu de son voisin de gauche, Jacques annonça dix louis.

Mais, contre l'attente des associés, Ramello, qui tenait tous les coups, laissa passer celui-là.

—Dix louis à faire, cria le croupier.

L'abstention du Brésilien inquiétait Jacques.

Le croupier dut réitérer son avertissement. Enfin, à l'autre bout de la table, un joueur tint le coup.

Aussitôt, les mains nerveuses de Ramello s'abattirent sur celles de Jacques et lui arrachèrent les cartes sans en déranger l'ordre.

Ce mouvement fut si brusque, si soudain, que le fils de Rassajou, anéanti, le cœur serré comme dans un étau, n'eut pas la force de s'y opposer.

Quand il reprit possession de lui-même, il était trop tard.

Jacques tenta de se jeter sur son adversaire pour lui reprendre la terrible preuve ; mais les joueurs debout lui opposèrent une barrière infranchissable.

Le baron de la Bistaille, blême de peur, restait à sa place, attendant la condamnation qui pouvait ruiner pour longtemps sa filature.

Il se rassura en entendant Ramello s'écrier :

—Messieurs, le sieur Brémond vient de se rendre coupable d'une tentative de tricherie. Je l'ai vu glisser une portée sur le jeu au moment où il prenait les cartes. Ce maladroit filou me visait ; mais, par bonheur, et pour moi et pour vous, je me tenais sur mes gardes. Vous allez voir que je ne me suis point trompé.

Jacques fit une nouvelle tentative inutile pour se débarrasser de ceux qui le retonaient.

Il promena un regard désespéré sur l'assistance et constata avec stupeur que Pelligrani avait disparu que M. de la Bistaille, hors de cause, souriait béatement.

Le croupier demanda à vérifier le coup ; mais Ramello l'invita à se taire et procéda lui-même à la constatation.

Une passe de six, par abattages successifs, se trouvait sur le dessus du jeu.

—Comme vous le voyez, dit Ramello, cette passe, commencée à dix, m'aurait coûté douze mille huit cents francs.

Tous les yeux se fixèrent sur Jacques.

On attendait ses explications.

Il paya d'audace.

—Je suis victime d'un guet-apens, s'écria-t-il. Cette accusation est mensongère. On vient de vous prouver que j'aurais eu une passe de six : *Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?* Tout le monde m'a vu jouer loyalement ici et perdre de grosses sommes.

Ramello l'avait laissé dire jusqu'au bout sans l'interrompre.

Une expression de triomphe se voyait sur sa physionomie.

Il ordonna au croupier de lui donner les trois jeux jeux dont se composait la banque.

Il compta les cartes lentement sous les yeux attentifs de la société.

Il y en avait quarante-huit de trop, quarante-huit cartes neuves, en tout semblables aux autres.

—Cela prouve, conclut Ramello, que le sieur Brémont m'a déjà volé au coup précédent. Il aura à me restituer les sept cent cinquante francs qu'il m'a fait perdre.

Des officieux fouillèrent Jacques, lui reprirent la somme et la passèrent au réclamant.

Le gérant consterné par ce scandale qui pouvait amener la fermeture du cercle, prit la parole :

—Messieurs, dit-il, dans l'intérêt même de notre sympathique association, ne faisons pas de bruit, s'il vous plaît ; réglons cette déplorable affaire entre nous. Monsieur Brémont n'a plus qu'à se retirer. Laissez-le partir et gardez-vous d'ébruiter la chose.

S'adressant à Ramello :

—Vous opposez-vous, monsieur, à cette solution pacifique ? Tenez-vous absolument à ce que la justice soit saisie ?

—En aucune façon, répondit le Brésilien. Débarrassez-nous au plus vite de ce scélérat et reprenons notre partie.

Jacques eut beau crier qu'il était victime d'une machination infernale, on le poussa violemment jusqu'à l'antichambre, où le garçon de vestiaire lui remit son chapeau et son pardessus.

Il dut sortir, chassé comme indigne de faire partie de la "sympathique association" des Amateurs-Réunis.

Le fils de Rassajou aurait dû s'estimer heureux d'éviter la Correctionnelle ; mais pour l'instant il ne songeait qu'à la vengeance.

Il voyait rouge en faisant les cent pas devant la porte de la maison d'où on venait de l'expulser.

Il regrettait de n'avoir pas emporté d'armes. Avec quelle joie il aurait déchargé son revolver sur ce Brésilien en qui il devinait un nouvel exécuteur de la vengeance d'Antonio.

Une pluie fine et pénétrante tomba fort à propos pour le ramener à des sentiments plus pacifiques.

Il se décidait à rentrer chez lui lorsqu'il vit sortir du cercle M. de la Bistaille.

Il se précipita sur le grec et l'empoignant par le bras :

—M'expliquerez-vous, lui demanda-t-il, le rôle que vous avez joué dans cette catastrophe !

—Je ne comprends pas votre question, répondit froidement l'ingénieur filateur.

—Bref, pourquoi Ramello vous a-t-il épargné, alors qu'il savait que c'était vous qui aviez posé la portée ?

—A cela, dit le baron, je ne comprends goutte : j'avais opéré avec une d'exubérance merveilleuse et j'estime que, parmi les joueurs présents, un seul était capable de s'en être aperçu.

—Qui donc ? . . .

—A Pelligrani, à qui j'ai déjà fait faire quelques bonnes affaires, Pelligrani qui connaît mes talents et qui vous aura vendu à vos ennemis.

—En êtes-vous sûr ?

—J'avais proposé une association au docteur. Il s'est refusé, disant que j'étais trop brûlé au cercle et c'est lui-même qui m'a conseillé de m'entendre avec vous.

—Oh ! s'écria Jacques, il le paiera de sa vie !

M. de la Bistaille recula de trois pas.

—Vous prenez les choses trop au tragique, jeune homme, fit-il. Il n'y a rien de sérieux à faire avec vous. Adieu, et meilleure chance.

Il monta dans un des fiacres en station devant la porte et se fit reconduire chez lui.

Jacques, abasourdi par une révélation qui lui prouvait l'existence d'ennemis acharnés à sa perte, regagna à pied, sous la pluie battante, son domicile.

Il y arriva en proie à une fièvre intense.

Savinia envoya chercher le médecin, qui reconnut qu'une congestion cérébrale était imminente.

Grâce à des soins énergiques, le malade fut bientôt hors de danger. Il se rétablit rapidement.

Une lettre du père Tardif le tira d'inquiétude pour l'avenir.

L'excellent homme lui faisait espérer à bref délai un emploi de chef de culture en Bourgogne.

Néanmoins, Jacques restait sombre, silencieux, farouche.

Il ne pouvait plus voir Savinia sans qu'elle lui rappelât le souvenir de Pietro Ramez et de son vindicatif secrétaire.

Il lui attribuait toutes les épreuves par lesquelles il avait passé

et dont la dernière, qu'il gardait secrète, pèserait sur lui, la vie entière.

Il ne sortait jamais sans redouter d'être rencontré par un des témoins de sa honte.

Cet incrédule se voyait obligé de reconnaître la puissance invincible du remords !

Plus que jamais il songeait à quitter la France, à profiter de la première occasion pour s'isoler d'un pays où les honnêtes gens pouvaient le traiter impunément de voleur.

En attendant cette occasion, il ne vivait plus que d'expédients.

L'état de faiblesse de Savinia l'avait obligé de conserver à son service maman, Virieux, à qui il devait deux cents francs prêtés de la main à la main et deux mois de gages.

La générosité de la bonne femme l'avait plus intrigué que touché.

Il se demandait pourquoi elle tenait tant à rester chez des patrons qui, non seulement ne la payaient pas, mais encore lui empruntaient ses économies.

Et comme les mauvaises suppositions lui venaient plus facilement à l'esprit :

—Qui sait ! se dit-il, ce vieux masque a, peut-être, lui aussi, quelque tare à cacher.

Quant à lui, ses craintes personnelles n'étaient que trop fondées : mandé d'urgence chez le directeur de l'institut agronomique, ce dernier lui montra une lettre anonyme où les histoires du tripot du jeune ingénieur étaient racontées en détail.

Jacques reconnut qu'il avait eu l'imprudence et la sottise de fréquenter un cercle ; mais il nia énergiquement l'accusation de tricherie portée contre lui.

—Je n'y ai pas cru un seul instant, dit le directeur, mais j'ai tenu à vous avertir. Voici d'ailleurs ce que l'on doit faire d'une lettre anonyme.

Et il brûla l'infâme papier devant son ancien élève.

—Maintenant, ajouta-t-il d'un ton sévère, laissez-moi vous dire, Jacques Brémont, que votre place n'est pas dans les tripots et qu'il est regrettable de voir un jeune homme instruit et distingué comme vous l'êtes se mêler à la tourbe des chevaliers d'industrie et des escrocs qui pululent autour des tapis verts. Une telle conduite ne saurait inspirer confiance. Pensez-y, si vous tenez à l'estime des honnêtes gens.

Jacques se retira avec le sentiment qu'il avait perdu l'appui de l'homme sur lequel il comptait le plus pour se placer, soit dans une culture, soit dans le professorat.

Cette nouvelle conséquence de ses fautes achevait de l'accabler.

Il rentrait chez lui, en proie à une tristesse morne, lorsque sa concierge l'arrêta au passable.

—Pardon, monsieur Brémont, mais je viens de recevoir une dépêche pour M. Marcel et je ne sais où la lui faire parvenir.

A cette époque Marcel se trouvait au Havre dans la famille Clakay où, ainsi que nous l'avons raconté, il était entré comme précepteur.

Jacques prit la dépêche et déclara qu'il se chargeait de l'adresser à son ami.

—Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, ajouta-t-il, je vais voir si cela presse.

Il décacheta la dépêche, et pâlit en lisant ce qui suit :

" Mon frère mourant a communication à vous faire. Accourez. "

" SOPHIE LAMBERT. "

Mlle Lambert était la sœur du maître de pension qui avait élevé Jacques Brémont et Marcel.

—Je vais au télégraphe, dit Jacques à la concierge.

Il ressortit et marcha au hasard durant quelques minutes.

Puis, soudain, prenant sa décision, il se fit conduire en voiture à la gare d'Orléans, où il prit un ticket pour Choisy-le-Roi.

—Ainsi donc, se disait-il, M. Lambert appelle Marcel à son lit de mort et il ne pense même pas à moi. Il a des révélations à faire à Marcel. . . sur sa naissance, sans doute, et il mourra en emportant le secret de mon origine. Oh ! ce n'est pas possible ! s'il en est temps encore, il parlera, il faudra bien qu'il parle !

XXIX

LE SECRET DE L'ARTIGUE

On n'a pas oublié dans quelles conditions M. Lambert avait, par amitié pour le docteur Sorlac, accepté la charge d'élever le fils des Rassajou.

Ce fut — on s'en souvient — Marthe Brégeat, sœur de Césarine, qui joua le rôle actif dans cette pieuse supercherie.

Elle conduisit Jacques à la pension de Choisy-le-Roy ; elle feignit d'avoir oublié l'acte de naissance de l'enfant et promit de l'envoyer le lendemain ; depuis, on n'en entendit plus jamais parler.

Par la suite, il fallut bien régulariser la situation de l'abandonné, à qui l'autorité civile, après de vaines recherches sur son origine, donna le nom de Jacques Brémont.

Ainsi donc, la combinaison habilement préparée sur l'instigation de Mme Petitot, par le docteur Sorlac, avec l'assentiment de l'instituteur, avait en tous points réussi.

Malgré sa droiture, M. Lambert ne s'était fait aucun scrupule d'enlever au fils du supplicié un état civil infamant.

N'était-il pas assuré que Mme Petitot ne manquerait à aucun de ses engagements et que, plus tard, s'il le fallait, elle veillerait encore sur son protégé !

Quant à lui, il avait le devoir d'élever et d'instruire Jacques.

Il l'observa attentivement, dans l'espoir de lui découvrir une vocation. Il en aurait fait, au besoin, un ouvrier ; ou bien, il l'eût destiné au commerce.

Mais Jacques, doué d'une excellente mémoire, apprenait sans fatigue et ne tardait pas à manifester du goût pour les sciences naturelles, la chimie agricole et industrielle.

De bonne heure, il songeait à son avenir, faisait de grands projets.

Ce fut lui-même qui, après avoir remporté son baccalauréat des sciences, demanda à suivre les cours de l'Institut agronomique.

M. Lambert ne pouvait que l'approuver.

L'instituteur n'eut qu'un tort, celui de remettre d'un seul coup à son jeune élève les vingt mille francs que le docteur Sorlac lui avait confiés de la part de Mme Petitot.

L'excellent homme s'était conformé strictement aux instructions qu'on lui avait données.

Sa confiance en l'avenir de Jacques était limitée.

Il le savait travailleur, il l'avait vu à l'œuvre, il en était fier.

Comment aurait-il pu prévoir que le malheureux se laisserait prendre aux séductions du jeu et y perdrait jusqu'à son honneur !

M. Lambert ne craignait pour ce brillant élève que son excès d'ambition ; c'est le seul défaut qu'il lui connût, défaut qui, dans certaines circonstances prospères, peut tourner à l'avantage d'un homme énergique et aventureux.

Marcel, en bon camarade, se garda bien de faire aucune révélation à son vieux maître sur les faiblesses de Jacques.

L'instituteur s'affligeait de ne plus voir ce dernier ; mais il avait trop l'expérience de l'ingratitude humaine pour s'en écarter.

— Jacques nous a oubliés, disait-il souvent à sa sœur.

Ce à quoi Mlle Lambert répondait invariablement :

— Si Jacques avait besoin de nous, il prendrait la peine de venir jusqu'ici ; mais il est à son aise, heureusement ! Car, avec ses goûts, il ne saurait pas vivre de rien comme notre cher Marcel. Moi, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est que ces deux pauvres orphelins soient heureux. Je les aime bien tous les deux ; et cependant je préfère Marcel.

Aussi, lorsque M. Lambert, atteint d'une maladie de cœur et sentant sa fin prochaine, fit envoyer une dépêche à Marcel et ne souffla mot de Jacques, la vieille demoiselle n'en éprouva aucune surprise.

Le malade avait dit un adieu éternel, la veille, à sa nièce, venue de très loin pour le voir et que son emploi d'institutrice obligeait de repartir.

Il ne se dissimulait nullement la gravité de son état.

L'affection cardiaque, dont il souffrait depuis de longues années, pouvait l'emporter d'un instant à l'autre.

Dans cette prévision il avait pris soin de brûler toutes les lettres du docteur Sorlac et de Mme Petitot.

— Jacques, se disait-il, ne connaîtra jamais son origine. Le pauvre garçon sera peut-être heureux... si toutefois l'ambition ne lui fait pas chercher le bonheur dans l'impossible.

Puis il pensa à Marcel qui, né en dehors de certaines conventions sociales, ne pouvait porter le nom de son père.

Et, après un court débat avec sa conscience, il résolut de lui délivrer, sans plus retard, la lettre fermée que Julien Lartigue lui avait confiée par l'intermédiaire de M. Esternas.

Le lendemain matin, Mlle Lambert expédiait rue de Chevreuse la dépêche qui devait, en l'absence du destinataire, tomber entre les mains de Jacques.

Ces braves gens ignoraient le départ de Marcel pour le Havre, où l'avait emmené tout récemment la famille Clakay.

Le malade, étendu dans un fauteuil, auprès de la fenêtre, guettait avec impatience l'arrivée de son élève préféré, lorsqu'il aperçut au loin un grand jeune homme qui suivait l'allée aboutissant à la grille d'entrée.

— On dirait l'autre, murmura-t-il.

Il ne se trompait pas.

Jacques Brémont s'avavançait rapidement.

Le spectacle des lieux où s'était déroulée son enfance n'excitait en lui aucune émotion.

Là où Marcel s'arrêtait toujours pour retrouver des souvenirs,

caresser du regard les arbres à qui il prêtait une âme, la grille rongée par les pluies, tant de choses si bonnes à revoir, Jacques passait indifférent, les yeux fixés sur la fenêtre derrière laquelle se mourait son vieux maître.

— Si j'allais arriver trop tard ! se disait-il.

Il n'avait point d'autre pensée.

Mlle Lambert le rencontra au moment où il montait l'escalier qui conduisait à la chambre du malade.

Il dut s'arrêter.

— Eh bien ? fit-il d'un ton qu'elle prit pour l'expression d'une douleur sincère.

— Mal, répondit-elle, très mal !...

— Me verra-t-il ? M'entendra-t-il ?...

— Oui, mon bon Jacques. Vous n'êtes pas arrivé trop tard.

— Ah ! fit-il avec un grand soupir de soulagement.

Il porta la main à sa bouche pour cacher l'horrible sourire de joie qui accompagnait cette exclamation : M. Lambert vivait ! donc il parlerait ! !

— Par prudence, ajouta Mlle Lambert, permettez-moi de l'avertir. Il ne vous attend pas et il va être bien surpris. Or, d'après l'avis du médecin, la moindre émotion peut le tuer.

— Veuillez lui dire que Marcel est parti au Havre avec la famille de son élève ! C'est moi qui ai reçu votre dépêche et je n'ai pas hésité à accourir.

— Vous avez bien fait.

Il suivit la vieille demoiselle jusque sur le pas de la porte.

Elle entra seule et revint presque aussitôt, disant :

— Mon frère vous a aperçu de sa fenêtre. Il vous attend. Ne le faites pas trop parler ! C'est à peine s'il peut respirer. Ce matin, il était beaucoup mieux. Il demande à rester seul avec vous.

Jacques s'applaudissait d'avoir agi avec décision : du moment que M. Lambert le recevait sans témoins, c'est qu'il avait à lui parler, à lui faire des révélations !

Il entra en acteur consommé dans la chambre du malade.

Il s'avança d'un air accablé par la douleur, s'agenouilla devant le vieillard, lui prit une main et la porta à ses lèvres.

Horrible baiser de Judas !

— Mon bon maître, dit-il, combien je regrette d'être resté si longtemps sans venir prendre de vos nouvelles. Pardonnez-moi !...

Il gardait le visage baissé, par crainte d'un regard dont il connaissait la pénétration.

— Oui, murmura le malade, tu nous as bien oubliés, nous qui pensions si souvent à toi... qui nous demandions sans cesse ce que tu devenais... si tu avais trouvé un emploi digne de tes facultés... A propos, où en es-tu, mon garçon ?

Jacques frémissait d'impatience.

Était-ce donc pour lui parler d'avenir que ce mourant s'était enfoncé avec lui ?

L'avenir ? Ah ! ce n'était pas cela qui le préoccupait en ce moment ; il voulait savoir le passé, tout le passé : avait-il encore sa mère ? cette mère était-elle la grande dame rêvée par lui, la fée qui le sortirait de cette misère noire.

Comme il gardait le silence, M. Lambert réitéra sa question.

Je serai bientôt pleuré, répondit Jacques ; mais les commencements sont bien durs et j'aurais grand besoin, pour patienter, d'une aide matérielle, d'un appui moral, qui m'ont toujours manqué.

Il provoquait ainsi la confiance si ardemment espérée.

— Hélas ! fit M. Lambert, tu n'auras, mon cher enfant, qu'à compter sur toi-même. Je t'ai mis le pain à la main en te faisant donner une instruction conforme à tes aptitudes. Je t'ai remis une somme largement suffisante pour...

— De la part de qui ? interrompit Jacques.

Le ton impératif sur lequel était posée cette question frappa au cœur M. Lambert.

Sa respiration devint plus pénible.

Et ce fut à grand-peine que, par mots entrecoupés, il répondit :

— De la part de la personne qui t'a abandonné ici et qui n'a jamais reparu... A quoi bon revenir sur le passé ? Je ne sais rien... rien...

Il fit signe qu'il étouffait.

Jacques ouvrit la fenêtre à deux battants. Une poussée de vent frais entra dans la pièce.

Ils gardèrent le silence durant quelques minutes.

Ce fut Jacques qui le rompit le premier.

— Parlons de Marcel, dit-il, puisqu'à moi vous ne pouvez... ou plutôt vous ne voulez rien dire, je vous jure d'accomplir vos dernières volontés à son égard.

M. Lambert se laissa prendre à ce serment.

Il tira de sa poche la lettre de Julien Lartigue et en fit connaître l'origine.

— Tu remettras, dit-il, ce pli à Marcel. Il n'aurait dû le recevoir qu'à sa majorité ; mais qu'importe ! le pauvre garçon est assez sérieux pour qu'on ne lui fasse pas attendre plus longtemps les instructions de son père.

Jacques prit possession de la lettre.

—Comptez sur moi, mon bon maître.

—Merci. Et maintenant, il ne me reste plus qu'à vous bénir tous les deux, mes pauvres enfants. Puissiez-vous être heureux comme je le souhaite, comme vous le méritez !

—Heureux ? moi ! s'écria Jacques sans pitié pour le mourant. Je ne devrais pas vous le dire, mais votre silence m'y force : apprenez que j'ai commis toutes les fautes dont un jeune homme abandonné à Paris peut se rendre coupable. Il ne me reste pas un centime, et les rares personnes qui s'intéressaient à moi m'ont retiré leur appui. Donc, si mes parents sont encore de ce monde, nommez-les-moi afin que j'aie les supplier de me retirer de l'abîme où mes folies m'ont fait sombrer.

—Malheureux !... malheureux ! répétait M. Lambert...

Il était devenu livide ; un tremblement convulsif agitait ses mains.

—Oui, précisa Jacques, j'ai fréquenté les tripots de Paris, j'ai tout perdu, je suis déshonoré. Qui me sauvera, si ce n'est ma mère ? Son nom, je vous en conjure, son nom ?

Le moribond se renversa en arrière, les yeux fermés.

—Respecte au moins mon agonie, murmura-t-il.

Mais Jacques, inexorable, répliqua :

—Vous n'avez pas le droit d'emporter mon secret dans la tombe. Dieu vous demandera compte de cette cruauté.

Il attendit l'effet de son blasphème.

M. Lambert poussa un cri étouffé et perdit connaissance.

Jacques le crut mort.

Une idée infernale lui traversa l'esprit : il courut au secrétaire et en visita les tiroirs, dans l'espérance d'y découvrir quelques papiers révélateurs.

Le meuble était vide de fond en comble.

Jacques promena tout autour de la pièce ses regards enflammés de colère.

Dans le foyer de la cheminée il aperçut un amas de cendres où pointaient des fragments de papier respectés par la flamme.

Il comprit.

Là avait disparu pour jamais le secret de sa naissance !

Il s'accroupit devant l'âtre et, plongeant ses mains dans la cendre, en retira une à une les épaves.

Peine inutile : le feu n'avait laissé que des mots sans suite, inintelligibles.

Soudain, derrière lui, une voix plaintive se fait entendre.

—Jacques, mon enfant, que fais-tu là ?

C'est le mourant qui parle.

Jacques se redressa.

M. Lambert veut continuer ; mais les mots expirent sur ses lèvres.

De la main, il invite le jeune homme à s'approcher de lui.

Le visage penché sur le mourant, Jacques attendit, anxieux, la suprême révélation.

—Alors, mon pauvre enfant, demanda M. Lambert, tu en es réduit là ?...

—Hélas ! le désastre est encore plus grand que je ne puis vous le dire.

—Quoi ?... Aurais-tu... manqué à l'honneur ?

Le silence de Jacques porta le dernier coup au moribond.

—Une seule personne, murmura M. Lambert est capable de te sauver, c'est...

Il lui fut impossible d'en dire davantage.

Sa tête retomba inerte.

La nuit éternelle se fit devant ses yeux.

A cet instant, Mlle Lambert entra. Elle mit tout en œuvre pour ranimer ce frère chéri, dont un misérable avait abrégé la fin.

C'était fini. Le médecin, qu'elle envoya chercher en toute hâte, ne put que constater le décès.

Jacques simula à merveille une douleur qu'il était loin de ressentir.

Il avait toujours dans l'oreille les dernières paroles de son vieux maître : un mot de plus et il aurait su le " nom de la personne qui était capable de le sauver " !

Ce nom, c'était sans doute celui de sa mère, de la grande dame qu'il s'était forgés dans son imagination.

Mlle Lambert demanda à Jacques d'envoyer une dépêche à Marcel.

Il fit semblant de se rendre au télégraphe : la présence de son camarade l'eût gêné dans ses desseins.

Pendant la veillée funèbre, il accabla Mlle Lambert de questions sur ce qu'elle pouvait savoir sur son origine.

Pour y couper court, elle lui jura que son frère ne lui avait jamais fait aucune confidence.

—Tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-elle, c'est que la femme qui vous a amené ici avait la tournure d'une paysanne à son aise. Il n'y a pas à en douter.

Ce renseignement contrariait les visées ambitieuses de Jacques. Il exigea détail sur détail ; mais la mémoire de la vieille demoiselle n'allait pas si loin.

—Vous rappelez-vous, demanda-t-il, si cette paysanne a paru très chagrine en me quittant ?

—Assurément non, affirma Mlle Lambert. Elle vous a embrassé d'un air si sec, si indifférent, que j'en ai été frappée.

Oubliant la présence du mort, Jacques s'écria avec joie :

—J'en étais sûr ! Ce n'était pas ma mère ! Celle-là, personne ne l'a vue ! elle s'est bien dérobée !

Mlle Lambert lui imposa silence en lui montrant son frère.

Persuadée qu'elle ne savait rien de plus, il ne revint pas sur ce pénible sujet ; mais, dès qu'il avait l'occasion de rester seul avec le mort, vite il inspectait les meubles, fouillait les vêtements, poussé par l'idée fixe de faire une trouvaille.

Quand le funèbre cortège s'ébranla pour conduire au champ du repos l'instituteur vénéré, Marcel manquait parmi les fidèles accourus à Choisy-le Roi.

Jacques marchait en tête conduisant le deuil.

Il semblait accablé par la douleur, alors qu'il roulait dans son esprit des pensées de rancune contre le défunt.

Au sortir du cimetière, il reconduisit Mlle Lambert à la pension et prit congé d'elle.

Puis il rentra chez lui et s'enferma dans sa chambre, après avoir jeté ces mots à la pauvre Savinie :

—Cette fois, nous sommes flambés ! Le père Lambert est mort au moment même où il allait me désigner la seule personne qui pourrait me sauver.

Il s'assit devant son bureau, tira de sa poche la lettre destinée à Marcel, la tourna et retourna dans ses mains.

En quoi ce billet pouvait-il l'intéresser personnellement ?

Qu'attendait-il pour accomplir la mission sacrée dont son vieux maître l'avait chargé ?

Les malfaiteurs eux mêmes savent-ils toujours le mobile auquel ils obéissent ? Leur instinct pervers les dispense de logique : ils font le mal pour le plaisir de faire le mal.

Dans sa jalousie contre Marcel qui, plus heureux que lui, allait apprendre son origine, Jacques avait hâte de forcer un secret que peut-être son ami ne lui révélerait pas.

Une vague idée, qui ne reposait sur aucune base, lui tenait lieu de raison.

—Qui sait ! se disait-il, mon sort est peut-être lié à celui de Marcel ; son père n'aurait-il pas connu le mien ; car il est bien étrange qu'on m'ait abandonné dans la pension où Marcel se trouvait déjà.

Après une courte hésitation, il mouilla avec une éponge le revers de l'enveloppe qui renfermait, depuis tant d'années, les dernières volontés de Julien Lartigue.

En moins de cinq minutes, il accomplit l'œuvre infâme.

Jacques sourit avec fierté : un voleur de profession n'aurait pas été plus expert.

Et vivement il déploya la lettre, en prit connaissance.

Cette lettre, on s'en souvient, débutait ainsi :

" Mon fils, pardonnez-moi de n'avoir pu vous donner un nom, qui eût été honorable. Ce nom les circonstances m'interdisaient d'en disposer en votre faveur.

La conclusion intéressa d'avantage le fils des Rassajou :

" Si, par malheur, vous aviez à subir les assauts de la misère et que votre mère fût encore de ce monde, n'hésitez pas à aller lui demander discrètement son appui ; car elle est riche et, à défaut de son amour, elle vous doit son assistance. Votre mère est devenue la femme de M. de Fallière, attaché d'ambassade, et demeurait en dernier lieu, rue de l'Université, 142, à Paris."

Jacques relut à trois reprises ces dernières lignes.

L'envie, la basse envie crispait ses lèvres, imprimait à sa physiologie une expression sinistre.

Ainsi donc, se disait-il, Marcel a peut-être encore sa mère, et cette femme est riche, dans une haute situation. Elle n'aura pas de peine à le sortir de la médiocrité. Et moi, parce qu'il a plu à un vieux fou sans cervelle de me cacher ce qu'il savait, je resterai pauvre, sans appui.

Il se croisa les bras et médita longtemps sur les injustices du destin.

—Non, cela ne sera pas, murmura-t-il. De Marcel et de moi, le plus malheureux, ce n'est pas lui. Il a trouvé un protecteur ; l'avenir lui est assuré. Il n'a pas besoin de cette mère.

Jacques était seul à connaître l'existence de cette lettre.

M. Lambert — cela ne faisait aucun doute pour lui — n'en avait point soufflé mot à sa sœur. Le pauvre homme, se sentant perdu, avait appelé Marcel, afin de lui remettre de la main à la main ce dépôt sacré et, dans sa confiance aveugle, c'était au traître qu'il avait confié ce devoir.

Et le traître, en se faisant ces réflexions, songeait déjà au parti avantageux qu'il pourrait tirer de son larcin.

Il cacha la lettre sous un amas de livres, dans sa bibliothèque, et se replongea dans ses réflexions.

Sa décision fut bientôt prise.

—Tout ira bien, se dit-il, à moins que le temps, ce destructeur impitoyable, ne m'ait joué le tour de moissonner dans la fleur du second mariage la dame de Fallière. En ce cas, rien à faire ! Il ne me restera plus qu'à tenir ma parole à feu Lambert. Du moment que le billet du père ne peut plus faire ma fortune, il sera bon pour le fils.

Il sortit et se rendit d'un pas rapide au 142 de la rue de l'Université.

L'aspect princier de cet immeuble lui donna l'assurance que M. de Fallière ne comptait pas sur ses seuls appointements pour payer ses frais de maison.

Il sonna et fut reçu par un larbin en grande livrée, qui le toisa d'un air insolent et dédaigneux.

—C'est ici, demanda-t-il, que demeure M. de Fallière ?

—Non, monsieur.

—Mais il y a demeuré ?

—Possible...

Jacques toisa à son tour le personnage, seule façon d'en imposer aux larbins de haute marque.

—Chez qui suis-je donc ici ?

—Chez Son Excellence le père Galitzin.

—L'hôtel appartient à Son Excellence ?

—Sans doute !

Et le larbin tourna le dos à Jacques, qui se retira bredouille.

Notre enquêteur aurait eu grand besoin d'un Brillot pour le guider dans ses recherches.

Il demeura quelques instants en contemplation devant ce palais qui avait abrité les époux Fallière.

—Ces nobles seigneurs, se disait-il, possédaient chevaux, équipages et larbins insolents envers le pauvre monde. Il doit bien leur rester de quoi faire mon bonheur sans se mettre sur la paille, mais sont-ils encore de ce monde ! voilà le hic !

Il interrogea les concierges des maisons avoisinantes.

Tous étaient en fonction depuis peu d'années ; ils ne purent lui fournir aucun renseignement.

Jacques commençait à s'impatienter lorsqu'il se croisa sur le trottoir avec un vieux facteur qui accomplissait sa tournée.

Il l'accosta et lui demanda s'il se souvenait d'avoir servi le courrier à la famille Fallière.

—J'ai changé de quartier, il y a deux ans, répondit le facteur. Adressez-vous aux fournisseurs, à un boulanger, par exemple ; tout le monde a besoin de pain, les riches comme les pauvres.

Jacques suivit le conseil pratique.

Apercevant une boulangerie située à l'angle d'une rue latérale, il s'y rendit et fut reçu par la patronne avec cette amabilité professionnelle qui distingue les fournisseurs.

—Un seul homme, affirma-t-elle, pourrait vous renseigner sur des faits aussi lointains et même vous dire ce qu'est devenue la famille de Fallière, c'est le père François, ancien commissionnaire médaillé, il a ciré des buttes durant un quart de siècle devant notre porte et connaît l'histoire de tous ses clients.

—Mais où perche-t-il ?

—A Montrouge, tout au bout de la Grande-Rue, dans une mesure entourée d'un jardin. C'est un philosophe. Il a cinquante francs tout juste à manger par mois et il se déclare l'homme le plus heureux du département de la Seine.

Jacques se rendit de suite à Montrouge.

Arrivé à l'extrémité de la Grande-Rue, il se fit indiquer la boutique du père François.

Tout justement, ce philosophe sortait de chez lui pour aller prendre son apéritif.

—Pardon, fit Jacques en l'abordant, mais c'est bien à monsieur François que j'ai le plaisir de parler.

—Oui, monsieur, je suis le père François, ainsi nommé bien qu'il n'ait jamais eu d'enfant, du moins à sa connaissance.

—Vous êtes l'ancien commissionnaire de la rue de l'Université ?

—Oui, monsieur, mais pour vous servir ; je ne ciré plus que mes bottes personnelles et je ne fais plus que mes commissions. J'obéis en ce moment à mon estomac qui réclame sa verte du soir, en attendant celle du matin.

—J'ai un renseignement à vous demander. Permettez-moi de vous offrir l'apéritif et...

—Je ne permets ça à personne, interrompit le philosophe, à cause qu'un honnête homme qui accepte un verre a pour devoir de le rendre et que mes moyens s'y opposent.

—Vous me rendrez le verre sous forme de renseignement.

—En ce cas, j'accepte.

—Conduisez-moi dans un débit où nous ne serons pas dérangés. Le père François se laissa faire, mais non sans méfiance.

Quand ils furent attablés l'un en face de l'autre, l'ancien commissionnaire crut devoir prendre la parole.

—Si c'est un renseignement honnête, allez-y ; autrement, rien de fait.

—Avez-vous connu la famille de Fallière ?

—Parfaitement. Après ?

—Quand ont-ils quitté leur hôtel de la rue de l'Université ?

—Oh ! y a longtemps, longtemps ! Ils sont allés habiter à Auteuil. M. de Fallière, qu'était donc, comme moi présentement, un retraité, est mort y a six ans, et sa veuve est partie en Provence avec leur fille unique, Mlle Lucile, que j'ai vu pas plus haute que les bottes de son père.

—Savez-vous où elle habite ?

—Peut-être bien ; mais, d'abord, dans quel but êtes-vous venu jusqu'ici ? qui vous a donné mon adresse ?...

—La boulangère du coin.

Jacques sentit qu'il fallait prendre le bonhomme par les sentiments.

Affectant un grand air de franchise :

—Je suis, dit-il, un cousin éloigné de Mme de Fallière. Elle ne m'a jamais vu, et j'ai hâte de me présenter à elle. La vérité est que je suis à la recherche d'un emploi.

—A la bonne heure ! dit François, voilà qui est bien parlé ; avec moi, faut jamais tourner autour du pot. Si Mme de Fallière est votre cousine, vous ne serez pas longtemps à être casé. Elle a le bras long et le cœur chaud. Elle faisait du bien à tous les pauvres du quartier. C'était moi qui la renseignais sur les miséreux et elle me récompensait largement.

Jacques était ravi des bons renseignements qui lui arrivaient sur la mère de Marcel : avec une grande dame de cet acabit, il y avait de l'espoir.

—Merci, monsieur François, dit-il, vous me mettez du baume dans l'âme ; mais vous oubliez le plus nécessaire : où habite-t-elle présentement, ma cousine ?

—A Châteauroux, depuis trois ans, je tiens la chose d'une de ses anciennes domestiques.

—Et elle est riche, ma cousine ! très riche, n'est-ce pas ?

—Très à son aise, assurément.

—Encore une fois, merci. Je ne vous oublierai pas, par la suite.

Cette promesse déplut, au philosophe.

—Jeune homme, dit-il, sachez que le père François n'attend après les cadeaux de personne. J'ai cinquante francs à manger par mois et, grâce aux légumes et aux fruits de mon jardin, ça me suffit largement. Suivez mon exemple. Tel que vous me voyez, je n'ai jamais eu un sou de dettes, j'ai toujours mangé à ma faim et bu à ma soif, sans excès, et mis de côté l'indispensable pour assurer l'indépendance de mes vieux jours. Je n'ai qu'un regret, celui d'avoir vécu seul ; mais tout le monde n'a pas le moyen de se payer une légitime. Sur ce, trinquons et tirons chacun de notre côté. Quand vous verrez votre cousine, dites-lui que le père François lui envoie ses souhaits respectueux.

Le philosophe choqua son verre contre celui de Jacques et le vida d'un trait.

En entrant chez lui, ce dernier médita sur le cas de l'ancien commissionnaire.

—Si j'avais cette simplicité de goûts, se dit-il, je laisserais ma mère à Marcel et je me contenterais, au besoin, de cirer des bottes devant la porte d'une boulangerie.

Cette réflexion le fit sourire de pitié.

La fortune s'offrait à lui : pour l'atteindre, il n'hésiterait pas à commettre le plus exécrable des faux !

A son retour, il trouva une lettre de Marcel, qui lui donnait son adresse précise au Havre.

Il en profita pour lui annoncer purement et simplement la mort et les obèques de M. Lambert.

Il eut l'audace d'écrire au fils de Mme de Fallière : " Si j'avais su à temps ton adresse, je me serais fait un devoir de te prévenir." Comme si une lettre adressée au Havre chez le milliardaire Clakay pouvait ne pas arriver !

Cette affaire réglée, Jacques songea qu'il lui manquait l'argent pour faire le voyage de Châteauroux et rester dans cette ville le temps nécessaire à son intrigue.

Il appela la mère Virieu,

—Asseyez-vous, ma bonne femme, lui dit-il. J'ai encore un service à vous demander.

Césarine, tout heureuse du regard bienveillant que son fils daignait lui accorder, l'écoutait respectueusement.

—Avez-vous encore de l'argent ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur Jacques, mais pas beaucoup.

—Pouvez-vous me prêter deux cents francs de plus ?

—Oui, monsieur Jacques. Seulement, je dois vous avertir que c'est le fond de ma bourse.

Cette réticence lui sembla suspecte.

—Maman Virieu, voulez-vous que je vous dise ce que je pense ?

—Dites, monsieur Jacques.

—Vous croyez que j'ai l'intention de tenter la fortune avec votre pauvre argent. Eh bien ! non, bonne femme, non, parole d'honneur ! C'est pour une affaire sérieuse, une riche affaire ! Je pars ce soir en

province et si je réussis dans mes projets, je vous rembourserai *illico* et nous ne manquerons plus jamais de rien.

Césarine aurait bien voulu savoir en quoi consistait cette "affaire sérieuse, cette riche affaire".

Elle demanda timidement :

— Madame est-elle avertie ?

— Cela ne la regarde pas.

— Oh ! si, monsieur Jacques, du moment qu'il s'agit de votre bonheur. Et puis, Madame aurait tant besoin d'un peu de satisfaction !

La physionomie de Jacques s'assombrit soudain.

— Apportez-moi vos deux cents francs, dit-il, et faites-moi le plaisir de ne jamais me parler de Madame.

Césarine s'exécuta.

Comme elle essayait une larme en lui remettant les deux cents francs :

— Est-ce que vous croyez cet argent perdu pour vous ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur Jacques, et quand même ! Ça me serait bien égal, allez ! Ce qui me fait du chagrin, c'est de voir que vous ne vous accordez plus avec Madame, qui est si bonne. Vous la tuez, cette pauvre créature du bon Dieu, et vous tuez votre enfant du même coup.

— Et vous, la vieille, s'écria Jacques hors de lui, vous m'assassinez les oreilles !

Le soir même, il partait pour Châteauroux, à la conquête d'une mère !

XXX

CHEZ MADAME DE FALLIÈRE

Lucile suivait les cours de peinture d'un de nos maîtres les plus en renom.

Elle y rencontra Rose, la fille adoptive de Mme Petitot, et ne tarda pas à se lier avec elle, bien que leurs natures fussent si différentes.

Autant Lucile était vive et enjouée, autant Rose se montrait grave et réfléchie.

Mais elles avaient toutes deux la même ardeur au travail, le même goût de la perfection.

Elles étaient les élèves préférées de leur maître, et rivalisaient dans son estime sans jamais ressentir cette basse jalousie qui sépare souvent les esprits les mieux doués.

Mme de Fallière passait pour une de ces grandes dames inabordable qui tiennent à distance le commun des mortels. Il y avait du vrai dans cette critique ; mais Mme Petitot, bien que simple bourgeoise, n'eut jamais l'occasion de le constater.

La mère de Lucile se montra à son égard d'une prévenance, d'une amabilité dont elle se trouva tout à la fois honorée et charmée.

Telle fut l'origine de leurs excellentes relations, qui devaient amener l'établissement définitif de Mme de Fallière à Châteauroux.

L'amitié des deux jeunes filles ne pouvait que se resserrer dans l'isolement de la province.

Elles ne restaient jamais deux jours sans se voir. Elles passaient l'après-midi ensemble, à faire de la musique, à dessiner, à peindre.

Elles n'avaient point de secrets l'une pour l'autre.

Le jour même où Pierre Sorlac annonça à sa "petite sœur" qu'elle était aimée du baron de Borianne, Lucile reçut les confidences de son amie.

— J'ai répondu à Pierre, lui dit Rose, que j'estime et que je plains le baron, qui a tant de sujets de chagrin ; mais que ce sentiment n'ira jamais jusqu'à l'amour. Si j'avais pu prévoir sa demande, je lui aurais témoigné moins d'amitié. Combien je regrette de l'avoir pour ainsi dire attiré chez Mme Petitot, pour être agréable à Pierre ! Il est vrai que j'avais le plus grand plaisir à le recevoir, qu'il m'est très sympathique et que nos idées, nos manières de voir en toutes choses ont des concordances singulières.

— Mais cette sympathie, fit observer Lucile, c'est le commencement de l'amour.

— Quelle erreur ! répliqua Rose. Nous est-il donc interdit, à nous autres, femmes, d'avoir de l'amitié pour un homme, de la pure et simple amitié ?

Lucile, qui brûlait d'en savoir davantage, répondit avec vivacité :

— Je crois qu'il me serait impossible, à moi, d'analyser un sentiment de cette nature sans point de comparaison.

Rose ne vit pas le piège.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Si j'avais une réelle sympathie pour un jeune homme, je ne

pourrais la limiter qu'à la condition d'aimer déjà d'amour un autre jeune homme. Ne serait-ce point ton cas, ma chère Rose ?

Ainsi attaquée directement, Rose ne sut pas se défendre.

Ses larmes avouèrent plus éloquemment que la parole ; oui, elle aimait, et celui qui possédait son cœur le lui demandait pour un autre !

Quand elle eut tout dit, Rose se sentit soulagée. C'est si bon, si réconfortant, de pouvoir confier sa peine à quelqu'un qui vous écoute et qui en prend sa part !

— J'ai tort de m'inquiéter, ajouta-t-elle : ce mariage serait impossible, jamais le comte de Borianne, qui s'est brouillé avec son fils pour une mésalliance, ne consentirait à laisser entrer dans sa famille une enfant trouvée, une Rosita Speranza, si enrichie soit-elle par sa bienfaitrice.

— M. Maxime, fit observer Lucile, n'aurait besoin que du consentement de son père.

— Mais moi, j'exigerais celui de l'intraitable aïeul. C'est mon droit et mon devoir. Du reste, bonne maman ne m'encouragera jamais à cette alliance. Elle a bien vu que j'aime Pierre, et elle sera navrée en apprenant qu'il s'est fait auprès de moi l'avocat de Maxime.

— Alors, dit Lucile, pourquoi te tourmenter ! le cœur de ton Pierre est libre, bien libre, n'est-ce pas ? . . .

— Certainement. Mon grand frère n'est occupé que de ses recherches scientifiques, des travaux de l'usine. Tu ne saurais croire à quel point il se laisse absorber par la science, par les affaires . . .

— Dont tu es jalouse, ce qui est ton droit. Puisque son cœur est vacant, tu le prendras quand tu le voudras bien. Quant au baron, il est trop galant homme pour ne pas renoncer à ta main en apprenant le maigre résultat de sa plaidoirie. Laisse faire le temps, qui arrange toutes choses . . .

— Quand il ne les détruit pas, rectifia Rose. Je connais le caractère de Maxime. Le pauvre garçon est déjà bien attristé par la froideur de son père. Il est revenu de Courlande plus désespéré que jamais. Pierre estime que le vicomte de Borianne est une sorte de maniaque qui a contre son fils des motifs imaginaires d'aversion. Mon refus est capable de pousser Maxime au désespoir ; cette appréhension m'est très pénible.

— Il faudrait, en ce cas, dit Lucile, que ce pauvre baron eut l'esprit aussi faible que celui de son père. Il est jeune, intelligent, énergique ; il surmontera sa peine et te saura gré de ta franchise.

On se souvient qu'à partir de ce jour, Maxime, désespéré du refus de Rose, cessa de venir chez Mme Petitot.

L'attitude de Pierre, son empressement exagéré à le servir, lui donnèrent à penser que ce brave garçon se méprenait sur ses propres sentiments à l'égard de celle qu'il continuait à appeler sa petite sœur.

Il songea à s'expatrier, espérant trouver l'oubli en pays lointain.

Mais Pierre, véritable héros de l'amitié, l'en dissuada et lui facilita même le moyen de revoir Rose chez Mme de Fallière.

Mme Petitot ne tarda pas à l'apprendre.

Elle déjoua ce plan avec le tact et l'habileté d'une mère qui, tout en veillant sur sa fille, tient à ne blesser aucun de ses amis.

Son âge avancé, les faiblesses qui la retenaient des semaines dans sa chambre, lui fournirent des prétextes pour ne plus envoyer Rose que rarement chez Mme de Fallière.

Encore choisissait-elle les jours et les heures où elle savait Maxime au Palais de Justice.

De son côté, Rose ne tarda pas à s'apercevoir que son amie se gardait bien d'éloigner le jeune avocat.

Elle essaya de la confesser à ce sujet ; mais elle n'en obtint aucun aveu.

Lucile était trop fière pour laisser voir le fond de sa pensée. Le baron de Borianne lui plaisait plus qu'elle ne l'aurait voulu ; mais elle était décidée à cacher cette faiblesse, dont elle avait honte.

A ce manège, sa gaieté naturelle se transforma en une mélancolie qui inquiétait Mme de Fallière.

Elle avait été jusqu'alors la plus heureuse des enfants gâtées et maintenant elle faisait l'apprentissage des chagrins qu'on est obligé de garder pour soi et qui vous pèsent de tout leur poids sur le cœur.

Plus habile que Rose à dissimuler sa pensée, se tenant toujours sur ses gardes, elle sut conserver son secret.

Au moins avait-elle comme refuge l'amour de sa mère, qui ne vivait que pour elle et souffrait de la voir si sérieuse et si peu communicative.

Lucile le possédait tout entier, cet amour, et s'appliquait à le mériter par des marques de tendresse, des attentions continuelles.

— Petite maman, lui répétait-elle souvent, en aucun cas, je ne me séparerai de toi. Je n'ai pas besoin de te demander la même promesse, je suis trop sûre de ton affection.

— Merci, ma Lucile, répondait Mme de Fallière ; mais je connais mes devoirs et j'y suis résignée à l'avance. Si tu te mariais, il faudrait bien nous séparer.

—Pourquoi donc ! Je n'épouserai jamais un homme qui aurait la cruauté de m'éloigner de toi.

—Ce sont des enfantillages. Il n'est jamais prudent, pour une belle-mère, de s'imposer chez son gendre.

—Alors, je resterai fille et la plus heureuse des filles !

Un jour que Lucile, énervée par des rêveries sentimentales auxquelles le baron de Borianne n'était pas étranger, se consolait en cajolant sa mère, on frappa à la porte.

C'était le valet de chambre.

—Un jeune homme, dit-il, demande à parler à madame la comtesse.

En même temps, il présentait, sur un plateau, la carte du visiteur.

Cette carte était renfermée dans une enveloppe cachetée ; précaution étrange !...

—Connaissez-vous ce jeune homme ! demanda Mme de Fallière au domestique,

—Non, madame la comtesse ; c'est la première fois que ce monsieur vient ici.

—Comment est-il ?

—Grand, bien planté, comme on dit, madame la comtesse. Il est mis correctement.

Mme de Fallière décacheta l'enveloppe et pâlit en lisant ces mots :

"Jacques Brémont, ingénieur agronome, demande à parler à Mme de Fallière, qui sera heureuse de le recevoir."

Par un mouvement tout naturel, Lucile s'était penchée pour lire la carte.

Elle ne croyait pas commettre d'indiscrétion et elle éprouva une vive contrariété en voyant sa mère retourner précipitamment le mystérieux papier.

—Faites entrer ce jeune homme au salon, dit la comtesse au domestique.

Elle embrassa fébrilement Lucile et passa dans sa chambre à coucher, sous prétexte de faire un bout de toilette, en réalité pour s'y remettre d'une émotion qu'elle essayait vainement de cacher.

Tout de suite, au vu de la carte signée : *Jacques Brémont*, la comtesse de Fallière avait eu le pressentiment que le voile allait se déchirer pour elle.

C'est qu'aussi la moindre circonstance suffisait à lui rappeler ses chers disparus : le mystère dont s'enveloppait le jeune visiteur était bien fait pour réveiller l'obsédante pensée.

Elle entra au salon d'un pas chancelant.

Jacques feuilletait sur le guéridon un journal illustré. Surpris dans cette occupation tout au moins singulière, dans la circonstance, il se leva et, affectant un trouble qu'il avait étudié et répété chez lui, la veille :

—C'est à madame la comtesse de Fallière, dit-il, que j'ai... l'honneur... de parler ?...

—Oui, monsieur.

Andrée fit quelques pas en avant, porta la main à son cœur comme pour en réprimer les battements et se laissa presque choir dans un fauteuil.

Jacques devina les angoisses de la mère de Marcel.

Il garda le silence, afin de lui laisser le temps de se remettre.

Mais il la tenait sous son regard fascinateur où, à force de volonté, il était parvenu à faire briller une larme !

Andrée vit cette larme.

—C'est lui, se disait-elle, c'est mon fils... mon fils à qui on a retiré jusqu'à son nom de Marcel.

Elle le considéra avec autant de curiosité que d'attendrissement. Rien dans les traits du jeune homme ne lui rappelait le visage du père.

C'était assurément un beau garçon, mais sans aucune finesse de race.

De nouveaux doutes s'élevèrent dans son esprit.

—Que désirez-vous de moi, monsieur ? demanda-t-elle.

Il se rapprocha et la regardant toujours bien en face :

—J'ai peut-être eu tort de venir, soupirait-il.

Était-ce un message de son fils ? Était-ce Marcel lui-même ?

Questions qui étreignaient le cœur de la pauvre femme !

—Veuillez vous expliquer, monsieur, dit-elle.

Jacques prit sa voix la plus douce, la plus insinuante :

—J'ose espérer, madame la comtesse, que ma visite ne vous causera que de la joie. Je vous suis envoyé par un homme dont le souvenir vous est cher, par Julien Lartigue, mort un an avant votre second mariage.

—Mais qui donc êtes vous, monsieur ?

—Je suis son fils.

Et tirant de sa poche la lettre que Julien Lartigue avait chargé M. Lambert de remettre à Marcel :

—Veuillez lire ce billet, madame la comtesse. Il m'a été délivré, la semaine dernière, par le maître de la pension où j'ai fait mes études.

Andrée déplia la lettre.

Elle reconnut l'écriture de Julien.

Et pendant qu'elle lisait, Jacques suivait avec une attention passionnée tous les mouvements de sa physionomie.

—Allons ! se disait-il, cette femme-là a du cœur. Elle ne laissera pas son fils dans la misère !

Il se préparait à la grande scène, la "scène à faire", comme disent les dramaturges.

Mme de Fallière laissa tomber la lettre sur ses genoux et contempla, à travers ses larmes, ce fils qui lui était enfin rendu.

Cependant, avant de lui ouvrir ses bras, elle lui posa une nouvelle question :

—Comment se fait-il que vous vous appeliez Jacques Brémont ?

Le misérable avait préparé une histoire pour les besoins de sa cause.

—Une femme inconnue, dit-il, m'a abandonné tout jeune à la pension Lambert. Elle prétendait avoir oublié mes actes d'état civil et promit de les envoyer par la poste le lendemain. Depuis, on n'en entendit plus jamais parler. Mon maître recevait régulièrement le prix de ma pension. Il lui restait en supplément une petite somme qu'il m'a remise lorsque, après avoir remporté mon baccalauréat ès-sciences, je vins à Paris suivre les cours de l'Institut agronomique...

—Cette somme vous a-t-elle suffi ? demanda avec inquiétude la comtesse de Fallière.

—Oh ! non, madame, répondit Jacques, et j'en ai vu de dures à Paris ! Mais permettez-moi de compléter mes explications.

—Je vous écoute, mon pauvre enfant !

C'était le premier mot de tendresse qui échappait à Andrée.

—M. Lambert, continua l'imposteur, avait dû faire, sur mon abandonnement, une déclaration à l'autorité civile qui, après des enquêtes infructueuses pour retrouver ma famille, me donna le nom de Jacques Brémont. Bref, j'étais dans l'ignorance absolue du passé lorsque, il y a trois jours, je fus averti par dépêche que mon maître se mourait. J'arrivai à temps pour recevoir de lui le dépôt qu'il ne devait pas me délivrer avant ma majorité. Il voulut me fournir quelques explications dont j'étais avide ; mais les forces lui manquèrent soudain, et il expira.

—N'avait-il confié ce secret à personne ?

—Non, pas même à sa sœur ; Mlle Lambert, qui ne sait rien, qui ignore jusqu'à l'existence de cette lettre.

La comtesse de Fallière relut encore une fois le billet et voyant qu'il était signé des seules initiales J. L. :

—Comment avez-vous su le nom de votre père ?

—Par M. Lambert mourant. C'est tout ce qu'il a pu me dire. J'ignore qu'elle était la profession de mon père et où il a fini ses jours.

—Ne vous rappelez-vous rien de votre première enfance ?

—Peu de chose : la vision de hautes montagnes au pied desquelles je voyais passer, le soir, des troupeaux de chèvres et des paysannes aux pieds nus. Ce devaient être les Pyrénées.

Avec quel art le misérable mettait à profit les confidences qu'il avait reçues de Marcel.

Toute sa comédie était montée dans les moindres détails. Il avait prévu les demandes et préparé les réponses.

Il commençait à s'énerver des précautions que prenait la comtesse pour s'assurer de son identité.

Il garda un instant le silence, dans l'espoir qu'elle s'abandonnerait enfin à sa tendresse maternelle.

Comme elle hésitait encore, il prit un grand air de dignité froissée, de chagrin contenu.

—Faut-il me retirer, madame la comtesse ? Ai-je eu tort d'obéir à mon père en venant jusqu'ici ?

Et fort habilement, en acteur consommé, il se cacha le visage dans les mains et simula un sanglot.

Andrée se leva.

Lui ouvrant ses bras :

—Embrasse-moi, mon enfant.

Le traître ne se le fit pas dire deux fois.

Il serra contre son cœur la mère de Marcel.

—Oh ! maman ! maman, combien vous m'avez manqué ! que de malheurs vous auriez pu m'éviter si je vous avais connue plus tôt.

Il ne perdait pas son temps, le bandit !

Andrée l'embrassa à plusieurs reprises et le fit asseoir auprès d'elle.

—Puisque tu sais tout, lui dit-elle, tu n'as pas à me reprocher d'avoir manqué à mes devoirs envers toi.

—Ton père ne m'a jamais donné signe de vie. Toutes mes recherches pour vous retrouver ont été vaines. Ah ! depuis longtemps, longtemps, je n'espérais plus te revoir.

—Et moi, dit Jacques, je me croyais abandonné pour toujours, réduit à mes seules forces, sans guide pour me conseiller, me soutenir dans une profession où un homme, dépourvu de toutes ressources, ne sera jamais qu'un salarié.

Vraiment, il se pressait trop d'attaquer la grosse question, celle pour laquelle il était venu.

Cela aurait dû mettre Andrée en défiance ; mais elle ne l'écoutait plus, elle se laissait aller à la joie de retrouver son enfant.

Elle le voyait maintenant avec les yeux de son imagination.

Il avait pour lui ce qui manquait à Marcel : la force et la santé. C'est un prestige dont toutes les mères sont enorgueillies.

— Ne me parle pas de tes misères, dit-elle. Tu me brises le cœur.

— Oui, mère, soyons tout à notre bonheur.

Et il l'embrassa de nouveau ; il put, sans laisser percer la moindre honte, soutenir l'infâme comédie.

Mais bientôt la comtesse songea que sa fille devait être fort intriguée par cette visite.

— Mon enfant, dit-elle, tu as une sœur, Lucile, à laquelle je ne pourrai jamais révéler qui tu es et pour que tu puisses revenir ici, il faut bien te présenter à elle. Mon Dieu ! que dire ? comment faire ?

Du moment qu'il s'agissait de préparer un mensonge, la comtesse de Fallière ne pouvait pas trouver de meilleur conseiller que son prétendu fils.

— La difficulté n'est pas grande ! dit-il. Faites-moi passer pour le fils d'une amie que vous auriez perdue de vue depuis longtemps et qui serait morte à l'étranger... à Genève par exemple.

— C'est cela, fit-elle.

Ils échangèrent un double baiser.

Mme de Fallières essuya ses larmes, se regarda dans la glace, rassembla toutes ses forces.

— Je vais faire appeler Lucile, dit-elle. Il importera de nous contenir en présence de cette enfant.

— Soyez tranquille, mère. Je suis bien trop heureux de vous revoir pour désirer davantage. Je comprends toutes les difficultés de la situation.

La comtesse de Fallière soula son valet de chambre et lui donna ordre de dire à Lucile qu'elle l'attendait.

La jeune fille entra et s'arrêta tout interdite, en voyant ce grand jeune homme qui la saluait.

— Mon enfant, lui dit la comtesse, je te présente le fils d'une de mes meilleures amies de pension, Mme Brémond, que j'avais perdue de vue depuis de longues années et qui est morte à Genève.

Lucile ne put réprimer une exclamation d'étonnement : jamais sa mère ne lui avait parlé de cette dame Brémond.

Elle s'inclina néanmoins et vint s'asseoir, toute décontenancée, auprès d'elle.

— Monsieur Jacques Brémond, ajouta la comtesse, est seul au monde. Il viendra souvent ici, je le recevrai comme un ami en souvenir de sa mère... Il a toutes mes sympathies et il saura mériter les tiennes.

Jacques sentit qu'il n'était pas sympathique à sa sœur.

— Je vous remercie, madame la comtesse, dit-il, pour ces bonnes paroles.

Lucile estima que ce grand garçon, au regard sec et perçant, avait le ton mielleux.

Mme de Fallière s'empressa de mettre la conversation sur les travaux du jeune homme, sur ses succès universitaires.

— Alors, lui dit-elle, vous êtes bachelier ès sciences ?

— Et ingénieur-agronome, ajouta-t-il. J'ai eu du bonheur dans mes examens. Affaire de mémoire...

— Et d'énergie, rectifia la comtesse. Est-ce votre bonne mère qui vous a poussé dans cette voie ?

— Non, madame la comtesse...

— Appelez-moi simplement madame, interrompit Andrée.

— J'ai suivi ma vocation. L'avenir est à l'industrie, à l'agriculture industrielle. On ne saurait plus mettre en valeur la terre, aujourd'hui, qu'à la condition d'y employer des capitaux considérables, un outillage perfectionné. Il faut donc des ingénieurs, à la fois chimistes et agriculteurs, pour diriger les grandes exploitations agricoles.

Et, fort habilement, afin de rassurer Lucile, il ajouta :

— Mon ambition serait de fonder un établissement agricole dans un pays neuf, en Amérique, ou en Australie, au bout du monde, s'il le fallait.

Du moment qu'il parlait d'émigrer, Lucile le regarda d'un meilleur œil.

Mais Mme de Fallière, effrayée par l'idée que son fils pensait déjà à se séparer d'elle, se hâta trop vite de combattre ce projet.

— Un bon Français, dit-elle, ne doit abandonner sa patrie que lorsqu'il n'y trouve plus l'emploi de ses facultés.

Cette phrase patriotique produisit le plus agréable effet à l'oreille de Jacques Brémond.

Elle lui rappela le tintement des pièces d'or que la palette du croupier déverse devant le joueur heureux.

Il jouait là une grosse partie dont, grâce au biseutage des cartes, il avait gagné la première manche.

Mme de Fallière le retint à dîner et il accepta sans se faire prier.

comme l'aurait fait le fils de cette amie de pension, morte à Genève, et dont la comtesse n'avait jamais soufflé mot auparavant.

Il eut beau s'observer dans le but de conquérir la sympathie de Lucile, son caractère personnel et son ambition effrénée percèrent à tout moment dans ses discours.

La comtesse, en bonne mère indulgente, n'y voyait rien à reprendre.

Elle était heureuse de trouver en lui une nature énergique, un tempérament de lutteur.

Avec de telles qualités, il ne végéterait pas, comme son père.

— J'espère, lui dit-elle, que vous resterez quelques jours à Châteauroux ?

— C'était mon intention. Outre que le pays me plaît beaucoup, j'ai des notes à y prendre sur la culture et l'élevage des moutons.

— Soyez-ici demain à onze heures. Nous aurons le temps de causer, avant le déjeuner.

Le lendemain, lorsque Jacques, fidèle au rendez-vous, entra au salon, il y trouva Lucile toute seule, en contemplation devant un bouquet dont elle étudiait les belles couleurs avant de les reproduire sur la toile.

A la vue du visiteur, elle se leva, salua froidement, prit le bouquet et l'emporta dans son atelier.

La mère et le fils avaient le champ libre.

Mme de Fallière, avertie de l'arrivée de Jacques, vint le retrouver aussitôt.

Elle l'embrassa encore plus tendrement que la veille.

Quant à lui, il se montra comédien parfait.

Il n'eut pas besoin d'attirer la conversation sur la question principale, " le nerf de la guerre ".

— Raconte-moi, mon enfant, lui dit-elle, tout ce que tu as souffert. Ne m'épargne aucun détail. Je serai forte pour t'écouter.

Il mentit avec assurance, avec bonheur.

Il prétendit avoir manqué de pain, s'être trouvé dans l'obligation, faute de domicile, de coucher chez des amis, et même de passer des nuits dehors, comme un vagabond.

Ce récit fut largement arrosé par les larmes de la comtesse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-elle, et je ne savais rien ! Et nous vivions dans l'abondance pendant que tu manquais du nécessaire !

Cependant, une idée très juste lui vint à l'esprit et elle l'exprima en toute sincérité :

— Comment as-tu fait, cher enfant, pour continuer tes études dans ces conditions ?

— Je n'ai jamais manqué mes cours, même lorsque je ne faisais qu'un maigre repas dans toute une journée.

— C'est admirable ! Tu es un héros, mon enfant !

Et elle le serra contre son cœur avec orgueil.

— J'ai donné des leçons de mathématiques, continua-t-il, mais les élèves sont rares. J'ai passé les nuits à copier des rôles à trois sous la page, pour des architectes. Bref, je suis arrivé quand même, mais à quel prix !

Et l'infâme joueur, qui s'était fait chasser d'un tripot pour tentative de tricherie, osa dire :

— Depuis ma sortie de la pension Lambert, je n'ai jamais mis les pieds dans un café ou dans un lieu de plaisir. Du reste, ce n'est pas cela qui me privait le plus.

— Achève, mon enfant, dis-moi tout.

— J'ai plus souffert du crédit que de la disette. Lorsque mon estomac n'était pas trop exigeant, je préférais me passer de dîner que de faire des notes de restaurant.

Et se prenant le front dans les mains :

— Ah ! les dettes, s'écria-t-il, c'est la mort du talent, l'humiliation la plus horrible pour un homme de cœur. Pour venir ici, savez-vous, mère, ce que j'ai été obligé de faire ? Eh bien, j'ai emprunté cent francs à une pauvre femme de ménage qui habite une mansarde, dans ma maison, cent francs, toutes ses économies !

La comtesse se mit à pleurer.

Et lui, le misérable, il jouissait de son triomphe !

— Je voulais tout savoir, dit-elle ; mais, vraiment, c'est trop de malheur à la fois. La destinée ne pouvait pas être cruelle pour un innocent !

Et tout naturellement, sans la moindre hésitation :

— A combien se montent tes dettes, mon pauvre enfant ?

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

LE SAMEDI

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings. A *rit.* marking is present at the end of the system.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a *Tempo.* marking above the staff.

Third system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

Fourth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

R. 2616 . D
2

Fifth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

Sixth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

Seventh system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

Eighth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings.

3

KIMBERLEY

Kimberley, dont le sort cause en ce moment tant d'inquiétude en Angleterre, est au point de vue de l'importance la seconde ville du Cap. Au contraire de la plupart des localités de cette colonie qui ne sont selon le terme anglais que des *tin towns*, des "villes de fer-blancs", par allusion aux matériaux dont sont composées leurs maisons, c'est une véritable cité à l'euro péenne, avec de beaux édifices et éclairées à l'électricité. Sa population, qui compte près de 40.000 habitants, renferme une proportion considérable de blancs, mais les Européens proprement dits y sont peu nombreux et la majorité est formée de Boers et d'Afrikanders de race hollandaise.

Située à 860 kilomètres au nord-est du Cap, distance qui dépasse 1100 kilomètres par le chemin de fer, la ville est construite dans une vaste plaine parsemée de *koppes* ou tertres peu élevés et bornée au nord par la rivière Vaal. Le pays, aride, nu, entièrement dépourvu d'eau, est presque un véritable désert, et il semble étrange au premier abord qu'une grande cité ait pu se fonder dans une semblable situation. Mais, de même que Johannesburg, l'énorme ville, surgie en quelques années dans une des régions les plus désolées du Transvaal, doit son brusque épanouissement aux mines d'or qui l'entourent : ainsi Kimberley s'est édifié sur le pourtour d'un des plus riches gisements de diamants du globe. Si ces gisements venaient à être épuisés, Kimberley disparaîtrait aussi rapidement qu'il s'est élevé.

Les premiers diamants découverts en 1867, près des rives du Vaal, avaient amené dans le pays une nuée d'aventuriers ; mais les gisements étaient peu riches et peu à peu les chercheurs découragés abandonnaient le pays, lorsque, en 1870, le hasard fit découvrir près d'une ferme appartenant à un fermier boer du nom de De Beers une mine d'une richesse exceptionnelle. Ce fut aussitôt le signal d'une nouvelle invasion. Les chercheurs de diamants accourus en foule s'installèrent autour du lieu de la découverte et y formèrent bientôt un village de tentes et de huttes qui reçut le nom de *De Beers New Rush*. Ce village se transforma bientôt en la ville actuelle de Kimberley qui déjà dix ans après sa fondation comptait plus de 15.000 habitants. Durant longtemps la nouvelle cité souffrit cruellement du manque d'eau, qu'on était obligé d'apporter de loin dans des citernes de fer traînées par des bœufs ; ce n'est qu'à une époque récente que grâce à des travaux considérables l'eau du Vaal a pu être amenée jusqu'à Kimberley de façon à suffire aux besoins de l'alimentation.

" Dans les premiers temps de l'exploitation du gisement, l'espace utilisable formait un damier régulier de lots séparés les uns des autres par des chemins de dégagement : environ cinq cents cavités, où grouillaient dix mille travailleurs, donnaient à la mine l'aspect d'une immense fourmilière. Mais de part et d'autre les mineurs s'attaquaient aux chemins eux-mêmes pour en extraire les diamants : ces voies s'éboulaient en maints endroits, et il fallut les remplacer par des ponts. Effondrement succédant à effondrement, on prit le parti de déblayer tout l'intérieur de la cavité, qui s'approfondissait de jour en jour en forme de cratère. Pour enlever les terres on eut l'idée d'élever sur tout le pourtour du gouffre de plus 600 mètres, des échafauds à plusieurs étages communiquant avec chaque lot de mine au moyen d'une courroie sans fin, en cuir ou en fil de fer ou d'acier ; des cabestans mus par la force de l'homme, et plus tard par la vapeur, transportaient aériennement les ouvriers et les seaux de terre du fond de l'abîme aux planchers de triage. Parmi les grands travaux humains, nul n'offrait de spectacle plus étrange que celui de l'immense trou entouré de tout ce réseau de fils brillants où se balançaient des fardeaux, et toujours résonnant des cris de l'homme et du grincement des machines. Mais bientôt l'aspect de la mine changea de nouveau. Les éboulis de l'enceinte, entraînant les déblais et la roche désagrégée, ont en grande partie recouvert le fond des puits ; durant les fortes pluies, la mine a été fréquemment remplie d'eau, et souvent les frais d'entretien ont presque égalé les bénéfices. Il a fallu modifier encore le mode d'exploitation, creuser des puits à travers les roches éboulaées, atteindre la terre "bleu" au-dessous des amas qui la recouvrent et former des galeries souterraines dans la masse diamantifère : de carrière à ciel ouvert, le

trou de Kimberley, s'est transformé en une mine à ciel ouvert."

On a trop récemment parlé de l'exploitation de ce prodigieux gisement de diamants pour y revenir ici ; qu'il nous suffise de rappeler que le produit annuel de la mine s'élève à 80 millions de francs, et représente depuis sa découverte une somme totale de plus d'un milliard et demi de francs. Et encore faut-il observer qu'afin de ne pas surcharger le marché cette production a été réduite volontairement par les Compagnies exploitantes.

On comprend que, en outre du désir de s'emparer du fameux Cecil Rhodes, leur ennemi personnel, enfermé à Kimberley, les Boers soient avides de mettre la main sur une aussi riche proie. Ils n'ont pas oublié non plus que ce fabuleux trésor était leur légitime propriété et ne leur a été ravi que par un éclatant abus de force. Lors de la découverte des premiers diamants, ce district appartenait en effet à l'État libre d'Orange et était occupé par des Crikas, métis de Hollandais et de Hottentots, dont le chef portait le nom de Waterboer. Les Anglais, dès l'annonce des merveilleuses trouvailles faites à De Beers, négocièrent directement avec ce petit chef l'achat de ce territoire et, malgré les protestations de l'État d'Orange, l'annexèrent à la Colonie du Cap ; ils agirent dans cette circonstance avec un cynisme insolent, "et jamais peut-être, dit James Froude, un Anglais lui-même, dans l'histoire coloniale de l'Angleterre, transaction ne fut plus déshonorante". Ce n'est que sept ans après ce rapt cynique que le gouvernement se décida à accorder à la République d'Orange une indemnité de 2,250.000 francs, pour prix d'un territoire renfermant un trésor évalué à plusieurs milliards !

H. NORVAL.

UN RECORD SOLOGNOT

Il existe en Sologne une vieille et absurde croyance dont les observations les plus judicieuses n'ont jamais pu avoir raison.

Si, dans une famille, on ne mange pas de galettes de sarrasin les trois premiers dimanches du carême, on sera immédiatement privé de pain pendant le reste de l'année.

Je ne sais si vous avez jamais goûté des crêpes de blé noir, — c'est encore un des noms du sarrasin, — mais les cuisinières les plus habiles dans l'art de confectionner une friandise chère aux Bretons, aux Normands et aux Berrichons, ont toutes les peines du monde à en dissimuler la saveur acide avec la crème la plus fraîche et le beurre le plus fin. A plus forte raison, ce plat... national devient-il immangeable, quand il est préparé à la mode rustique, c'est-à-dire sous forme d'une bouillie épaisse, délayée dans le lait caillé et frite dans la graisse.

Tel n'est pas l'avis cependant de nos paysans de l'Ouest qui se régalaient et s'empiifrent de cette indigeste mastic rappelant la *polenta* piémontaise. Mais, en Sologne, manger des crêpes de sarrasin, ce n'est pas seulement s'offrir une haute satisfaction gastronomique, c'est encore faire acte d'une rare prévoyance, puisqu'on s'assure ainsi le pain quotidien pendant toute une année. Et les familles du pays le comprennent si bien qu'elles délèguent à cet office leurs représentants les plus jeunes et les plus vigoureux.

Dans les trois premiers dimanches du carême, de solides gars s'assemblent au cabaret le plus voisin et s'y font préparer une prodigieuse quantité de crêpes. Sur des larges plats de terre brune s'échafaudent des pyramides de galettes, flanquées de brocs de cidre aux panses rebondies,

Le garçon qui engloutit le plus de gâteaux est proclamé le *Roi de la Crêpe*, et ce titre lui reste jusqu'à l'année suivante. Mais alors il doit lutter contre de nouveaux concurrents ; et qui sait si un estomac d'une capacité supérieure ne lui enlèvera pas une palme chèrement disputée ?...

Chèrement disputée est bien le mot ; car il y aura bientôt vingt ans, ce tournoi dans le champ clos de la goinfrierie fut suivi d'un dénouement tragique. Deux champions étaient en présence : le roi de l'année précédente, et un petit Solognot, court et râblé, qui avalait avec une prestigieuse rapidité les crêpes entassées devant lui. A la vingtième, Sa Majesté déclara qu'elle renonçait à la lutte, pendant que son heureux concurrent dépêchait la vingt et unième. Il fut aussitôt acclamé roi. Triomphe éphémère ! Le vainqueur mourut d'indigestion pendant la nuit.

Et dire que cet exercice continue encore en Sologne !

HENRY DURWARD.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES

MONTREAL

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Revue pour Tous Illustrée*. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

— Achète-moi une belle poupée, dis papa ?

— Je te l'achèterai demain. Aujourd'hui les magasins sont fermés.

Un instant après, le père prend l'enfant sur ses genoux.

— Voyons, Lili, embrasse-moi.

— Il est trop tard, ma bouche est fermée, je t'embrasserai demain.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Mieux vaut mourir sur le Rhin que dans le ruisseau. — DUC D'ORLÉANS.

EN TEMPS DE CYCLONE



— Grâce à Dieu voilà encore une vie sauvée par le whisky. Sans la jarre, j'étais un homme fini.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

598 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

Molinchard, homme calme, est pour l'apaisement. Et il tient à ce que nul n'en ignore, car il s'est fait faire des cartes de visite ainsi libellées:

MOLINCHARD

l'Académie française.

Téléphone des Marchands 152

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille plâtres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillage fait à 24 HEURES d'Avis
COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1688 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

On annonce aux vieux baron Jéroboam le mariage du petit Israël Baruch avec la jeune Rebecca Schmöhl.

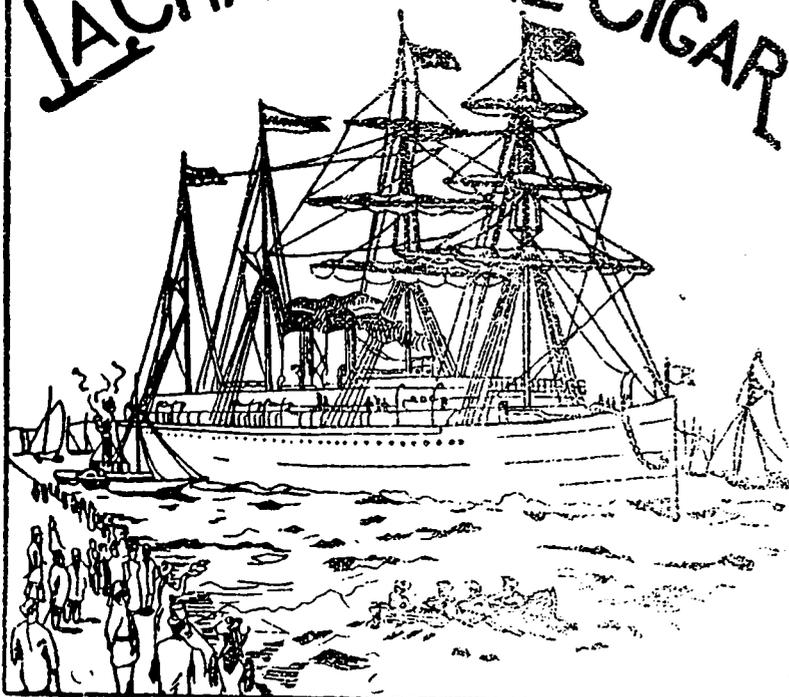
— C'est un pont affaire pour le petit Israël, dit le vieux baron Jéroboam. Je gonnais la fiancée; elle est riche comme Grésus, elle est pelle gomme Vénus, et elle est innocente... gomme Dreyfus!

Combien sont ennuyeuses les personnes qui ne disent jamais rien contre personne.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Le courage est la croyance en sa force. — DAVOUT.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
de l'Abbaye de Soulaç

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

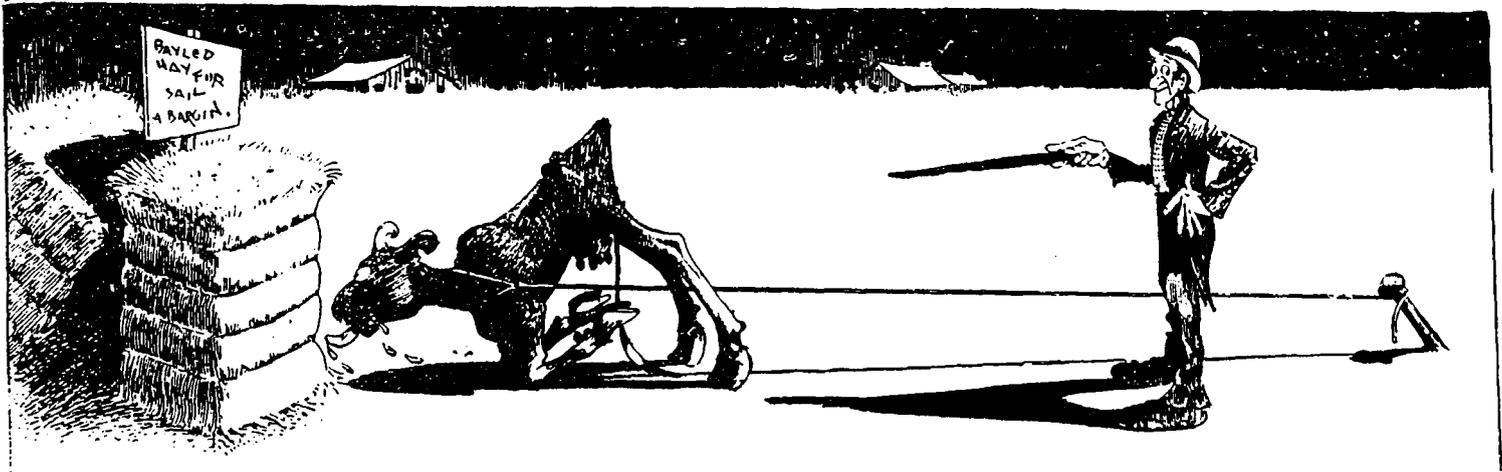
VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX
LYON 1894.
EXP. INT.
BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1895.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.



L'humoriste.—Parlez donc maintenant de la chance !... Voilà ce que j'appelle la limite : voir un repas complet et ne pas pouvoir y toucher. J'ai déjà été dans cette position.

MISÈRE ET BIENFAISANCE

*L'âpre bise souffle du nord...
Ils sont là trente et plus, que des haillons sordides,
Plissés sur leur maigreur au point de sembler vides,
Livrent au dur froid qui les mord.*

*Paucres gens, qu'il neige et qu'il vente,
Pour eux point de foyer, de couche pour dormir !
Leurs os ont des frissons : la faim les fait blémir :
Demain ?... ce mot les épouvante.*

*Hargneux, le chien les frondeait...
Ils lui portent envie : au moins sur la pâture
L'animal peut compter : il se cût de fourrage :
Il trouve sa paille la nuit.*

*Mais eux, la pauvre triste mère
Qui traîne un jeune enfant rachitique et pâli,
L'ouvrier sous travail, le vieillard affaibli,
Ils n'ont rien, rien que leur misère.*

*Ce qu'ils attendent, grelottants,
C'est un morceau de pain, non qui les rassasie,
Mais qui vienne du moins tromper la frénésie
De leur faim, pour quelques instants.*

*Et tandis qu'ils baissent la tête,
Honteux, sous le regard des passants affairés,*

*Qu'ils songent à mourir, mornes, désespérés,
Tout Paris mouluin est en fête.*

*La foule envahit les concerts :
Les théâtres sont pleins : toute loge étincelle
De bijoux étalés : dans les cercles ruisselle
L'or à flots sur les tapis verts.*

*On voit, pleins de charités féériques,
Les salons s'allumer à travers les vitraux,
Etalant le vermeil, le Sèvres, les cristaux,
Les fleurs, sous les feux électriques.*

*Cuisiniers, inventez les mets
Les plus fins : sommeliers, choisissez dans les caves
Les vins des meilleurs crus : relets corrects et graves,
Serrez : les courvres sont prêts.*

*Le banquet fuit : dans les coupes
Le champagne a coulé, moussant par-dessus bords
Alors le violon prélude : à ses accords
Tous s'élançant par joyeux groupes.*

*Et c'est, jusqu'au jour renaissant,
A ces rythmes de valse où les têtes s'affolent,
Un tourbillonnement de couples qui s'envoient,
Un joyeux tumulte incessant !...*

*Ceux-là, souvent l'injuste envie
Leur reproche leur luxe et les hait d'être heureux,
Et pourtant tout est or, ainsi jeté par eux,
Pour d'autres n'est-ce pas la vie ?*

*C'est du travail pour l'ouvrier
Dont les bras ont besoin d'être occupés sans cesse,
Pour l'artiste penché sur l'aube qu'il caresse,
Et qu'un riche seul peut payer.*

*Ce n'est pas tout : la bienfaisance
Sort de leur bonheur même : ils se sont concertés,
Et les queux, les souffrants, tous les déshérités
Auront leur part, faite à l'avance.*

*Ne soyons plus leurs détracteurs,
Lorsque le grand soleil de ses feux nous inonde,
Qu'il réchauffe, caresse, et console, et féconde,
Lui re proche-t-on ses splendeurs ?*

*Puisqu'on voit, sachons le comprendre,
Tant de misère, il est heureux que la gaieté,
Que l'attrait du plaisir parle de charité,
Et provoquent à la répandre.*

DENIS LANGAT

UN EXPERT

La scène se passe la nuit dans une chambre d'hôtel :

Premier voleur.—Silence ! Il y a une femme dans le lit.

Second voleur.—Ne crains rien.

Premier voleur.—Mais elle va crier et nous mettre tout le monde sur les bras !...

Second voleur.—Non, elle va plutôt se couvrir la tête d'un drap.

Premier voleur.— ???

Second voleur.—Parce qu'elle a toute la tête couverte de frisottes en papier jaune.

HUM !

Elle.—L'homme que j'épouserai doit être un héros.

Une amie charitable.—Il le sera certainement.

UN TRUC

Madame.—J'ai écrit aux Gatiens de venir dîner dimanche et aux Fabien de venir se joindre aux Gatiens. Nous leur devons à tous une invitation, tu sais...

Monsieur.—Mais tu n'as pas oublié qu'ils ne se voient point ?

Madame.—Non, mais, au moins, j'aurai accompli mon devoir.

JOLIE PERSPECTIVE

M. Hardup.—Mon fils m'a avoué ce matin que vous lui aviez permis de s'habiller ici à crédit depuis trois ans et je viens...

Le tailleur.—Oh ! monsieur, il n'y a rien de pressé...

M. Hardup.—Je viens vous annoncer que je me ferai habiller ici également.

OUF !

Bonne vieille dame (essoufflée).—A quelle heure part le train ?

L'employé.—Dans deux heures et quarante.

Bonne vieille dame.—Ouf ! j'avais peur d'être en retard.

QUESTION PERTINENTE

M. Pompous.—Jeune homme, vous vous vantez souvent de l'honorabilité de votre nom !

Le jeune de la Flute.—Avec droit, monsieur.

M. Pompous.—Voulez-vous me dire à quelle banque il est ordinairement honoré ?

JUSQU'AU BOUT

Le commis voyageur (aux cannibales).—Puisque vous tenez absolument à me faire rôtir et à me manger, servez-vous au moins à cette occasion des marinades de la célèbre maison Bibi & Bibi que j'ai l'honneur de représenter.

BIEN FÉMININ

Eva.—Je vais voir Emma. As-tu quelque chose à lui faire dire ?

Julie.—Comment tu visites ce masque ? Fais-lui mes amitiés.

HEU ! HEU !

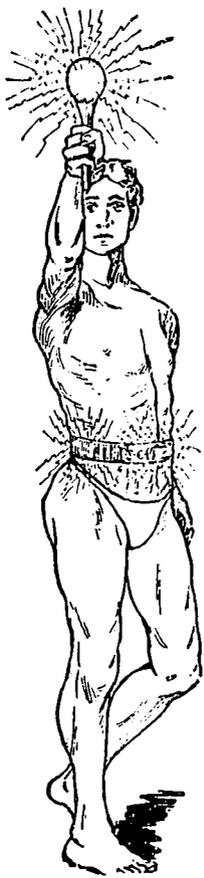
Philibert.—Comment se fait-il, mademoiselle, que vous soyez toujours absente quand je vais chez vous ?

Emma.—La chance.

DEVINETTE



—Cherchez la demoiselle avec qui ces messieurs veulent flirter.



HOMMES NERVEUX

La force perdue par des excès vicieux et des imprudences peut être recouvrée rien qu'en suivant un remède naturel. Les drogues ne réussissent qu'à stimuler.

Le courant galvanique de l'électricité bien appliqué est un remède naturel parce que c'est la force. J'ai inventé, il y a vingt-cinq ans, une batterie portative qui a abouti, en 1898, à ma

CEINTURE ELECTRIQUE

modèle, avec suspensoir, pour hommes. En 1898 j'ai rendu la force à 5,000 personnes. Portée la nuit, elle lance un courant agréable dans les parties faibles et opère sans effort la guérison durant la nuit. Venez à mon bureau aujourd'hui si c'est possible et consultez-moi (gratuitement); nous pourrions parler à notre aise de votre cas et vous pourrez examiner la ceinture. Ou bien, si vous demeurez au loin, laissez-moi vous expédier, sans frais, ma brochure qui explique tout. Elle est envoyée sous enveloppe ordinaire et cachetée. Ecrivez ou venez aujourd'hui.

DR B. SANDEN, 132 rue St-Jacques

Heures de bureau : la semaine, de 9 h. à 6 h. Le dimanche, de 11 h. à 1 h.

ESSAYEZ

Vous toussiez... Essayez le *Baume Rhumal* et vous verrez.

En cour d'assises.

Le président.—Ainsi, vous avouez que vous avez forcé avec une pince-monseigneur la porto du magasin de M. N... ?

L'accusé.—J'avais toujours eu des dispositions pour le commerce.

Le Président.—???

L'accusé.—Je voulais ouvrir une boutique de bijoutier.

Consultations Gratuites

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

—Quand on eût extrait des carrières de Meudon les pierres qui devaient servir à l'édification de la célèbre colonnade du Louvre, on se trouva fort embarrassé. Comment transporter à Paris ces blocs immenses et particulièrement les deux qui devaient former la cimaise du fronton ? Il fallut inventer des machines spéciales et on employa des cordages qui coûtèrent à eux seuls \$1,400.

Réflexion d'un gourmet, nouvellement marié :

—Le lièvre est quelquefois *du râble*, mais le bonheur ne l'est jamais.

Fable express :

A MADAGASCAR

Bravant le caïman, plongeant au sein des eaux
La tête la première,
On voit des habitants nager dans les roseaux.

MORALITÉ

L'Honr toujours à la rivière

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. **Plumes et Literie** de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.



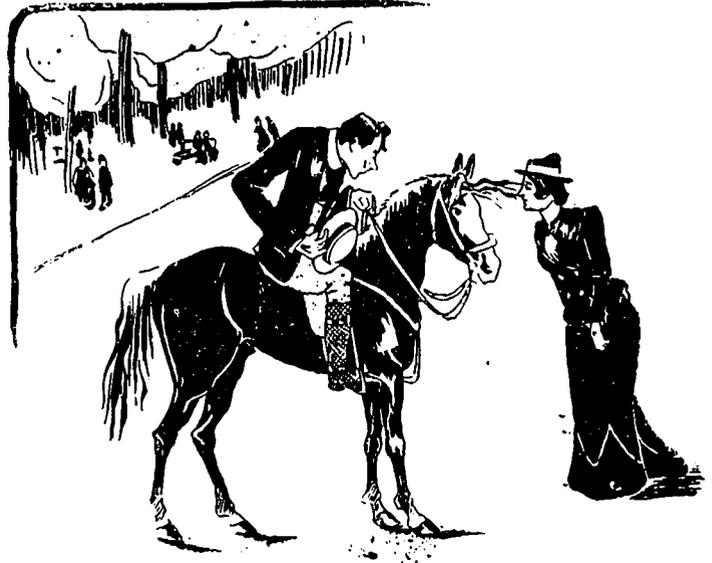
A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

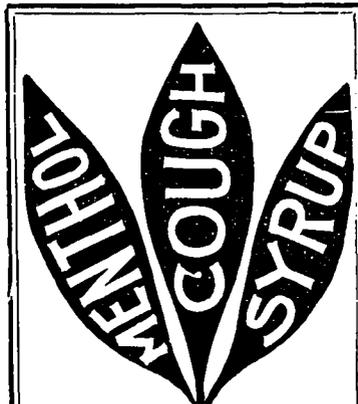
Il Faut DORMOL

PAS DE CHANCE



I
—Chère amie, c'est un cheval indomptable que seul je puis monter.

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUERISON CERTAINE POUR
Les Premiers Attaques de
Consommation, le Rhume, la
Toux, l'Asthme, la Bronchite,
la Grippe, la Coqueluche,
l'Enrouement, et toutes les
Maladies des Poumons et de
la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,

1129 RLM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

A la halle au poisson.
Un monsieur s'approche d'un étal et flairé attentivement une carpe.
— Vous me répondez de ce poisson ? demande-t-il à la marchande.
— Oh ! Monsieur, répond la brave femme, comme de moi-même !...

Une maîtresse de pension disait l'autre jour à ses élèves, après une leçon de versification :
— Et maintenant, mesdemoiselles, n'oubliez pas que l'art de faire des vers n'exclut pas celui de les rincer !

PAS DE CHANCE -- (Suite et fin)



II
—Et sans doute, cher ami, le seul qui puisse vous démonter.

Le Sang Riche, Rouge, est la Source de la Vie, de la Santé et du Bonheur

Si vous êtes pâle, nerveux, faible, sujet à des maux de tête, à la dyspepsie, aux migraines, employez les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, pendant quelques semaines et vous serez surpris du résultat.

Valet de chambre ivre et son maître :
—Mais, malheureux ! si on te ramassait dans cet état-là dans la rue !...
—Oh ! j'ai toujours la carte de Monsieur sur moi !...

Monsieur X... demandait au docteur Z... son avis sur l'absinthe.
—Rien de bon, répondait le docteur.
—Pourtant cela ouvre l'estomac et réveille l'appétit !
—Je ne dis pas non, mais je suis d'avis qu'il ne faut jamais rien ouvrir... avec des fausses clefs.

COMBLE DE LA SAGESSE

Avoir toujours une bouteille de *Bonum Rhum* à la maison, c'est bien facile et c'est le comble de la sagesse.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR The Modern Light
2116 Ste-Catherine, MONTREAL.
Agents demandés.

Certaines questions ont le privilège d'unir les gens les plus divisés et de diviser les plus unis.



Pour les **Athlètes** et les **Sports** LE **Vin St-Michel** est indispensable.

Il purifie, fortifie et enrichit le sang. Il donne la force, la vigueur, la vitalité nécessaires à ceux qui font des exercices violents. Il rend les bras et les jambes plus nerveux. Il nourrit, développe et endureit les muscles d'une manière étonnante. C'est le plus puissant tonique, le plus énergique stimulant connu et recommandé par tous les médecins du monde entier.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montreal, Seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

"Faut-il que les hommes soient des pas grand'chose ! disait, en regardant les illuminations des champs Elysées, un homme à la face enluminée, et qui ne se tenait debout que parce qu'il était maintenu par la foule. Si le bon Dieu nous a donné des verres c'est pas pour y mettre de l'huile à brûler, tas de prop'à rien. Si j'étais gouvernement je remplirais tout ça de vin de Bourgogne, et je permettrais à tout un chacun de s'illuminer le gosier avec."

Fragment de conversation :
—Quand je m'ennuie trop, à la campagne, tu le sais, j'invite du monde...
—Tu crois qu'ils s'amusent ?
—Non... ils s'ennuient aussi... mais ça me distrait.

PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durera des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'une seule commune. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon : Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

\$3.95 Découvrez cette année votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'employiez à l'heure, à l'heure de l'après-midi, à l'heure de la soirée, à l'heure de la nuit, avec régularité, pleine en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement américain, ornée de perles. Elle a l'apparence d'une montre de garçon. Non, le garant nous fait bien le temps et elle est instamment la montre qui convient aux hommes d'affaires. Surtout l'avoir examinée avec soin, vous trouverez que la montre est telle que la montre vous appartient.

Ferry Watch Co., Bote "L. S." Toronto, Can.

Signalement pris par un garde-champêtre : Cheveux et sourcils noirs ; Yeux châtains ; Front ordinaire ; Bouche moyenne ; Menton rond. — Signe particulier : Ressemble beaucoup à son père.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour
Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR **Adoucir, Velouter, Blanchir** la peau du Visage et des mains

rien n'égale la **Crème Simon**

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

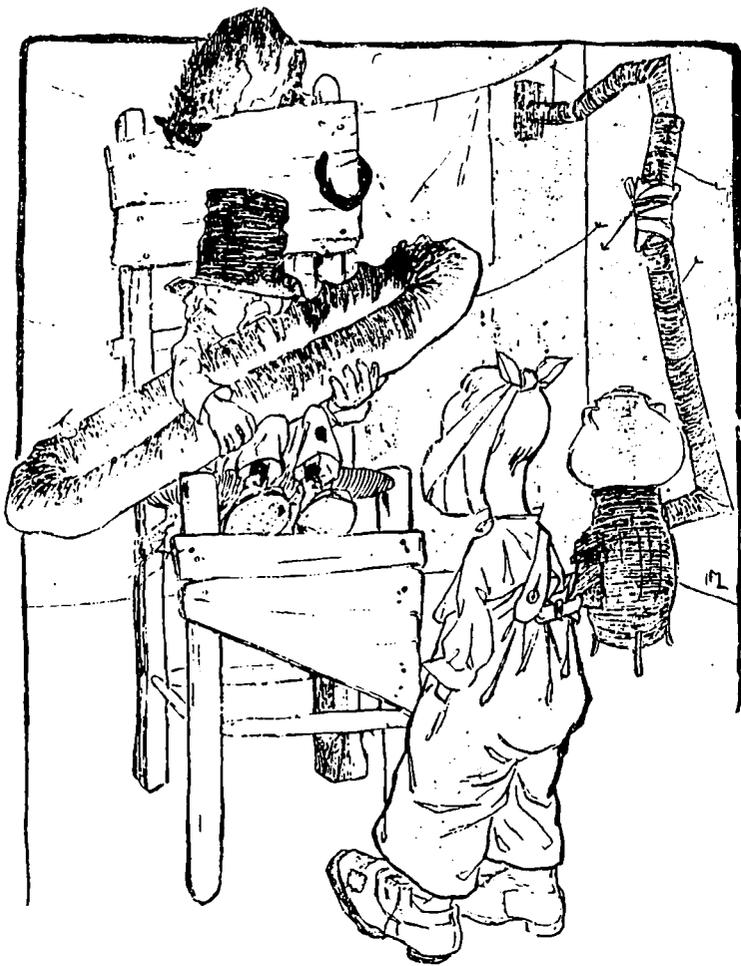
DE LA MÊME MAISON

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.

CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50 "
POUDRE SIMON,	0.50 "

Agent General pour le Canada : **R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.**

QUESTION NATURELLE



—Tu ne manges rien avec ça ?

Le Transvaal a l'Exposition

La population du Transvaal vient de donner à Paris même une preuve surprenante de son activité. Malgré les terribles efforts que lui impose la guerre avec l'Angleterre, alors qu'on pourrait supposer que toutes les pré-occupations du pays sont concentrées sur la lutte soutenue contre ses redoutables voisins, l'on a vu un beau jour le coquet pavillon du Transvaal, débarrassé de ses échafaudages, dresser ses quatre façades d'une blancheur immaculée.

Il y a vraiment quelque chose de touchant dans cette ponctualité du petit peuple arrivant ainsi bon premier alors qu'il aurait eu tant de bonnes raisons pour excuser son retard.

Il faut féliciter de cet heureux résultat les commissaires, dont plusieurs portent un nom célèbre par suite des événements actuels, entre autres le général Joubert.

Détail particulier, il n'y a pas à Paris un seul représentant de la population boër. M. Pierson, délégué du gouvernement transvaalien, est d'origine anglaise, mais il prête à ses compatriotes d'élection un concours ardent et dévoué.

Sur le terrain qui lui a été concédé, la République sud-africaine a fait établir des constructions importantes. C'est entre l'aquarium et les concessions de la Russie, de la Chine, des Indes néerlandaises, que se dresse le luxueux pavillon, aménagé avec beaucoup de soins pratiques.

Le grand hall du rez-de-chaussée et le premier étage re evront des envois des divers services administratifs de l'État du Transvaal : guerre, instruction publique, postes et télégraphes, travaux publics seront représentés là, de telle sorte qu'il ne sera plus permis de conserver aucun doute sur l'état réel de la civilisation dans ce pays que l'Angleterre affecte de considérer comme rebelle au progrès.

Les amateurs de couleur locale et de pittoresque trouveront là, en outre, d'abord des spécimens de vêtements, d'armes et d'ustensiles divers provenant des Cafres, les premiers occupants du pays, dont le type se différencie par des traits essentiels des nègres du Congo et de l'Afrique centrale.

Indépendamment de ses mines d'or, cause première des épreuves qu'elle subit actuellement, la république du Transvaal possède de grandes richesses agricoles. Ses habitants, fidèles aux mœurs patriarcales des émigrants hollandais, n'aiment rien tant que la vie pastorale, dont la culture des céréales, l'élevage des troupeaux et la chasse sont les occupations exclusives.

Peut-être quelques-uns d'entre eux individuellement ont-ils éprouvé une certaine satisfaction à vendre fort cher à une compagnie minière tel ou tel claim où un gisement aurifère a été relevé ; mais la population dans son ensemble reste réfractaire aux séductions du vil métal.

Ces irréductibles Boers restent fidèles à leurs noms de Boers (qui, en hollandais, se prononce Bours et signifie fermiers), aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver dans leurs envois autre chose que des produits agri-

coles : le blé, en abondance récolté dans leurs champs, d'une extrême fertilité ; le bétail, représenté par des peaux, des cuirs, des cornes ; le tabac, qui est excellent, mais peu connu.

Près du pavillon principal, s'élève une bâtisse d'aspect rudimentaire en pierres brutes avec toit de chaume : c'est une ferme boër reproduisant exactement le modo d'habitation en usage là-bas : une cuisine avec un four permettant à chaque famille de cuire son pain ; une seule pièce, servant à la fois de salle à manger et de salon ; une chambre à coucher communiquant avec une pièce qui sert d'ordinaire d'écurie pour les chevaux, voilà les dispositions de cette demeure primitive.

Son mobilier doit être expédié d'un jour à l'autre du port de Delagoa ; il sera à Paris dans le courant de ce mois ainsi que les produits destinés à être exposés.

Deux pavillons voisins seront affectés aux mines d'or. Dans l'un on verra une batterie de pilons broyant le quartz aurifère, qui passera de là à l'état de pâte sur des tables recouvertes de mercure chargé de la retenir au passage et de constituer un amalgame. Dans le second pavillon, les amalgames seront décomposés, l'or ainsi mis à nu sera fondu en lingots, puis "essayé" chimiquement.

Dans une construction intermédiaire, on assistera aux procédés très intéressants de la cyanuration du quartz broyé.

Enfin une série de galeries souterraines, reliées à un puits d'extraction, achèveront de donner une impression exacte des établissements miniers.

BIEN SIMPLE

La mère (en furie). — Marie, comment as-tu pu laisser le jeune Philidor t'embrasser ?

Marie. — Je pensais que personne ne regardait.

NOUVEAU SPORT

L'oncle. — Comment est ton petit frère, Toto ?

Toto. — Il est au lit, blessé.

L'oncle. — Comment cela est-il arrivé ?

Toto. — On jouait à qui se pencherait le plus en dehors de la fenêtre et il a gagné.

VOILÀ

Le maître. — Quel est le plus grave inconvénient des richesses ?

L'enfant. — Leur rareté.

LÉGITIME MÉCONTENTEMENT

La servante (indignée). — Madame, je viens vous annoncer que je m'en vais d'ici !

Madame. — Pourquoi ?

La servante. — Madame m'avait donné en soin les clefs de ses valises, de sa garde-robe, de son chiffonnier.

Madame. — Puis ?

La servante. — Eh ! bien, pas une ne faisait.

L'INVERSE

Le marchand. — Votre écriture me plaît, mais pouvez-vous écrire la sténographie ?

Le commis. — Oui, mais ça prend plus de temps.

A L'ÉCOLE

Le maître. — Combien de guerres a eues l'Espagne au cours du 15^{me} siècle ?

L'élève. — Six.

Le maître. — Énumérez-les.

L'élève. — 1, 2, 3, 4, 5, 6.

L'EXPÉRIENCE DE LA VIE

Mlle Lili, qui a quatre ans, entend pleurer son petit frère, qui a six mois.

— C'est bien gentil, les enfants, dit-elle, mais c'est bien embêtant.

POSTES ET TÉLÉGRAPHES



— Et toi, mon grand, tu fais toujours dans les Postes ?

— Non, je me suis mis dans les Télégraphes.

— Je comprends ça, tu rendras là plus de services, quand ça ne serait que comme poteau...

MODES PARISIENNES

DANS LE PÉTRIN

Gatien.—Fabien s'est mis dans un beau pétrin.
Damien.—Comment cela?
Gatien.—Son dernier article dans le *Machin Hebdomadaire* était intitulé: "La femme idéale".
Damien.—Je ne vois pas...
Gatien.—Tu vas voir... Or sa femme a su la chose, s'est procuré un numéro et a passé une couple de jours à lire et relire l'article pour y découvrir un trait qui puisse se rapporter à elle. Elle n'a pas réussi, et depuis ce temps notre pauvre Fabien prend ses repas au restaurant.



PALETOT SAC.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 729.—Ce nouveau modèle ressemble à ceux destinés aux dames avec cette exception qu'étant attaché derrière il est facile à faire et à mettre. La doublure est très adhérente à l'endroit où se posent le yoke et les épaulières qui sont en velours piqué. Les rebords du corps et des épaulières présentent l'envers de l'étoffe principale et sont recouverts en soie ou satin. On peut aussi employer d'autres ornements.

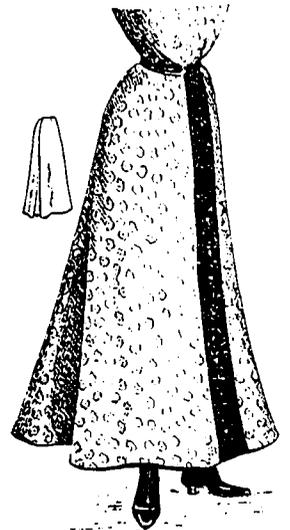
1 verge $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur suffit pour fillettes de 14 ans.
 No 729 est coupé en dimensions pour fillettes de 12 à 16 ans.

No 727.—Corsage pour jeune fille.

No 774.—Jupe pour fillette.



NO. 729
MISSES' WAIST.



NO 774 MISSES' SKIRT

PRUDENCE MARITALE

M. XXX est très laid et le sait. L'autre jour, à la naissance de son premier enfant, il demanda à ceux qui lui apportaient la bonne nouvelle dans son cabinet :

—Me ressemble-t-il?
 —Oh! oui, répondit-on, comme c'est d'ailleurs l'habitude.
 —Alors permettez-moi de vous prier d'annoncer cela très délicatement à ma femme.

LE MARCHAND DE TABLEAUX A UN AMATEUR

—Voici un magnifique, un splendide Rubens, je vous le laisse à 3,600 francs, pas un sou de moins.
Le client.—C'est pour rien. Cependant c'est encore trop pour ma bourse.
Le marchand (d'un air aimable).—Eh bien! voyons, revenez demain, je vous le céderai à 2,000 francs, seulement il sera signé: Van Dyck.

UNE SUPPOSITION

La mère.—L'instruction musicale de notre fille nous a coûté fort cher.
L'amie.—Je suppose que les voisins vous ont poursuivis en dommages?

No 774.—Cette jupe en crêpon vieux rose porte au devant une large bande de velours noir. C'est un style élégant et d'un ajustement précis surtout au contour et à l'arrière. Pour fillette de 16 ans cette jupe mesure 35 pouces.

2 verges $\frac{3}{4}$, 44 pouces de largeur avec $\frac{1}{2}$ verge de velours sur le biais suffiront pour fillettes de 14 ans.

No 774 est coupé en dimensions pour fillettes de 12 à 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 1.
Fondation sur le sommet. Après avoir ondulé, relever le front et les bandeaux sur le sommet, sans serrer.



Fig. 2.
Relever les cheveux de la nuque en formant un anneau, et cacher les pointes.



Fig. 3.
Avec une branche de 75 centimètres, à pointes bouclées, faire un noeud marquise pour former chignon. Consolider le tout avec des épingles d'écaille.

LE CREDO DU CONDUCTEUR

JE CROIS que le tramway est fait pour le public. Il faut que le conducteur soit prévenant, poli, affable, dévoué. Pour accomplir sa tâche il lui faut subir toutes les intempéries et toutes les humeurs. Hélas ! Pour empêcher ses forces de l'abandonner, il n'a qu'une ressource, mais elle est bonne, c'est de prendre des **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**. C'est ce que j'ai fait, et je m'en félicite. Je répète donc avec bonheur : Je crois que le tramway est fait pour le public et que les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD** guérissent les personnes affaiblies par le travail et l'application au devoir. — JOS. LEFRANCOIS.



LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD

sont en vente dans toutes les Pharmacies, 50c la boîte, trois pour \$1.25, six pour \$2.50; sont expédiées sans frais de poste à n'importe quelle adresse aux Etats-Unis ou au Canada, en s'adressant à la

PHARMACIE BARIDON

Coin des rues St Denis et Ste Catherine, Montréal, P.Q.



Monsieur L. R. BARIDON. — Cher Monsieur. — LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD m'ont fait un très grand bien. Je puis dire qu'elles m'ont complètement guéri car je me sens tout à fait fort et bien portant après en avoir pris quelques boîtes seulement. Vous pouvez les recommander de ma part, comme un remède excellent ; de mon côté, je ne manque pas de dire à mes amis et connaissances tout le bien que j'ai retiré de leur emploi.

J'ai l'honneur de vous saluer,

JOS. LEFRANCOIS.

Envoyez 25c en timbres-poste et vous recevrez, à titre d'essai, une boîte de **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, suffisante pour une première semaine de traitement.



Chronique des Théâtres

SOIRÉES DE FAMILLE

Les deux comédies interprétées la semaine dernière par les artistes du cercle des Soirées de Famille ont fourni à ceux-ci une autre occasion de montrer la souplesse et la versatilité de leur talent. On sent que chacun d'eux comprend le sens intime des pièces mises au programme et met toute son âme à le bien rendre.

Constatons aussi que la faveur publique continue toujours, augmente sans cesse. La salle est comble chaque fois et malheur à ceux qui négligent de se presser pour réserver leurs sièges.

Notons, à l'article entr'actes : le solo de mandoline de Mlle Giguère. C'était exquis.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Après le remarquable succès qui a couronné l'interprétation de Michel Strogoff, les artistes de ce théâtre jouent cette semaine "Cartouche", pièce célèbre qui leur permet à tous de déployer les talents qui leur sont propres. La semaine prochaine : "Une cause célèbre" que tous nos lecteurs devraient aller entendre, car c'est certainement une des intrigues les plus serrées et émouvantes que nous connaissions.

* * *

PARC SOHMER

Le genre "opéra" a pris d'emblée les vastes auditoires qui fréquentent le parc. Aussi, nous dit-on, la direction a l'intention de ne pas négliger ce genre. Beaucoup de surprises nous sont ménagées pour dimanche prochain.

* * *

ELDORADO

Devant l'immense succès du "Grand bal du grand coq d'argent", la direction de l'Eldorado a décidé que cette pièce à spectacle tiendrait encore l'affiche cette semaine. Avis aux retardataires. La désopilante comédie bouffé : "La consigne est de ronfler", de Lambert-Thibout, a fait rire aux larmes et pour cause. Charmant jeu Landremol, Delaunay le capitaine Cavernier, Mlle Angèle d'Arcy la capitaine, et Jeanne Blonek la soubrette.

M. Théo Van der Meerschen, le piston soliste si connu à Montréal, a repris sa place à l'orchestre aux acclamations du public.

Pour la semaine du 5 mars, à l'occasion des débuts de M. Moret, premier comique du Théâtre du Châtelet de Paris, on jouera : "Un concours de rosiers", une autre pièce à grand spectacle. Belle perspective !!

STRAPONTIN.

DEFINITION

Si l'on se souvient, si facilement, des naïvetés qui ont pu échapper à Scribe, il est juste de se souvenir aussi des choses charmantes ou profondes qu'il a dites.

Telle est sa définition de la chaîne amoureuse, dans sa comédie : *Une chaîne* :

"De fleurs, quand on la prends ; de plomb, quand on la porte ; de fer, quand on veut la briser !"

BENE MERENTI

Gatien. — Le salaire de Fabien est augmenté. A-t-il fait du travail extra ?

Damien. — Oui, il a prêté une oreille attentive à tout ce que le boss lui a raconté sur les prouesses de son nouveau bébé.

BANG !

Piton. — Peux-tu me dire, si ce n'est pas trop demander, ce qui fait rougir ainsi ton nez ?

Bidou. — C'est tout simplement le plaisir qu'il a à ne pas se fourrer dans les affaires des autres.

ASSEZ POUR ICI-BAS

Le vieux Bob. — J'ai fait assurer ma vie pour \$10.000 ce matin, ma chérie. Puis-je faire quelque chose de plus pour toi ?

Sa jeune femme. — Non, pas sur cette terre.

FRANCHISE

Un médecin, appelé auprès d'un malade, demande une plume pour rédiger son ordonnance :

— Excusez-moi, dit le malade, je n'ai qu'un crayon.

— Peu importe, fait le médecin : toutes les armes sont bonnes !

PRÉCAUTION

Gatien jur. — Présente-moi à ta cousine ?

Fabien. — Pas d'objection, mais qu'il soit bien entendu que si tu l'épouses tu n'auras pas de blâme à me faire.

TENTATIVE

Pour éliminer M. L. R. Baridon aux Etats-Unis.

Misérables tactiques d'un gros établissement pour empêcher M. L. R. Baridon d'annoncer "Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard" dans les journaux français des Etats-Unis.

La correspondance suivante parle pour elle-même et ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

Le 6 février dernier, M. L. R. Baridon envoya à un important journal des Etats-Unis la lettre qui suit :

Bureau du...

MESSEURS,

Voulez-vous être assez bon de m'envoyer vos prix pour l'insertion hebdomadaire d'annonces semblables à celle ci-incluse, disons douze insertions pour commencer. Nous annonçons considérablement aujourd'hui au Canada et le Baume Rhumal et les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD. Nous n'avons pas eu jusqu'à ce jour le temps de tourner notre attention du côté des Etats-Unis et votre journal est le premier auquel nous nous adressons. C'est donc jusqu'à un certain point un essai que nous tentons ici : si nous pouvons nous entendre, ce sera pour une période de trois mois (douze insertions). Si nous en retirons du profit, cela nous amènera à nous faire s'occuper de la chose sérieusement et sur une grande échelle aux Etats-Unis.

Bien à vous,

L. R. BARIDON.

Le 8 février dernier, M. L. R. Baridon a reçu la lettre suivante :

M. L. R. Baridon,

CHER MONSIEUR,

Votre lettre du 6 a été reçue juste au moment où nous allions signer un contrat avec une autre maison pour un espace considérable, et qui, de plus, stipule que nous ne devons pas insérer d'annonces des "Pilules de Longue Vie" durant l'existence de ce contrat.

Comme vous n'étiez pas un de nos clients et ne sachant pas si vous le deviendriez, nous n'avons pas hésité à accepter cette stipulation. Mais votre lettre est arrivée au moment même et elle montre que vous désirez faire des affaires avec nous. Or comme nous ne voulons pas vous éliminer, ni qui que ce soit qui désire acheter de l'espace dans... nous allons vous dire ce que nous avons à proposer et si vous croyez bon d'accepter nous attendrons une réponse par le retour du courrier.

Cette autre maison consent à passer un contrat pour tout près d'un millier de dollars (\$1,000) d'espace à être employé dans le cours de l'année qui suit. Elle emploie déjà notre journal pour un montant d'environ \$800. par année. Par conséquent, à moins que vous acceptiez de passer un contrat avec nous pour une quantité d'espace pouvant compenser toute perte que nous encourrions pour n'avoir pas voulu vous éliminer (*freeze you out*) si nous pouvions nous servir de cette expression, nous serons forcés d'accepter la proposition de l'autre maison, pour des raisons d'affaires, etc.

Bien à vous.



BOITE DE TRUCS.

Mission étonnante et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraît remplie de bons. Répétez de nouveau cette opération et les bombons au goût disparaissent, et seront remplacés, si vous le désirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste Inc. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.



Vieilles...

Argenteries

Remises à Neuf

...Par la...

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT
Montréal

Téléphone Bell: Main 1537



IMPRIMERIE DE PETITS

BARCONS. L'atelier d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, "imprimeur", "cure", "plaque" et support. Fournissons plusieurs rapports pour l'obtention des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Les enfants terribles.
— Pourquoi donc maman, que grand père a sur le dos une bosse comme le chapeau ?

— Parce qu'il a été méchant étant petit.

— Alors, pourquoi que tu n'en as pas, toi ?

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte cochère.

— Alors c'est vous la concierge,

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! c'est dommage que je n'habite pas la maison, vous êtes gentille et je vous ferais volontiers la cour.

La concierge naïvement :

— Ma foi ! ça me rendrait joliment service : ça me fatigue assez de la balayer chaque matin.



Langueur 24 points, l'atome d'argent, plié en argent. Contient 50 centimes de franc. Le chiffre monte le compte en de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste Inc. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Pourquoi ?

Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

Notre GRANDE OFFRE!

Lisez ! Lisez ! Lisez !



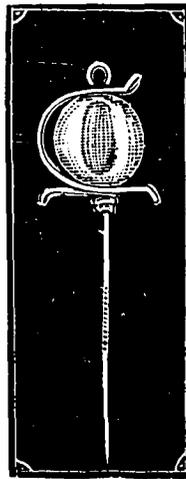
Une Montre de \$10.00 pour seulement

\$4.98

et Une Chaîne, Un Jonc et Une Epingle a Cravate

GRATIS.

Notre Grande Offre pour 30 jours. Lisez ! Lisez ! Lisez !



Afin de faire connaître nos marchandises à chacun des lecteurs de ce journal, nous faisons les **Etonnantes Offres** suivantes : Nous vous donnerons **Une Jolie Montre en or (Goldine)**, entièrement montée sur diamants, garantie pour 5 ans, une **Chaîne d'or plaqué**, un **Jonc d'or plaqué** et une **Epingle à Cravate ornée d'un véritable œil de chat**, tout ce lot d'articles valant \$10.00, et nous vous les vendrons tous pour seulement **\$4.98**. Si vous nous envoyez la somme de **25 cents**, nous vous enverrons ces articles au bureau d'express de votre localité où vous pourrez les examiner ; si vous en êtes satisfait vous paierez à l'agent de l'express la balance de \$4.73, les frais de transport et vous aurez les articles.

Notre établissement est honnête ; nous tenons toujours notre parole ; cette offre est pour 30 jours. Mentionnez si c'est une montre pour homme ou pour dame que vous voulez ; pour le jonc prenez la mesure et envoyez-nous la.

Nous envoyons les marchandises par la poste à n'importe quelle adresse au Canada ou aux Etats-Unis. Cette offre en est une qui ne s'offre qu'une fois dans la vie et ne manquez pas de vous procurer une montre.

Adresse :

The Standard Silverware Co.,

Box Z. 246 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



OFFRE... SPECIALE No 4

50 berceuses et fauteuils de fantaisie, en chêne ou en imitation d'acajou—couverts en peluche de soie avec siège et dossier très bien brodés. Notre prix spécial primitif était \$6.75,

Maintenant \$5.00

Venez de bonne heure si vous voulez avoir le premier choix.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig - - 2442 rue Ste-Catherine.

Corsets (P. N.) J. B. A. LANCTOT (P. D.) 152, rue St-Laurent

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le Bour des ACIERS est Rivé ; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas AILLEURS.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets : "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.



Gants de Kid

Bleu, Vert, Héliotrope, Rouge Corail, Violet, Brodés Blanc ou Noir.

Gants Kid 4 Boutons couleur ou noir 50c la paire

Gants réparés à peu de frais

J. B. A. LANCTOT, - - 152 RUE ST-LAURENT, FABRICANT DE GANTS.

Téléphone Main 3157, 1ère page du nouveau livre.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, la varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur m'ont revenues et j'ai repris l'enthousiasme d'autrefois."

"Cher Monsieur—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Maux de Tete

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOHE DRUG CO.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal.
 W. A. NOYES, 320 Power's Block, Rochester, N. Y.

Caliro qui est malade a fait venir le médecin.

—Vous avez au moins dormi la porte ouverte ?

—Non, docteur, mais c'est p'têtre ça tout de même... J'avais laissé la clef sur la porte.

De tous les Toniques en existence

Le "BROMA" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs.

Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
 32 Cote St-Lambert

PLAISIR
 Miror Convexe—fait paraître maigre les gens gras et gras les gens maigres. Le nouveau et le plus amusant et le plus comique qui existe. Ce curieux miror, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés.
 Johnston & McFarlane,
 71 Rue Yonge, TORONTO, CAN.

HOMMES JEUNES OU VIEUX
 qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.
 THE QUEEN MEDICINE CO.
 Boîte A, 947, Montreal.

Entre gréviste et avocat. Si c'est pas malheureux, m'sieu l'avocat, de condamner un gréviste à quinze jours de prison... Un pauvre homme qui a tant besoin de travailler !

La demande croissante pour le
Pin Rouge
 DU SUD du Dr HARVEY
 démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un **SOULAGEMENT IMMEDIAT** de Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion.
 Bouteilles, bonne mesure, 25c.
 CIE DE MEDECINE HARVEY
 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

REMARQUE FILIALE



—Maman ! la prochaine fois que j'aurai des invités, je veux que les assiettes soient mieux lavées qu'ça !

Les "Pilules Cardinales" Du Dr ED. MORIN

Sont indispensables pour les femmes pâles, maigres et incapables de travailler, AUSSI pour les personnes nerveuses, mélancoliques et sans courage.

Prenez-les avant que votre mal soit déclaré incurable, il sera trop tard alors. Se vendent partout.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell : Main 2818

Les définitions drôles :
Giroflée.—Fleur qui frappe l'odorat et quelquefois la joue, quand elle est à cinq feuilles.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jean, Montréal.

LES VERTUS CURATIVES DE L'HUITRE

Les statistiques nous apprennent que Paris engloutit chaque année plus de trois cents millions d'huîtres et Londres près d'un milliard. Au reste, ce savoureux mollusque est un remède recommandé par les disciples d'Hippocrate.

Déjà Boorhaave prétendait guérir ainsi la terrible phthisie et l'histoire nous raconte que le bon roi Henri IV se guérit de la fièvre quarte en mangeant force huîtres à l'écaille noyée d'hyposulfate.

L'huître riche en iode et en brome, est peut-être le meilleur succédané de ce breuvage muséabond, l'huile de foie de morue. Quant à la prétendue transmission de la fièvre typhoïde par ce précieux mollusque, elle est aujourd'hui niée par d'éminents bactériologistes. Mangeons donc des huîtres pendant les fameux mois en R!

* *

A l'examen:

L'examinateur. — Citez quelques noms de plantes rampantes et les fruits qu'elles donnent.

Le candidat. — Il y a... la plante des des pieds qui donne des oignons...

C'EST POURTANT VRAI

Quand on pense qu'avec une bouteille de *Baume Rhumel* on peut souvent éviter la terrible consommation.

21

LA GRIPPE NE PEUT RESISTER

A l'action puissante du "VIN MORIN CÉRO-SOPHATES". Prenez-le d'après les directions indiquées sur les bouteilles. Ne pas accepter de contrefaçons.

Madame Joseph Bedard,

ST FABIFN CO, RIMOUSKI, P.Q.

Dit: "J'étais faible, pâle, exténuée, toujours mal à la tête et les souffrances que j'ai eues du beau mal ne se disent pas... J'écrivis aux médecins spécialistes tel que j'étais et je suivis leur traitement en même temps que je prenais les Pilules Rouges. Je suis heureuse aujourd'hui de dire que je suis parfaitement guérie. J'ai eu un gros bébé depuis et si j'ai eu une maladie aussi heureuse, je le dois aux Pilules Rouges du Dr Coderre."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jus qu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre doit être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation doivent prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 271 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Une Recette par Semaine

POTAGE A L'ORGE

Faire tremper à l'eau froide 5 à 6 cuillerées d'orge perlé (pour 6 personnes et un litre et demi de bouillon) et cela pendant 3 heures environ, puis égoutter. Faire bouillir le bouillon et y jeter l'orge, la laisser cuire une heure. Au moment de servir faire une liaison avec deux jaunes d'œufs.

Un inventeur français, M. Roze, fait construire en ce moment, à Colombes, un nouvel appareil d'aviation, c'est-à-dire une machine à voler, qu'il compte expérimenter très prochainement. L'appareil est double, au contraire de tous ceux que l'on avait imaginés jusqu'à ce jour. Il comprend deux énormes "fuseaux" ou "cigares" de soie tendue sur une légère carcasse d'aluminium, et deux hélices. La nacelle et le moteur sont situés entre les deux fuseaux, de façon que, si la machine tombe sur le sol, l'aéronaute est suspendu au-dessus de celui-ci et ne saurait se faire aucun mal. Si la chute a lieu en pleine mer, les fuseaux servent de flotteurs, et l'eau n'atteint même pas la nacelle: d'où impossibilité de se noyer. M. Roze affirme qu'avec son appareil il pourra se diriger à son gré dans les sens vertical, horizontal et oblique, traverser des nuages et même des cyclones, avancer enfin contre les vents les plus violents.

* *

A la correctionnelle:

— Accusé, vous vous êtes emparé, au café, du pardessus d'un monsieur dé. oré. Vous l'aviez encore sur vous au moment de votre arrestation... Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— J'espère que le Tribunal appréciera la délicatesse que j'ai eu de faire disparaître tout d'abord le ruban de la Légion d'honneur!

Un Homme Peut Être Laid

Un homme peut être laid; il peut même abuser de cette permission. La beauté chez la femme, au contraire, est une obligation. Il ne peut cependant y avoir de beauté lorsque la santé fait défaut: l'insuffisance et l'impureté du sang sont des obstacles fréquents à la beauté, causant la pâleur, la maigreur, les éruptions cutanées. LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD ont pour effet de reconstituer, de régénérer et de purifier le sang. Elles guérissent les affections, les désordres et les maladies provenant de la faiblesse, de l'insuffisance, de l'appauvrissement du sang, permettant aussi à ceux qui les prennent régulièrement de recouvrer la santé, la force, la beauté et le bonheur. LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50c. la boîte, trois boîtes pour \$1.25 et sont expédiées par la poste à n'importe quelle adresse aux États-Unis ou au Canada en s'adressant à la Cie Médical Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe: il n'y a que les sourds-muets d'incubables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

RAYONS X Notre tube de rayons X est un merveilleux petit appareil qui vous économise et amusera la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la pulpe d'un rayon, le trou d'un manche de pipe, etc. Envoyez-nous par la poste, pour \$c. Johnston & McFarlane, Toronto.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez votre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de avoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

Klondike Knitter.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

ATTACHMENTS: SWIFT, RIBBER, MACHINE, ALL FOR \$20.00, AGENTS WANTED.

ADDRESS: CREELEMAN BROS. GEORGETOWN ONT. CANADA. FREE CATALOGUE

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le). No 40.

Le professeur. — Elève Brocard, écoutez. Il faut rire, et rire tous les jours, autant que possible. Le rire est bon: il est sain; il est indispensable. Cependant il faut rire avec modération.

L'élève. — Pourquoi ça, maître?

Le professeur. — Parce que celui qui ne rit jamais est une bête, et aussi parce que celui qui rit sans cesse est un imbécile.

La parmi les faits divers d'un journal: "Une jeune femme inconnue s'est précipitée hier dans la Seine du pont des Arts. Le corps de la malheureuse, disparu dans un remous de bateau à vapeur, n'a pas encore été retrouvé. "La douleur des parents est inexprimable."

100 CARTES

États-Unis en aluminium. Non action automatique. Non flexion. Les cartes jusqu'à quatre fois demandées sont employées. Grande grandeur 8 1/2 pouces. Nous gratifions sur l'un le nom que vous voudrez y mettre. Envoyez soigneusement emballées avec 100 cartes de visite de la meilleure qualité pour seulement 25 cts. Envoyez votre nom et l'adresse. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Le jeune fils de Prud'homme regarda curieusement un lièvre que son père vient de tuer à la chasse. — Oh! papa, dit-il, on dirait qu'il dort. — Oui, mon fils, d'un sommeil de plomb.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETTIER

Extra Bon: LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

..Après le Feu, c'est la Foule!..

Le Feu,
La Fumée
et l'Eau...

..Font des..

BAS PRIX

Sans Réserve.

Des foules immenses encombrant notre magasin depuis sa réouverture.—Nos "Bargains" innombrables font fureur chez tous les acheteurs économes.—On vient de partout prendre une part des marchandises que nous sacrifions à vil prix.—C'est une vogue phénoménale.—Les foules succèdent aux foules et chaque acheteur bien servi trouve

Son Article Presque Pour Rien!
On en Parle Partout!!

Stock Choisi Totalelement Sacrifié! Toutes les diverses nouveautés en articles pour Dames et Messieurs. Nos Prelarts, Fournitures de maisons, Lingerie, etc.

Tout est Sacrifié Sans Réserve!

GRANDS ETALAGES DE GRANDS "BARGAINS" à chaque comptoir.—Des milliers de Lots de Marchandises Intactes PRESQUE POUR RIEN!

Venez au Vrai Magasin des Familles

ARCAND Frères, Coin des Rues St-Laurent et Lagachetiere.

Le mathématicien Décistère va se marier, et son frère aussi.

—Cela va faire, dit-il après réflexion, dix personnes de plus se tutoyant.

—Comment?

—C'est bien simple, toi et ta femme, deux; moi et ma femme, quatre; ta femme et moi, six; ma femme et toi, huit; et nos deux femmes dix.

**

Entre Marseillais et Bordelais:

MARIUS.—Est-ce qu'il coûté cher le terrain à Bordeaux!

CONDILLAC.—Ah! ne m'en parlez pas, 500.000 fr. le mètre carré.

MARIUS.—A Marseille, mon bon, la terre est si chère que les femmes les plus huppées commencent à en porter au lieu de bijouterie!

Nettoient le Sang

Les qualités alcalines des Eaux Laurentiennes sont inappréciables pour le rhumatisme. Elles neutralisent l'acide urique et débarrassent littéralement le sang de ses impuretés. Prenez votre Bain Turc aux Sources Laurentiennes et profitez pleinement de ses bienfaits d'une guérison rapide.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

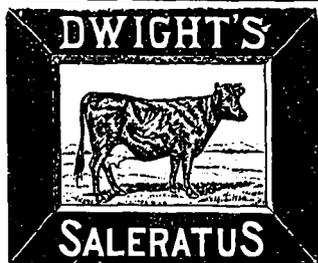
JOURS DES DAMES.— Le lundi matin et le mercredi après-midi.



QU'EST-CE?

L'appareil le plus complet. Fait d'ivoire végétal. Echelle mesurant au delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge flamboyante. L'appareil qui cause le plus d'amusement sur le marché. Envoyez franco par la poste pour 10 cts.

Johnston & McFarlane, Toronto, Can.



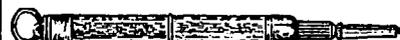
Savez-vous, Madame, Que :

1 chopine de sucre à café pèse 12 onces; 2 tasses de beurre mou pèsent 1 livre; 1 livre et 2 onces de bonne cassonade mesurent une chopine.

Une quantité d'informations utiles se trouvent dans le livre "Recettes et informations utiles"—que nous envoyons franco sur demande — pour annoncer notre Soda à Pâte Cow Brand—Demandez-le.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO



Grayon à Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en enverrons franco par la poste, un crayon magnifiquement gravé, fini en argent, pour dix centins. Il fait une broche de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le mine de plomb tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Deux dames, accompagnées d'une petite fille, sont arrêtées devant le fameux tableau de Véronèse, *les Noces de Cana*.

Tout à coup la petite fille que ce mot de "noces" intriguait beaucoup, s'écrie d'une voix pointue:

—Où qu'est la mariée?

**

A bureau militaire.

Un monsieur qui n'a pas encore fait son service se présente pour retirer son livret. On est en train de le lui établir. Le scribe pose les questions selon le formulaire:

—Votre métier?

—Professeur au Lycée.

Le scribe, continuant:

—Vous savez lire et écrire?

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIN;

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

AMUSEMENTS

ELDORADO Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 19 Fev. '00

LA CONSIGNE est de RONFLER

Comédie en un acte

Dernière Semaine

Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent

Pièce à spectacle

CHACQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:
Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.
Tel. Bell: Est 1821

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c.— à l'Odéon 10c.— Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 220



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes A Brulé, A Bigras, E Dionne, W Desjardins, T De Lormier, J B Forté, H Giroux, H Glenny, E Lamoureux, Sh Lucas, O Leduc, N Lefebvre, Capt E Labelle, J A Marchand, A Martin, G Oumet, A Pearson, Provencher, L Prévigne, J P Vigneault; Mmes A Asselin, R Brousseau, A Bousquet, E Brousseau, D Boyer, E Belleau, C Fugère, A Fournier, A Jacques, A Jaurand, A Jobin, L Lauzé, R Moosé, A Normandeau, G Oumet, M L Poillon, A Picard, M A Rheaume, R St-Michel, A Savard, O Chiboudeau, A Vallé, A Vanderberghe, A Vannier, Y DeWeit, A St-Jean, J St Louis, L Warnault; MM J Arcand, J Cardinal, M A Boucher, A B Heffault, R Boninville, E Birtz, O Boisvert, Chs Brodour, E Brousseau, L Brousseau, M Chartrand, Nap Chayer, D Coté, J Cloucy, A Couillard, O Cholette, G Frevier, E Charost, D Corbeil, H Cadieux, C DuLude, P Desjardins, P Dubeau, A Dupré, H Filiatrault, J Gagner, P Gauthier, C Hurtubise, U Jérôme, J E Jetté, G Levasseur, A Lowy, S Laporte, R Lanthier, R Labelle, P E Loblan, P Lauzon, N Lefebvre, P Monchamp, Q Marchand, A Morissette, E Matte, N Paquin, A Portelance, A Ferrer, J Poulin, J Rivet, H Rodier, O Riley, A Smith, A Sausserau, A Thérien, H Vézina, J Thoin, A Pel-mosse, L Tourangeau, J Vatonne (Montréal); J C Coté, Bie; M Audit, Bordeaux; Mlle A Carrier, Chaudière Bassin; Mlle M Tremblay, Chicoutimi; J N Hugron, Coaticook; Mlle P Clusiau, W G Cole, Cocteau Junction; Mmes M O'Broady, E Coté, E Schelling, MM J K Ger-vais, L Lafrance, E Matton, E Pinsonneault, A Turcotte, Danville; M Lévêque, De Lori-mer; Mlle H. de la Chevrotière, Descham-

bault; A V E Couturo, East Sherbrooke; E Bessette, H Philie, Farnham; J Robin, Forest-dale; O Beilsle, Granby; A Arbour, J E Bar-rette, J E Gendreau, Joliette; E Roy, King-burg Jet; A Mercier, Hintonburg, Ont; R Ri-chard, Labelle; A Brin, Lac Seize Hez; Mm L McGe, Mlle E Page, Lapatric; Mlle M Armand, L'Épiphanie; L Marnet, P Bernier, Lévis; Mlle C Lemieux, L'Islet; Mmes E Be-sondy, F X Lavigne, Mlle A Maille, Longue-Pointe; Mmo G Bélanger, Lorette; Mmo O Deguire, Magog; Mmo J B A Quintal, Maisson-neuve; N G Gendreau, Matane; Mlle E Bigras, J A Villeneuve, Milo Edée; J B A Renaud, Montmagny; Mlle H Ouellette, Oka; Mmo J Champion, Mlle M B Foisy, B Garneau, A Le-mieux, Ida Lalonde, O Paquet, A Taillon, MM F J Bonlay, M A Hudson, A Laberge, A La-framboise, P Laurin, A Lebeau, L Moffat, A Monette, J Valiquette, Ottawa; Mlle F Lord, J Robert, J F Routhier, E Huard, Plessisville; H L Shooner, Pierreville; Mlle R V Jones, Pont-Euchemin; Mmo L Deguire, Mlle S Bé-lard, A Gagnon, E Nolin, H Poliquin, C Tib-bot, MM D Arnaly, J Baudry, Breton & Co, M Cléroult, J Côté, D Donaldson, A Fiset, A Mainguy, L J E Morin, L Moisan, A Poulin, E Robitaille, F Robitaille, O Vézina, Québec; Mlle L L Couture, Mlle E Couture; MM E Col-le, P Leblanc, E M St-Cyr, Sherbrooke; Mlle G Ladébaucie, A Rondeau, MM A Currier, N Francour, R Lavallée, Sorel; Mlle C Dufré-ne, South Casselman; Mmo L Bédard, Mlle C Paradi, M E Parent, St Ambroise; M J E Ma-doro, St-Angé de Mériel, Rimouski; M G Gau-thier, Ste-Anne de Bellevue; Mlle A Beau-doin, M P Bochet, Ste-Anne de la Pêrade; M J

Lapointe, Ste-Anne, Verchères; Mmo L J Mas-sé, Mlle Y Jarry, B Massé, St-Césaire; Mlle A Legault, A Schetagne, Ste Caméron; Mlle D Landry, St-David, Lévis; M P Gagnon, St-Evariste Station, Beauco, M Laurendeau, St-Gabriel; Mmo Z Trudeau, Mlle O Tanguay, MM A L Armand, A Charland, J A P Morin, St-Henri; As de trôle, St-Henri, Lévis; Mmo J Church, St-Hilaire; Mmes A Barbeau, Vve C Casavant, Mlle C Boucher, M L Laliberté, E Massé, F Morin, B Routhier, MM A Fontai-ne, R A Poitras, P Savary, St-Hyacinthe; M J Dubé, Cap St-Ignace Station; Mmo X Rié, M O Grégoire, St-Jean; Mmo O Royal, St-Jéro-me; M J Dury, St-Jovite; Mlle M Héand, M L A Caron, Ste-Julie de Somerset; Mmo C O Robillard, St-Lin Junction; Mlle E Brousseau, St-Malo, (Québec); J A Lorge, Ste-Marguerite Station; Mmo J A Frigon, St-Narcisse; A Gos-solin, St-Ollon; Mmo J Roy, St-Raymond; MM C E Martel, A Robert, St-Roch de Qué-bee; Mlle I Bélanger, M Couturo, MM J Col-li, L J St-Hilaire, St-Romald; Mlle C Gan-dal, St-Samuel de Horton; Mmo B Blouin, M A Dion, St-Sauveur de Québec; M D Dubé, Ste-Scholastique; Mlle L Leduc, St-Tite; Mmo P C Dupuis, St-Thomas, Montmagny; Mlle M Laperrère, S-Thomas, Pierreville; Mlle F A Labaie, St-Zéphirin de Courval; M B Gingras, Thetford Mines; Mlle L Champoux, M L Cor-bell, Trois-Rivières; Mlle E Amyot, MM H Doray, C Lussier, Valleyfield; Mmo N Brun-cau, Village Turcot; M H Vallade, Ville St-Laurent; Mmo H A Trudeau, Waterloo; Mmo L Lemieux, Mlle M Lessard, M Levasseur, MM W Jolicœur, A Jolicœur, Augusta, Me; Mlle A Vincent, D Fortin, Auburn, Me; Mlle J Protin, M D Boulanger, Arctic Center, R I; Mmo A Bélafr, MM L Trudeau, Baltic, Conn; M O Lapointe, Mlle A Tondreau, M J Parent, Mlle A Desbriens, M F Soucy, Brunswick, Me; Mlle R Custeau, M St Pierre, Mme J Custeau, Biddeford, Main; Delle A M Lamontagne, Charonnet; Delle M Molléur, R Chabot, Cohoes; Mmo H St George, A Enond, M J Go-friin, Central Falls; M Doré, Chicago, Ill; M G Ruelland, Dover, N H; Mmes C E Par-nseau, Mlle M Caron, A Chouinard, V Gagner, MM E Bérubé, E Degagné, P Coté, A Paquin, A Zlante, A Lemieux, E Brodeur, E Boucher, Nap, P Coté, A Goyotte, Fall River, Mass; Delle S Leblanc, A Chouinard, Greenville, N A; Mmo G Miron, Hills, Mass; Delle C Auger, V Laplante, G Maigret, Mmo A P Aarré, F Marchand, Holyoke, Mass; Mlle L Valière, Keenebunk, Me; Delle D Palenau, I Lafond, MM L Motard, J Lambert, J B Rai-nave, V Caron, P Ducharme, O Gignac, J B Le-vasseur, P Motard, Lowell, Mass; M J Hamel, Lisbon, Maine; Mmes I Marquis, S Renaud, V N Gagnon, N Provencher, A Perrault, Dlle M L Siro's, B Lavoie, J Moreau, A Pannette, F Champagne, MM C C Marchand, J B Ray-mond, O Birard, S Rancourt, N Bolduc, G Des-rosiers, Lewiston, Me; F X Legendre, P St-Louis, A Lavigne, Lawrence, Mass; Delle C Mailloix, J A Dubois, Lyon, Mass; Mmes L Chassé, M L Bussière, J Joubert, MM H Bois-vert, G Tardif, L Mailloix, E Dionne, E F Geoffroy, N Bédouan, N H Few, F J Cartier, P Desmarais, E Faucher, Manchester; Mmo O Deanarais, E Morin, E Blanchette, Merl-boro, Mass; Mmes E Mailhot, J Bazinet, R Côté, P Cournoyer, Manville, R I; Mmo W Ro-billard, Dlle R Lacroix, M R Romillard, New-Badford, Mass; G Rousseau, New Market, N H; Mmo F Noury, Delle S Puyau, MM F A Puyau, J H Dellande, E Adry, Nouvelle Or-léans, La; Mmo J Bérubé, Dlle O Mignault, G Dicoateaux, A Bourgoin, MM G Ouellette, Z Bouillier, A Caron, J Gravel, E Bérubé, Sas-sus, N H; Delle A Guérin, New Hampshire; W Tinquette, Attleboro, Mass; E Deukne-dian, Philadelphie, Pa; Dlle D Page, South Hadley, Falls; Dlle L Richard, Southbridge, Mass; Dlle D Campeau, E Morin, MM A E Beaulac, J H Morin, J O Lange, Spencer, Mass, J Simard, Somers, Ct; Mmo M Leboeuf, MM A Roger, C F Julien, Salem, Mass; Dlle A For-tin, Sanford, Me; Mmo G Lefebvre, Dlle E Gervais, A Gervais, Three Rivers, Mass; Mmo D Bernier, Taftville, Conn; Mmes C Sylvestre A Chenette, F Lemieux, MM H Donis, M Pot-vin, Woonsocket, R I; Dlle D Latour, E Do-novan, Worcester, Mass; E Pournier, B Val-lière, Warren, K S; Mmo Joseph Rioux, East Vermont.

La Croix Electrique Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelé la Croix Volta, a été découvert en Autriche, il y a plusieurs années, et a cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe. La Croix Electrique ORNÉE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les merveilleuses ceintures électriques qui contiennent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNÉE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages. "J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNÉE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSÉN. Adressez: Richfield, Utah. The Diamond Electric Cross Co., 312 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

GAGNEZ CETTE MONTRE



Vous pouvez gagner cette montre de poche de bonne valeur, maintenant à un prix merveilleux, avec la belle apparence, le style et la précision. Vous pouvez la gagner en remplissant un simple bulletin qui ne prend que 5 minutes à remplir. Elle est achetée de 50 à 75 dollars, et vous pouvez la gagner maintenant à un prix de 10c. Envoyez votre bulletin avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez reçues envoyez nous votre argent. Toronto Pen Company, Boite 125, Toronto, Canada.

10c 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier. Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 516 rue Craig, Montréal.

HEMORROIDES Le célèbre Onguent Anti-Asapho DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes; une fois essayé toujours employé. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



M. J. J. LEVERT
 Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:
L. A. BERNARD,
 1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
 The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

La victoire est aux bons bataillons, bien plus qu'aux gros bataillons.

La... **Phosphatine Falières...**



Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
 6 Avenue Victoria

Montreal: - **R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine**

La... **Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 21 Février 1900

1 Lot de.....	\$10,000
1 " " " " " " " " " " " "	1,000
1 " " " " " " " " " " " "	2,000
1 " " " " " " " " " " " "	1,000
1 " " " " " " " " " " " "	600
1 " " " " " " " " " " " "	200
20 " " " " " " " " " " " "	60
66 " " " " " " " " " " " "	25
100 " " " " " " " " " " " "	40
200 " " " " " " " " " " " "	20
300 " " " " " " " " " " " "	12
500 " " " " " " " " " " " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " " " " " " " " " " " "	12
100 " " " " " " " " " " " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " " " " " " " " " " " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

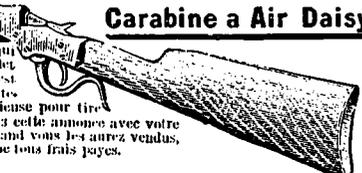
Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

GRATIS Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui envoient 2 douzaines de boutons de collet en or à 10 cts. chacune. Le "Daisy" est bien fini et plaqué en nickel—essayez avec soin et vous serez parfaitement satisfait. Elle est précieuse pour tirer à la cible, et pour tuer les moutons, rats, etc. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez reçus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tous frais payés.

Carabine a Air Daisy



LEVEL BETTON COMPANY, Box 1, S. Toronto, Canada.

Un journal américain vient de se voir intenter un procès par un fabricant de produits pharmaceutiques qui lui avait envoyé une annonce. Il s'agissait d'une attestation de maladie, et elle était libellée comme suit: "Je me trouve aujourd'hui complètement guéri, après avoir été à deux doigts de la mort, pour avoir pris seulement cinq flacons de votre remède." Or, une erreur typographique avait fait supprimer la seconde virgule, et l'on voit que le sens de la phrase en était complètement changé.

Au tribunal correctionnel, le président d'un ton sévère:
 —Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs bottes de foin; qui vous a poussé à commettre ce délit?
 —La faim, mon président!

Un chiffonnier de la rue de la Lanterne se plaignait de ce qu'on lui avait volé sa hotte.
 —De quoi te plains-tu? lui dit un confrère, n'es-tu pas un homme de hotte volée?

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 222



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition: LE TAUREAU COURANT APRES L'HOMME.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 28 février, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

GRATIS POUR HOMMES



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le **Baume Magique de Cléopâtre**

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chirodipiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL
 437 et 443 rue Craig
 Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Au théâtre.
 Un spectateur—Pardou, monsieur, je me suis assis sur votre lognon.
 —Il n'y a pas de mal. Il en a vu bien d'autres!

BAGUE Faites d'un véritable clou d'acier trempé dans l'huile de foie de morue et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 25 francs par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez nous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Deux enfants qui ont l'habitude de voir leurs grands parents jouer tous les soirs après dîner à l'écarté, sont sur le balcon:
 —Veux-tu jouer à quelque chose? fait Toto.
 —A quoi? demande Bébé.
 —A cracher sur les passants!
 —Je veux bien... En cinq secs?

Un garde champêtre des environs fait en ces termes sa déposition au tribunal de simple police:
 —Figurez-vous, monsieur le juge, qu'il était midi... Cet homme faisait dans la rue un tel tapage que je ne crains pas de le qualifier de nocturne.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.